

64e année, No 18

Montréal, 13 septembre 1952

A-C
Le Samedi

PER
S-400
CON

GAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

DANS CE NUMERO :

- CLAUDE-HENRI GRIGNON
par JEAN DUBOIS
- JEAN-PAUL NOLET
par LUCETTE ROBERT
- LES FORTUNES DES BOXEURS
par ANDRE DE LA CHEVROTIERE
- PLUME
Roman d'amour, par MAGDA CONTINO



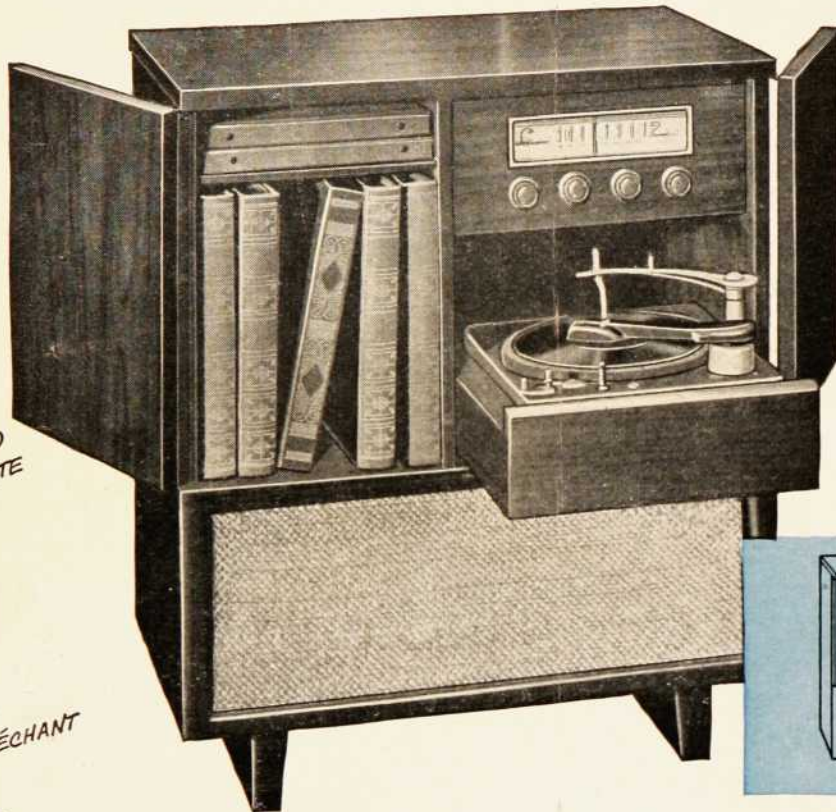
CLAUDE-HENRI GRIGNON

Ils possèdent toutes les caractéristiques!

UN TOURNE-DISQUES
À TROIS VITESSES

UN PUISSANT RADIO
À TONALITÉ JUSTE

UN PRIX
ALLÉCHANT



UN DISPOSITIF AUTOMATIQUE
QUI ARRÊTE LE MÉCANISME
DÈS QUE LE DERNIER
DISQUE EST TERMINÉ

UN MEUBLE DONT LE
STYLE EST REMARQUABLE



RADIOS-PHONOGRAPHES

SUPERBES... PUISSANTS... NOUVEAUX

2 AUTRES GRANDES VALEURS



MODÈLE C712—En placages polis à la main—noyer d'Amérique, acajou d'Afrique ou chêne blanchi richement veiné. Demi-portes harmonisantes. Puissant radio ultra-sensitif à 7 lampes. Cadran coulissant éclairé. Tourne-disques à trois vitesses s'arrêtant automatiquement une fois le dernier disque terminé. Capacité 10 disques. Ample espace où ranger les disques.



MODÈLE C711—Très grand cabinet de luxe en acajou, noyer ou chêne blanchi. Récepteur radio-phonique à 6 lampes hautement sélectif. Cadran coulissant éclairé et antenne à même Beam-A-Scope. Nouveau tourne-disques jouant les disques des trois vitesses, muni d'un dispositif automatique qui arrête le mécanisme dès que le dernier est terminé. Capacité 10 disques. Ample espace supplémentaire pour disques.

Incomparable est le qualificatif qui s'applique le mieux aux radios-phonographes G-E 1953... incomparables par leur apparence, leur performance, leur puissance, leur tonalité. Incomparables par les valeurs remarquables qu'ils offrent. Lorsque vous les aurez vus... lorsque vous les aurez entendus... vous aurez peine à croire qu'ils puissent être achetés à des prix si modérés.

Modèle C710 (ci-dessus). Disponible noyer, acajou, chêne blanchi dont le fini lustré est poli à la main. Joue jusqu'à dix disques, grandeurs régulières, s'arrête automatiquement une fois le dernier terminé. Haut-parleur de 10 pouces à Alnico 5; antenne à même Beam-A-Scope; 6 lampes; commande de tonalité; ample espace où ranger les disques... en un mot une valeur vraiment remarquable.

N'attendez pas un jour de plus

Ne vous refusez pas, un jour de plus, le très grand plaisir de posséder un radio-phonographe véritablement moderne. Votre marchand G-E a ces trois beaux modèles en magasin—il vous accordera une généreuse allocation en échange de votre vieux appareil et, si vous le désirez, il prendra les dispositions nécessaires afin que vous puissiez solder votre achat par versements mensuels.

CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY LIMITED

Siège Social: Toronto — Bureaux de ventes d'un océan à l'autre

jamais être envisagé par l'enfant comme une punition mais plutôt comme un repos dont il a besoin et après lequel il s'éveillera frais et dispos, pour commencer ou continuer une autre belle journée.

Les enfants se montrent souvent plus agités — pour ne pas dire plus insupportables — quand il y a de la visite à la maison. Cette réaction peut être attribuée à diverses causes. Cela est parfois, pour un enfant, une manière d'attirer sur lui l'attention des grandes personnes, ou l'espoir de retarder l'heure du coucher. Il est essentiel que vous et votre mari adoptiez à ce propos une attitude ferme et identique. Votre enfant ne doit conserver aucun espoir d'obtenir de l'un le sursis que l'autre lui refuse.

Cependant, il y a vraiment des enfants nerveux et que la présence d'étrangers — comme d'ailleurs toute dérogation au programme de la journée — surexcite. Ils ne souffrent pas d'insomnie proprement dite; ils se tiennent éveillés, parfois pour entendre les conversations ou savoir ce qui se passe, ou pour toute autre idée qui a germé dans leurs petites cervelles. Il serait bon alors de leur faire boire un peu de lait chaud, mais ne leur administrez jamais un sédatif sans une ordonnance du médecin.

Il arrive aussi qu'un enfant crie et s'agite dans son sommeil. On doit alors se rendre compte que ce petit est vraiment nerveux et le traiter en conséquence; lui éviter les émotions trop fortes, par exemple, ne pas lui raconter d'histoires terrifiantes à l'heure du coucher, ni même au cours de la journée. Cependant, les véritables cauchemars, qui se manifestent par une peur irraisonnable, sont rares chez des enfants de moins de neuf ou dix ans. Cette peur provient presque toujours d'un mauvais rêve, et il vaut mieux réveiller doucement le dormeur en lui lavant le visage à l'eau tiède.

Un enfant doit se coucher chaque soir à la même heure car, je le répète, il est facilement dérangé par toute modification au programme de sa journée. Par ailleurs, une mauvaise habitude est bien vite prise. Il ne faut pas compter que si on lui a permis de veiller tard un soir, il sera disposé à se coucher de bonne heure le lendemain. Gronderies et punitions seront alors sans effet, et les parents qui auront changé l'heure du coucher, soit pour faire plaisir à l'enfant, soit pour s'accommoder eux-mêmes, sont les premiers coupables.

LES PREMIERS COUPS DE CANON

Si l'on s'en réfère à l'histoire de Chine, le premier coup de canon fut tiré dans la quatre-vingt-cinquième année de l'ère chrétienne, et cela par le roi Vitey contre les Tartares.

Pour ce qui s'est passé en Europe, Aulus Jutérianus, historien ligurien, écrivit, en 1336, que, lors des grandes guerres entre les Vénitiens et les Génois, des Allemands offrirent deux petits canons en fer, avec de la poudre et des boulets.

Les premiers canons qui parurent sur le champ de bataille, pendant les guerres des Bannitaes de Florence et la maison de Médicis, furent apportés en Italie par Bartoloméo Caglioli.

Au siège de Constantinople, en 1419, Mahomet dirigea contre la place un canon qu'il tira lui-même sept fois dans une journée, et qui lançait un boulet de 300 livres.

En 1425, les Anglais assiégèrent Mons et renversèrent les murs à coups de canon. En 1434, les Allemands, grâce à leurs canons, s'emparèrent des côtes du Danemark, et, en 1493, Charles VIII, roi de France, dut à son artillerie la conquête du royaume de Naples.

LE COURRIER DE GENEVIEVE

Chère Madame,

Lorsque je vais passer la journée chez des amis, je suis toujours surprise, et même émerveillée de constater que leurs enfants vont se coucher sans témoigner le moindre mécontentement. Chez moi, c'est une affaire d'état: l'un pleurniche, l'autre cherche à gagner du temps. J'aimerais à connaître votre avis à ce sujet.

Je me fais un plaisir de vous le donner et je souhaite qu'il vous soit de

quelque utilité car le problème du sommeil chez les enfants est d'importance primordiale. Vous ne me dites pas l'âge des vôtres, aussi vous répondrai-je par des remarques s'appliquant à des âges divers.

Un jeune enfant a besoin de plusieurs heures de sommeil par jour, outre le sommeil de la nuit. Le nombre de ces heures va en décroissant à mesure qu'il grandit. Ainsi, entre dix-huit mois et trois ans un enfant peut s'endormir assez rapidement lorsqu'on le fait repo-

ser dans le jour, pour s'éveiller peu de temps après avec le désir de se lever et de s'amuser avec ses joujoux. Ce changement d'habitude est attribuable à la croissance. Au fait qu'il a soif ou faim, ou encore que ses vêtements ou ses couvertures le gênent. Il se peut qu'un bruit ou une lumière l'ait réveillé, qu'il ait mal digéré son repas, qu'une modification de routine l'ait énervé, qu'il commence un rhume ou une indisposition quelconque.

Il arrive que des mamans — et c'est peut-être là votre cas — commettent l'imprudence de mettre un enfant au lit durant le jour en guise de punition: elles ont tort. Aller se coucher ne doit



YOLAND GUERARD

Un ambassadeur des talents canadiens

NÉ À JOLIETTE EN 1923, Yoland Guérard, après avoir étudié le chant à Montréal, puis à Paris, après de brillantes saisons dans plusieurs opéras de France, nous est revenu pour quelques mois. Les Canadiens ont pu admirer sa voix de basse dans « Roméo et Juliette » au cours du dernier Festival de Montréal, ils l'ont entendu à la radio, ils le retrouveront prochainement sur la scène des Variétés Lyriques, qui, du 25 septembre au 20 octobre, donnera le « Colorado » de J. Henri Rys. Puis Yoland Guérard repartira pour Lyon, en France, où il a signé un contrat avec l'opéra pour la saison 52-53.

Il est donc bon, ce nous semble, de retracer ici la carrière de ce jeune talent de chez nous qui a si brillamment défendu nos couleurs sur les scènes de France.

Tout de suite après ses études classiques au séminaire de Joliette, Yoland était proclamé lauréat de chant à l'Académie de Québec. Durant trois ans, il sera pensionnaire aux Variétés Lyriques de Montréal tout en participant à divers programmes de Radio-Canada et de CKAC. Les Canadiens ont donc eu tout le temps de le bien connaître, avant qu'il ne parte étudier deux ans en France, grâce à une bourse provinciale que lui a obtenue l'entremise personnelle de M. Antonio Barrette, ministre du Travail. Ses premiers pas avaient été guidés par MM. Daunais et Goulet; à Paris il eut la chance de travailler sous la direction de MM. Jobin, Marceaux et Robert Salvat, répétiteur à l'Opéra de Paris. Il eut l'occasion de se perfectionner dans l'art vocal tout en apprenant la mise en scène et en étendant son répertoire. Robert Salvat le présenta à l'Opéra de Paris, puis il alla jouer le Méphisto de Faust à l'Opéra de Lyon avant d'entreprendre une tournée qui devait le mener de Calais, Lille, Boulogne et Marseille. Partout il remporta de brillants succès que sont venus confirmer d'excellentes critiques de presse et un nouveau contrat.

Yoland Guérard a épousé Mlle Courteau, également de Joliette, et est le père d'un charmant petit garçon qui a pris l'accent parisien après quatre ans de séjour en France. Nous avons pu constater combien son talent s'était affermi au point de devenir une véritable maîtrise et nous lui souhaitons bonne chance pour la plus grande gloire de notre pays.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: PL. 9637*

GEORGES POIRIER
Président

JEAN CHAUVIN
Directeur

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Chef du tirage ODILON RIENDEAU
Chronique sportive OSCAR MAJOR

ABONNEMENTS

	Canada		Etats-Unis
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO: 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

**Voici la Batterie
que chaque
automobiliste
avisé voudra
dans son auto**



Pour durée prolongée de batterie

Silvium — L'alliage de grille résistant à la corrosion, résiste à l'ennemi le plus destructif d'une batterie — la corrosion des grilles causée par la surcharge.

Nouveau matériel actif — Si efficace qu'il est possible de profiter des avantages d'une solution acide de gravité spécifique plus faible.

Nouveaux séparateurs — Séparateurs en plastique pratiquement indestructible, extrêmement résistants à la chaleur et à l'acide... flexibles et robustes. Une faible résistance interne assure...

Plus grande

**FACILITÉ DE DÉMARRAGE
PAR TEMPS FROIDS**

Voyez cette batterie révolutionnaire chez votre marchand Exide, aujourd'hui même!

LA RÉVOLUTIONNAIRE

Exide
ULTRA START
DONNE

- PERFORMANCE AMÉLIORÉE PAR "TOUT TEMPS"
- DURÉE PROLONGÉE
- LA MEILLEURE VALEUR EN BATTERIE

EXIDE BATTERIES OF CANADA LIMITED
Toronto • Montréal • Winnipeg • Vancouver

QUAND C'EST UNE Exide VOUS DÉMARREZ!

Défenseur des vieilles traditions françaises
qui font la force de notre terroir,

CLAUDE-HENRI GRIGNON

le solitaire de Sainte-Adèle
se fait le champion de la liberté d'expression.

par JEAN DUBOIS

ECRIVAIN CÉLÈBRE, amoureux de la Nature, Claude-Henri Grignon est aussi Canadien que la feuille d'érable, aussi inébranlable qu'un roc des Laurentides.

Né à Sainte-Adèle en 1894, il y passera le plus clair de son existence, en sera conseiller municipal et maire. Son père était Wilfrid Grignon, le premier médecin du village, un expert en agronomie. Claude-Henri tâta deux ans du collège St-Laurent (où il eut pour confrère le grand journaliste Louis Francoeur mort tragiquement en 1941) puis rentra chez lui afin d'y poursuivre ses études sous les auspices d'instituteurs privés. Occupant déjà ses loisirs à écrire, il fut un temps fonctionnaire à Montréal et à Québec.

Claude-Henri épousait à 20 ans Thérèse Lambert et, plus tard, adoptait sa nièce Claire.

A 24 ans, il était employé à la *Minerve*, il passa ensuite au *Nationaliste* puis au *Matin*; mais, bientôt fatigué de vivre en ville, il regagna Sainte-Adèle, son village natal.

Passionné pour tout ce qui touche à la Nature, aimant la vie en plein air, combattant avec acharnement pour la liberté d'expression, il fit de bonne heure montre d'un caractère bien trempé que rien n'est venu affaiblir.

Ecrivain prolifique, Grignon collabora au *Canada*, à *l'Ordre*, à la *Renaissance* et à *En Avant*; il se tailla aussi une renommée enviable par ses romans et nouvelles tels que : *Un Homme et son Pêché*, *Le Secret de Lindberg*, *Ombres et Clameurs*, *Le Déserteur* et autres récits de la vie campagnarde. Sous le pseudonyme de Valdombre, il écrivit nombre de pamphlets littéraires et politiques. Le der-

nier en date remonte à 1939-40 et reste célèbre dans toutes les mémoires. C'était l'époque où M. Grignon, disons plutôt Valdombre, ne se souciait pas seulement d'écrire ses pamphlets, mais aussi de les distribuer. Un jour d'hiver 1937, alors qu'il avait été à la poste prendre livraison de 600 plaquettes, un touriste américain l'arrêta pour lui demander à quelle heure on le livrerait. Manifestement il avait pris l'auteur pour le facteur à une époque où Sainte-Adèle n'était encore qu'un village et où l'on n'y livrait pas le courrier à domicile.

Dans les récits de Valdombre, Grignon défend passionnément le droit de critique pour lequel il a toujours combattu, tant comme maire que comme écrivain. Il est financièrement persuadé que la critique introduite dans tous les domaines est un facteur important de progression et doit faciliter l'évolution du Canada. Il ne s'est donc pas fait faute d'attaquer successivement ou simultanément la politique intérieure et extérieure, la presse, la littérature, le mode de travail, les incendies de forêts, le « Rapport Massey », les problèmes de la circulation moderne et tous autres thèmes qui lui semblaient bons.

Toujours soucieux de progrès et de modernisation, quand il était conseiller de Sainte-Adèle, il fit une requête pour l'enlèvement et l'incinération des ordures par la municipalité. Ceci se passait voilà 15 ou 20 ans et Grignon se heurta à un refus systématique. Trois conseillers s'opposaient rageusement à cette mesure de simple hygiène et pour les raisons suivantes : l'un alléguait qu'il disposait d'un homme pour enterrer [Lire la suite page 35]



M. Ferdinand Biondi, directeur des programmes de CKAC, vient voir Claude-Henri Grignon pour mettre la dernière touche à un programme.

L'auteur d'"Un Homme et son Pêché" aime à se détendre en bavardant avec les anciens, ceux qui ont vu naître Sainte-Adèle : M. et Mme Brisebois, tous deux âgés de 80 ans.



Président de la Commission Scolaire de Sainte-Adèle, Claude-Henri Grignon se tient en relation constante avec monsieur le curé Arsène Aubin.



Toujours très occupé, il aime à se faire allumer ses cigarettes par sa femme. Elle ne fume pas, mais tient toujours à portée de la main le briquet Ronson que lui a offert la compagnie qui commandite les émissions de Grignon.

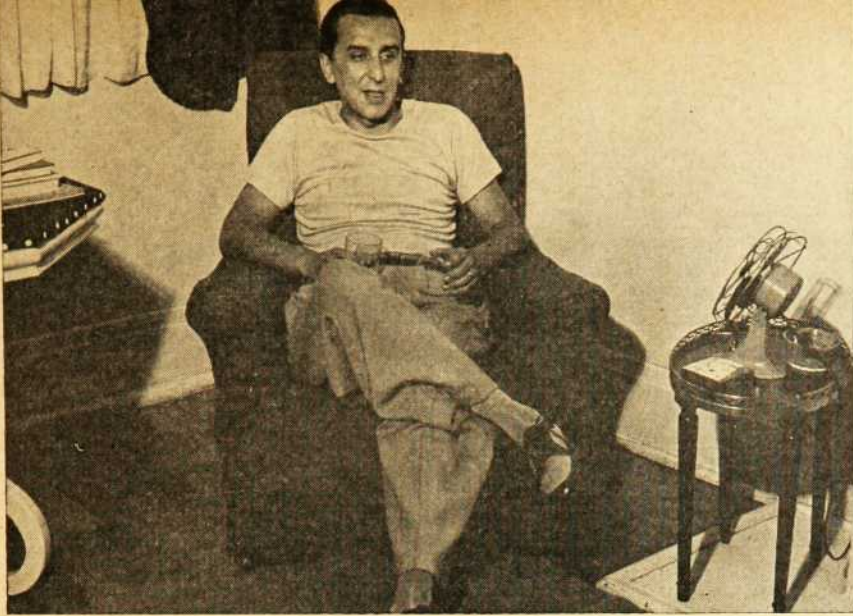


DANS L'INTIMITÉ DE NOS VEDETTES

JEAN-PAUL NOLET

a conquis le public par sa seule parole

par LUCETTE ROBERT



Par les journées torrides que nous avons eues cet été, Jean-Paul se repose d'une émission près d'un ventilateur, ... en rêvant aux vacances.

J'AI INTERVIEWÉ JEAN-PAUL NOLET par la journée la plus chaude de l'été : celle qui oblige les journaux à trouver le record précédent, de dix ou vingt ans plus tôt. Pour l'instant, celui-ci est plus que suffisant à un « pays froid » et annihile complètement nos esprits.

— Faites-vous du sport, Monsieur Nolet, lui demandai-je, sans aucune espèce de tact, évoquant par ma question une activité insupportable par 91 degrés.

— Oui, fit Monsieur Nolet, dans un soupir. Et, reprenant son courage et retrouvant sa voix (que dominait le ventilateur électrique) « Oui, je fais du tennis et un peu de golf. »

Abandonnant d'un commun accord ce sujet brûlant (sic) je lui demandai ce qu'il comptait faire de ses vacances.

— Une longue randonnée dans ma voiture, me répondit-il avec un tel enthousiasme que je comprends qu'il m'a déjà quittée par la pensée, et se promène sur les routes de la Gaspésie, comme l'an dernier, ou du Maine, comme cette année.

Sachant par expérience qu'il n'y a rien de tel pour ramener les gens au sérieux de l'interview que de leur parler de leurs études, je recommence à neuf. Jean-Paul Nolet, « moins de trente ans », est né à Odanak et fit, au collège de Nicolet, des études classiques qui furent interrompues, en rhétorique, par une dépression nerveuse. Et pour cause ! En plus du programme scolaire, Jean-Paul Nolet étudiait le violon depuis quatre ans ; jouait la comédie ; chantait, sous la direction du célèbre abbé Georges Désilets (qui fut le premier à expédier de la musique par sans-fil) qui enregistra même des disques de la voix de Nolet, avant que le soprano de l'adolescent ne se mue en la voix grave qu'il a aujourd'hui. La représentation la plus élaborée dans laquelle il joua fut certainement « Le Caliphe de Bagdad », de Boeldieu, dans laquelle il chantait le rôle de « Céline ».

On dit que le hasard est un grand maître ; dans le cas de Jean-Paul Nolet, il décida certainement de sa vocation. Par un jour de vacances, en 1943, l'envie lui prit de visiter le poste de radio CHLN (poste du *Nouvelliste*) des Trois-Rivières, où Jean Laforest était alors annonceur. Celui-ci fit un disque de sa voix et le mit de côté, avec l'adresse du jeune homme. Quelque temps après, Nolet quittait le collège et prenait un repos nécessaire avant de partir pour les États-Unis, où il voulait gagner sa vie n'importe comment, pourvu que ce fût du travail propre (S'il ne fit pas fortune, du moins il apprit l'anglais qui lui est joliment utile aujourd'hui dans ses interviews radiophoniques). Atteint du « mal du pays », il voulut revenir, mais ses économies ne pouvaient le conduire que jusqu'à Drummondville. Qu'importe ! va pour Drummondville, où il avait de la famille. Il y trouve un message urgent du poste CHLN qui avait besoin d'un annonceur dans les vingt-quatre heures. Quelques dollars de plus ou de moins ; un autre arrêt ; il avait le message trop tard et la place était prise. Le hasard !

Sa carrière commença sans préparation technique et l'on imagine la somme de recherches et de travail que dût faire Jean-Paul Nolet, pendant son séjour à Trois-Rivières, pour que Radio-Canada l'engage moins d'un an plus tard. Tout le caractère de l'homme est là :

tenace, probe, consciencieux et intelligent. Vous n'avez qu'à écouter le programme du matin, « Sur nos ondes » (où il répond au courrier de Radio-Canada avec Jean-Maurice Bailly) pour vous rendre compte d'une autre de ses qualités qui est le tact. Le rôle des deux annonceurs est assez délicat car il n'est pas question d'engager Radio-Canada dans des polémiques, mais de souligner de quelques commentaires les remarques ou les exigences de chacun ; devoir qu'ils font, tous deux, avec beaucoup de patience et de gentillesse.

Les heures de travail d'un annonceur sont, comme le dit Nolet, « régulières dans leur irrégularité ». Dans son cas, il travaille chaque dimanche soir au programme de « Nos futures étoiles » ; il doit être au poste assez tôt pour dépouiller le courrier de « Sur nos ondes », qui passe à 10 h. Il a, plus tard, des annonces de pro-

grammes commerciaux, comme « Francine Louvain », à 11 h ; « Jeunesse dorée », à midi ; « Lettre à une Canadienne », à 2.45 h ; et le Théâtre Ford et le Théâtre Radio-Canada, le jeudi soir, de 9 à 10 heures. L'annonceur doit avoir, non seulement, l'élocution facile, mais aussi du style, s'il veut arriver aux grands reportages. Jean-Paul Nolet a commencé par les parades locales ; de la Saint-Jean-Baptiste, du Père Noël, parade de l'Armistice, pour arriver aux épreuves décisives, comme la visite de la reine actuelle, alors qu'elle était la princesse Elizabeth. Des reportages difficiles et qui demandent beaucoup de travail, sont les enquêtes industrielles, et les plus agréables sont les voyages, comme celui de Québec à Montréal à bord de l'*Empress of Scotland*. Mais, le plus beau moment de sa carrière fut d'être

[Lire la suite page 31]



Passionné par tout ce qui touche à l'art, il s'intéresse à la collection de Mme Lucette Robert, notre collaboratrice. (Photos L. Alain, Le Samedi).

Comment se font et se défont

par ANDRE DE LA CHEVROTIERE



TOMMY BURNS, né Noé Brosseau, de parents canadiens-français de l'Ontario, — champion du monde de 1906 à 1908.

JOHN L. SULLIVAN, tel qu'on le présentait au sommet de sa carrière. Il fut champion du monde à la boxe pendant dix ans et fit une fortune colossale qu'il gaspilla allégrement.

QUI D'ENTRE NOUS n'a pas entendu fredonner cette romance « fin de siècle dernier » :

« Connaissez-vous les trois champions :
John Sullivan, Corbett et Fitzsimmons ? »

Allons-y avec nos trois étoiles, comme l'on dirait au Forum.

John Sullivan

Quand John L. Sullivan était la terreur des boxeurs, il portait toujours l'habit; il laissait des poignées de 10 sous aux enfants — à la manière de John D. Rockefeller — dépensant sans compter pour des oeuvres de charité qu'il se plaisait à multiplier. Mais ce fut inévitable, ce héros de plusieurs années d'amateurs de boxe devait mourir dans le dénuement.

Sullivan n'est pas mort de faim, mais sa fortune était fort petite quand il rendit le dernier soupir dans une petite maison d'Abington, Mass., en 1918. Cet Irlandais typique ne regretta rien. Sullivan fit \$2,000,000 au cours de sa fructueuse carrière de 10 années de championnat, et se vanta d'avoir dépensé un million de dollars en payant des consommations à ses admirateurs.

Une seule tournée en 1890 lui rapporta plus de \$200,000 en pariant \$1,000 chaque soir que personne ne pouvait le « knockouter ». Il fit d'autres tournées identiques et de plus ses grands combats lui rapportèrent chaque fois de \$25,000 à \$30,000. Il avait l'habitude de parier toute la bourse d'un match sur ses chances et ainsi gagnait régulièrement de fortes sommes. Pendant qu'il était champion Sullivan reçut jusqu'à \$5,000 par semaine dans ses tournées de vaudeville — somme imposante à cette époque. Et quand il n'eut plus de revenu, Sullivan continua à dépenser jusqu'à ce qu'il ne lui restât pratiquement plus rien.

Pendant un an, Sullivan mit hors de combat 59 adversaires.

Il livra son dernier combat à poings nus, le 8 juillet 1889 contre Jake Kilrain, à Richburg, Mississippi, par une chaleur de 120 degrés et pour une bourse de \$10,000, John L. gagna aux poings après 75 rondes.

Sullivan perdit son championnat, le 7 septembre 1892, à la Nouvelle-Orléans contre Jim Corbett, de San-Francisco.

John L., après cette défaite où il perdit \$25,000 ainsi qu'un enjeu de \$10,000, se trouva sans le sou, et l'on organisa pour lui une soirée-bénéfice au Madison Square Garden de New-York, pour lui venir en aide, sous la présidence de son ami personnel, le colonel Teddy Roosevelt, futur président des Etats-Unis.

James J. Corbett

1892 — 7 septembre — James Corbett battit John L. Sullivan en 21 rondes à la Nouvelle-Orléans.

1894 — 25 janvier — James J. Corbett eut raison de Charles Mitchell en trois rondes, à Jacksonville, Floride.

« Gentleman » Jim Corbett fut plus habile avec son argent. Les premiers \$10,000 qu'il gagna à la boxe pendant qu'il était encore commis de banque à San-Francisco, furent envoyés à ses parents qui achetèrent une maison. Jim dépensa peu. Il mourut très riche. Il laissa une fortune de \$500,000 à son épouse, aussi une riche résidence et plusieurs maisons de rapport.

Dans le vaudeville, Corbett fit beaucoup d'argent, et travailla à un salaire immense.

Bob Fitzsimmons

1897 — 17 mars — Bob Fitzsimmons à défit James J. Corbett en 14 rondes à Carson City, Nevada.

Fitzsimmons mourut dans le dénuement le plus complet. Toutes ses propriétés étaient hypothéquées.



JACK DEMPSEY (à droite) s'entretient avec **GENE TUNNEY** à Washington. Les deux anciens champions firent du service dans la marine américaine pendant la dernière grande guerre. Ils sont probablement millionnaires.



LES FORTUNES DES BOXEURS

Une rétrospective de Sullivan à Jersey Joe Walcott

Son fils échoua dans sa tentative de remettre les affaires de son père en ordre. Pourtant Fitz paya un jour \$40,000 pour l'achat d'un seul ranch.

Nous ne mentionnerons ici que les principaux combats des champions et non ceux de moindre importance.

James J. Jeffries

1899 — 9 juin — James J. Jeffries battit Bob Fitzsimmons en 11 rondes, à Coney Island, New-York.

1899 — 3 novembre — James J. Jeffries battit Tom Sharkey en 25 rondes, à Coney Island, New-York.

1900 — 11 mai — James J. Jeffries gagna par knockout à la 23e ronde sur James J. Corbett à Coney Island, New-York.

1902 — 25 juillet — James J. Jeffries l'emporta par knockout sur Bob Fitzsimmons à la 8e ronde, à San-Francisco, Californie.

1903 — 14 août — James J. Jeffries mit James J. Corbett hors de combat en 10 rondes à San-Francisco.

1905 — 3 juillet — James J. Jeffries prend sa retraite.

Jeffries est encore propriétaire d'un beau ranch à Burbank, Californie. Aujourd'hui, âgé de 78 ans, il se porte bien. Il a épargné suffisamment d'argent pour vivre confortablement et à l'aise. Chaque semaine il présentait à Los Angeles une tournée de boxe-amateur et réalisa \$2,000 de profit à chaque programme durant une couple d'années vers 1940.

Tommy Burns

1906 — 23 février — Tommy Burns battit Marvin Hart (successeur au titre de Jeffries) en 20 rondes à

Los Angeles, Californie, et gagna 8 autres combats majeurs jusqu'en 1908, lors de sa défaite aux mains de Johnson.

Tommy Burns (Noé Brosseau) né en Ontario de parents canadiens-français fut promoteur dans l'Ouest, canadien — Il ne fut jamais riche et a peu de la petite fortune qu'il a gagnée alors qu'il était champion mondial.

Jack Johnson

1908 — 26 décembre — Jack Johnson enleva son championnat à Tommy Burns, à la 14e ronde, à Sydney, Australie. La police arrêta le match.

1910 — 4 juillet — Jack Johnson l'emporta par knockout sur Jim Jeffries à la 15e ronde, à Reno, Nevada. Il gagna aussi 10 autres combats importants.

Jack Johnson fut le premier champion noir à conquérir le titre lorsqu'il défait Jim Jeffries à Reno, Nevada. Après sa défaite aux mains de Jess Willard Johnson valait encore \$250,000, mais il « fêta » beaucoup, surtout durant ses premières années comme roi de la boxe. Il acheta plusieurs limousines très dispendieuses. En 1935 il était pauvre, mais gagna peu après \$500 par semaine en travaillant pour le cirque Ringling Brothers. Il fit aussi un bon salaire pour donner la biographie de sa vie dans les journaux étrangers. Il mourut dans un accident d'automobile aux Etats-Unis en 1944.

Jess Willard

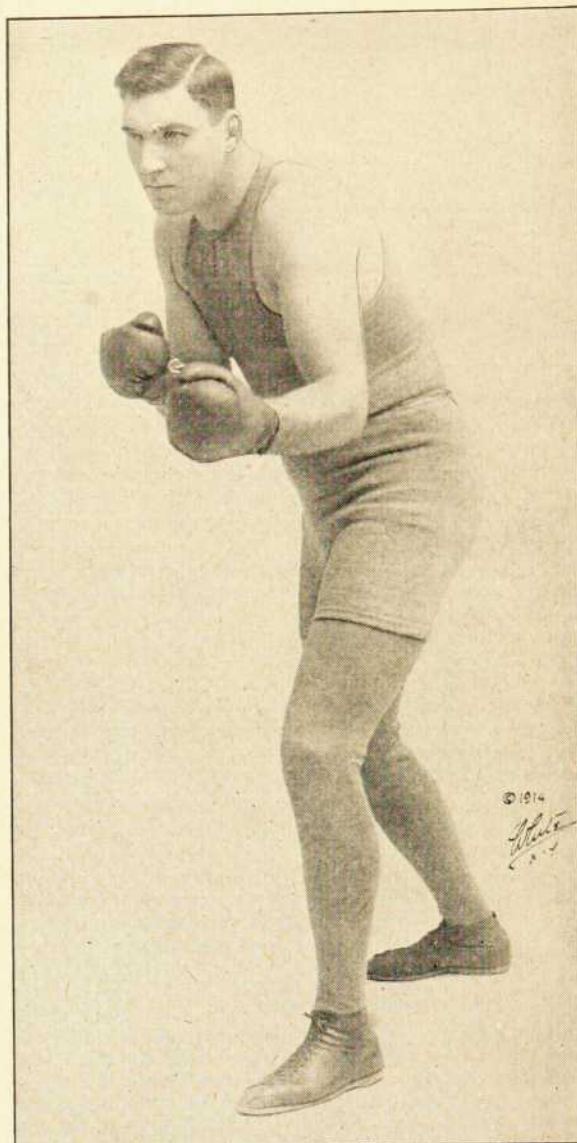
1915 — 5 avril — Jess Willard gagna par knockout sur Jack Johnson, à la 26e ronde, à la Havane, Cuba.

1916 — 25 mars — Jess Willard et Frank Moran annulèrent en 10 rondes à New-York.

Willard est relativement pauvre et il a demandé récemment un emploi à Jack Dempsey, qui le plaça dans une firme de liqueurs américaines.

Jack Dempsey

1919 — 4 juillet — Jack Dempsey l'emporta par knockout sur Jess Willard à Toledo, Ohio. Willard ne

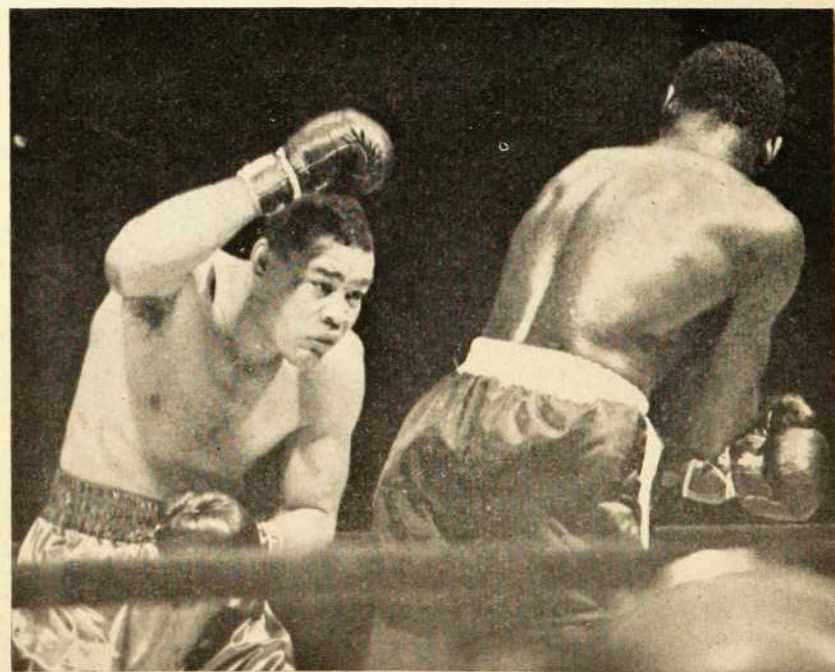


JESS WILLARD, vainqueur de Jack Johnson en 1915 et dont la carrière de champion fut de courtes durées.

put répondre au son de la cloche, au début de la 4e ronde.

1921 — 2 juillet — Jack Dempsey mit Georges Carpentier hors de combat à la 4e ronde à Jersey City, N.J. Ce match attira 80,000 personnes et rapporta \$1,789,238. [Lire la suite page 30]

A gauche, JIM JEFFRIES, vainqueur de Bob Fitzsimmons en 1899. Champion du monde pendant sept ans. Agé de 78 ans, il vit confortablement sur son ranch de Californie. A droite : dans un combat qui se déroula à New-York, le 27 septembre 1950, JOE LOUIS manque l'uppercut du droit qu'il voulait administrer à EZZARD CHARLES.



Roman d'amour

PLUME

par MAGDA CONTINO

DANS un appartement d'une maison déjà ancienne, rue de Vaugirard, deux personnes achevaient une triste conversation. Autour d'elles l'ameublement du salon était cossu mais un observateur eût décelé de ces signes qui ne trompent pas et qui révèlent une gêne soigneusement dissimulée. Les plis des grands rideaux montraient légèrement la trame et des reprises y étaient minutieusement faites. Les sièges avaient des traces d'usure. Depuis quelque temps déjà, on ne pouvait plus rien remplacer et on sauvait la face au prix d'un entretien de tous les jours.

Une des deux personnes était un homme, pas très âgé mais qui semblait las, usé précocement et ceci s'expliquait quand on savait que M. Deniaux, ancien industriel et naguère possesseur d'une belle fortune, avait perdu beaucoup de son argent dans une catastrophe bancaire. Mme Deniaux n'avait pu résister à ce bouleversement de situation. Veuf, accablé de chagrin, préoccupé de l'avenir de ses deux filles, le malheureux sentait sa position s'aggraver chaque jour. C'est ce qui motivait la conversation qui se déroulait entre lui et l'ainée de ses enfants, Marie-Anne, aujourd'hui âgée de vingt-deux ans.

C'était une brune au teint mat, aux traits purs. Elle évoquait, de façon singulière, les madones qu'on voit dans les tableaux des primitifs italiens. Elle était de nature calme et silencieuse, mais, en ce moment, elle semblait en proie à une émotion profonde qu'elle ne parvenait pas à dissimuler.

— Ma chérie, dit le père avec un imperceptible embarras, je vais t'expliquer...

Les longues mains de Marie-Anne, tombées sur ses genoux, se crispèrent l'une dans l'autre.

— Je sais que c'est un sacrifice, reprenait le père... Tu aimes André Viallar depuis...

— Depuis toujours, dit la jeune fille dont les sanglots réprimés firent trembler la voix. Il a été mon ami d'enfance, mêlé à toutes les circonstances de ma petite vie... Tu avais donné ton consentement à notre mariage n'y mettant qu'une condition, que nous attendions pour nous unir, qu'André eût une situation...

— Il a aujourd'hui une place au ministère de la Marine, je sais..., mais ma pauvre chérie, c'est pour moi que les choses ont changé. Nos revenus ont bien diminué. Je suis las et vieux, ma santé est ébranlée, je n'ai plus la force de lutter. Que pourrais-je faire, à mon âge? Tenter de me lancer de nouveau dans une entreprise? Je n'en ai plus la force. Ce qui reste de notre domaine du Périgord est grevé d'hypothèques. Le loyer de cet appartement, modeste, pourtant, devient trop lourd...

Devant le visage attristé de sa fille, M. Deniaux eut un moment d'hésitation avant de poursuivre:

— Comprends bien, mon enfant, c'est un hasard providentiel qui m'a fait rencontrer John Murray, mon ancien collaborateur. Il est très riche, il a un fils. En souvenir de notre amitié d'autrefois, il serait heureux de voir notre famille unie à la sienne. Ce serait le salut pour nous tous, pour ta soeur, pour toi...

Marie-Anne vint s'agenouiller près du fauteuil de son père; elle cherchait son regard. Elle y lut tant de lassitude, tant de désespoir que, soudain, l'idée du sacrifice s'imposa à elle. Pauvre père! Depuis des années, il n'avait vécu que pour elle et pour sa soeur

*Il fallait un grand amour pour
guérir cette jeune fille de sa
coquetterie et de ses extravagances!*

Dessin de JEAN MILLET

Sylvie, il les avait chéries et, tant qu'il l'avait pu, il les avait comblées. Elle détournait un peu la tête pour ne pas trahir son désarroi:

— Je comprends, père... Je voudrais te rendre tes bontés... Quand arrive ce... ce jeune homme?

— Murray m'écrit que son fils Patrick sera en France dans trois semaines.

— Trois semaines..., répéta Marie-Anne, pensive.

Elle se releva, montrant un visage un peu plus calme:

— Je ne m'attendais pas à une telle proposition, j'ai été un peu surprise... Mais la situation est grave, évidemment... Je vais te demander de réfléchir...

Elle était placée à contre-jour et si M. Deniaux ne pouvait plus bien distinguer l'expression de ses traits elle voyait, elle, son père, en pleine lumière. Comme il avait vieilli! Elle remarquait ses yeux ternis. Ses paupières rougies révélaient bien des souffrances secrètes. Dans le fauteuil où il était assis, son corps s'affaissait. Tout ressort semblait brisé en lui. Une immense pitié bouleversa Marie-Anne et elle sentit monter en elle ce flot de tendresse qui pousse les belles âmes à tous les renoncements.

Pourtant, quand elle se retrouva seule dans la pièce, elle éclata en sanglots. Pauvre Marie-Anne, elle pleurait sur son rêve. Elle essayait de le retenir dans ses fines mains, mais elle devinait qu'en dépit de ses efforts, il allait s'envoler loin d'elle...

— Bonsoir, sage Marie-Anne! J'ai rencontré devant la porte de l'immeuble un pauvre misérable jeune homme que je t'amène. Entrez! Entrez et n'ayez pas peur!

SECRET

*Comme ils riraient de nous voir, après des années, goûter
encore l'ivresse*

D'un amour rajeuni!

Secret!

Secret!

*Ne dis pas que ça dure si longtemps, mon ami, ils n'en
croiront rien.*

Secret!

*Ne dis pas que cela nous suffit être l'un à l'autre, mon ami,
silencieux,*

Les yeux dans les yeux...

Secret!

*Ne dis pas que nos lèvres savent encore, mon ami, murmurer
le serment.*

face au crucifix:

face au crucifix:

« Je suis à toi! »

(Extrait de Dans Mon Jardin. Fides)

JEANNE L'ARCHEVÊQUE-DUGUAY.

Marie-Anne sursauta, essuyant ses larmes, tentant de recomposer ses traits. Sa soeur Sylvie venait d'entrer suivie de celui vers qui allaient ses pensées depuis le commencement du pénible entretien.

Sylvie Deniaux avait dix-sept ans. On ne peut imaginer contraste plus complet que celui existant entre les deux jeunes filles. Qu'on se figure quelque lutin échappé d'une féerie! Mince comme un fil avec des cheveux blonds vaporeux, toute rose, des yeux couleur de ciel, elle évoquait l'idée d'un oiseau exotique, ou d'un papillon voletant. Peut-être cachait-elle des ailes sous sa robe! Elle tourbillonnait sans cesse si bien qu'on disait d'elle: c'est une plume au vent! Le surnom de Plume lui était resté.

Elle ne vivait pas la vie, elle la dansait. Avec cela un coeur délicieux dont la tendresse se voilait de caprice, de rire, d'espièglerie. Et par un phénomène étrange, une intelligence solide et pratique mais qui masquaient une légèreté apparente et une malice qui faisait l'enchantement de la maison.

Marie-Anne était sans défense; quand on connaissait Sylvie on s'apercevait qu'elle avait bec et ongle, mais qu'elle était incapable de s'en servir pour une méchante cause.

Quant à André Viallar, c'était un gentil garçon aux yeux bleu foncé, aux cheveux châtain, le vrai type du Français de bonne race, sérieux, énergique, affectueux, et il n'était pas nécessaire de le voir longtemps pour deviner qu'il serait le compagnon idéal de la douce et un peu faible Marie-Anne.

Sylvie s'était arrêtée stupéfaite:

— Qu'y a-t-il? Tu pleures?... Qu'il s'approche celui qui fait couler les larmes de ma soeur bien-aimée et je le réduis en chair à pâté!

Elle prenait Marie-Anne dans ses bras, la regardait attentivement:

— Mais c'est sérieux! Elle pleure pour de bon! Voilà qui n'est pas tolérable! C'est votre avis, vaillant jeune homme?... Qu'y a-t-il, chérie, on t'a fait de la peine?

— Non... c'est-à-dire... j'ai du chagrin...

— Admirez la distinction, André, s'écria Sylvie. Elle n'a pas de peine, mais elle a du chagrin. Allons, conte-nous cela et ce brave chevalier et moi nous allons partir en guerre contre le coupable!

Dans les bras de sa soeur, Marie-Anne recommençait à sangloter. Bientôt, au milieu de ses larmes, André et Sylvie démêlèrent la vérité. L'un comme l'autre, ils étaient pétrifiés.

Sylvie était à l'âge heureux où les ennuis d'argent ne comptent guère et ce qu'elle apprenait lui faisait l'effet d'un coup de tonnerre dans un ciel clair.

— Mais c'est une hérésie! c'est impossible! s'exclama enfin André Viallar. On n'a pas le droit de nous séparer, d'exiger un pareil sacrifice! C'est... c'est...

Plume — c'est-à-dire Sylvie — lui imposa silence:

— Chut! pas de mots fâcheux. C'est de papa qu'il s'agit! Evidemment, la chose est un peu difficile à avaler!...

— Sylvie? reprocha machinalement sa soeur qui s'était donné la tâche ardue de relever toutes les fautes de français et les écarts de langage.

— Quoi? répliqua la jeune personne devenue subitement aussi sérieuse qu'un président de tribunal. Tout le monde sait que le langage académique et moi nous ne passons pas par la même porte! Et d'un!... Maintenant, il faut remédier à cette situation que je qualifierai de tragique. Et de deux!

— Comment veux-tu ? murmura Marie-Anne dont les yeux se séchaient pourtant et regardaient sa jeune soeur avec un commencement d'espoir.

— Rien n'est irrémédiable au monde, déclara Sylvie s'asseyant sur le bras du fauteuil. Résumons la question : que faut-il pour que tout le monde soit heureux ? Que Marie-Anne épouse André ?

— Jamais je ne renoncerais, déclara le jeune homme.

— Bel amoureux, vous n'avez pas la parole !

Marie-Anne qui souriait malgré elle, objecta :

— Il faut penser que père qui est las et mal portant ne peut plus être à la merci du lendemain.

— J'allais le dire, sage minerve. Eh bien, mais tout cela me semble d'une simplicité biblique. Nous sommes quatre, n'est-ce pas ? Papa est hors de cause. Reste trois individus solides et bien portants. Il faut que ces trois-là travaillent.

— Mais, Sylvie, commença André, il me semble que...

— C'est votre cas, d'accord ! Vous usez vos jours au ministère de la Marine.

— Et ce que je gagne est suffisant pour faire vivre un ménage.

— Mon Dieu, oui. D'autant plus que l'appartement est assez grand pour que vous habitiez ici et qu'il serait facile à Marie-Anne de convaincre notre père qu'elle ne veut pas le quitter. Voilà donc une affaire réglée.

— Tout te semble simple, à toi, soupira Marie-Anne. Mais tu parles de travailler ? Nous n'avons pas de métier, ni l'une, ni l'autre. Que ferions-nous ?

Sylvie se redressa dans une attitude orgueilleuse du plus haut comique :

— Je n'ai pas de métier, soit ; mais tu oublies que j'ai un énorme talent !

— Ton dessin ?

— Naturellement. Je suis un remarquable dessinateur !

Campée au milieu de la pièce, les mains derrière le dos, dans une pose qui lui était familière, elle était si drôle qu'André se mit à rire :

— Sylvie, savez-vous qui vous me rappelez ?

— Napoléon ! On me l'a déjà dit. J'ai d'ailleurs ses conceptions rapides et fulgurantes. Je disais donc que je pouvais utiliser mes dons. Devinez chez qui ? Chez l'oncle Gustave. Dans son affaire de journaux de modes, il aura bien une place pour moi. Seulement, je vais lui donner le mot : il faudra qu'il vienne me chercher de lui-même et assurer papa que je lui suis absolument indispensable.

— Moi, je ne suis bonne à rien, murmura Marie-Anne.

— Erreur, modeste violette. Te souviens-tu de notre amie Constance qui a installé un institut de beauté ? C'est une personne comme toi qu'il lui faudrait pour recevoir ses riches clientes. Oui, je te vois très bien dans le rôle de « réceptionneuse ». Quoi ! ce n'est pas français ?

— Ce n'est peut-être pas français, répondit André, mais c'est tout simplement génial. Seulement comment faire accepter à votre père...

— Nous lui dirons qu'on offre à Marie-Anne un poste d'administrateur. Pauvre père, cela lui rappellera les conseils d'administration d'autrefois et il sera ravi...

Subitement, Sylvie se jetait à quatre pattes, regardait sous les meubles : elle cherchait son béret qu'elle avait lancé à travers le salon en entrant. Elle le plaça sur ses boucles blondes et affirma :

— Pour vous dire vrai, il y a quelque temps que je pensais à tout cela. Je sentais bien que le bateau faisait eau de toutes parts. Et vous savez, comme capitaine, je suis un peu là !

— Je t'en prie, parle convenablement ! supplia sa soeur.

— Dévouez-vous donc pour votre famille ! gémit Sylvie. On vous reproche de ne pas vous exprimer comme feu M. de Châteaubriand en personne ! Adieu, ingrate ! Je cours de ce pas voir Constance et l'oncle Gustave... Eh bien, qu'est-ce qu'il y a encore ?

Cette exclamation lui était arrachée par la vue de Marie-Anne qui montrait soudain un visage contracté :

— Sylvie... Tout cela est très bien. Je crois que ton idée peut réussir, mais il y a quelqu'un que nous oublions...

— Qui ?

— Ce Patrick Murray qui sera là dans trois semaines !

Prête à sortir, Sylvie s'arrêta sur le seuil de la porte, le béret en bataille, plus « Petit Caporal » que jamais :

— Qu'il arrive ce grand escogriffe, je lui conseille ! Il aura affaire à moi !

Elle sortit en courant, mais avec tant de légèreté qu'on eût dit que « Plume au vent » était poussée par l'aile du zéphyr ainsi que dans les vieux contes. Dans le salon, les deux amoureux se regardaient, un peu rassérénés.

— André, disait Marie-Anne, j'ai bon espoir...

— Et moi, je pense que, même si le monde entier se ligue contre nous, le Destin ne peut pas vouloir que nous soyons séparés...

II

« EH BIEN, cher oncle Gustave, êtes-vous content de votre petite Sylvie ?

On était au lundi, jour où les dessinateurs de la grande firme de journaux de Modes livraient les croquis destinés à passer dans les numéros de la semaine suivante.

L'oncle Gustave, dans son bureau directorial, venait d'examiner les dessins de sa nièce, en avait mis un certain nombre de côté, lui en avait rendu d'autres qui ne convenaient pas. Voyant la petite liasse de ses oeuvres sur la table, les yeux de Sylvie brillaient de joie.

— Pas mal, ma chère petite Plume-au-vent ! Tu as un assez bon coup de crayon et le don d'attraper le mouvement... on fera quelque chose de toi.

L'oncle Gustave, frère de feu Mme Deniaux, et d'origine méridionale, était un homme vigoureux, haut en couleurs, jovial et doué d'un optimisme à toute épreuve. Volontiers il était entré dans la conspiration de ses nièces, sachant son beau-frère trop fier pour solliciter quoi que ce fût, et heureux de venir en aide à la famille de cette façon détournée.

— Mlle Sylvie Deniaux pourra passer à la caisse, déclara-t-il.

Plume lui sauta au cou :

— Merci, petit oncle ! Je suis si contente de penser que je suis bonne à quelque chose.

— Tu es charmante, petite... un peu folle, parfois, mais bien sympathique... Voyons, ou en êtes-vous de toute cette histoire ?

— Tout marche pour le mieux. Marie-Anne remplit à la satisfaction générale son rôle d'introductrice chez cette bonne Constance. Grâce à toi et à elle, la vie va devenir plus facile à la maison.

— Que dit ton père ?

Il a un peu de peine, je crois, de nous voir travailler. De son temps, une femme distinguée n'occupait ses nombreux loisirs qu'aux arts d'agrément ! Il n'a pas fait beaucoup de difficultés parce qu'il pense, sans doute, que le mariage avec cet Anglais arrangera tout.

— Comment, le mariage avec l'Anglais ? Je ne comprends plus, moi ! Marie-Anne ne lui a donc pas dit...

— Qu'elle ne voulait pas épouser le fameux Patrick Murray ? Non. Nous avons jugé sage d'attendre un peu. Tu comprends, il ne faut pas que papa se doute que notre résolution de gagner de l'argent a quelque rapport avec ce projet ! Nous aurions l'air de nous révolter contre sa volonté...

— Fort bien. Mais le temps passe, petite Plume ! Depuis combien de temps êtes-vous entrées en fonctions, ta soeur et toi ?

— Quinze jours.

— Il ne va plus s'écouler beaucoup de temps avant l'arrivée du...

— Du Britannique ? Tu dois avoir raison. Il va falloir se décider à entamer les hostilités. Pauvre père ! cela nous fait peine de contrecarrer ses projets. Et pourtant... Allons ! je me sauve. Merci pour toutes tes bontés, oncle Gustave, et à demain !

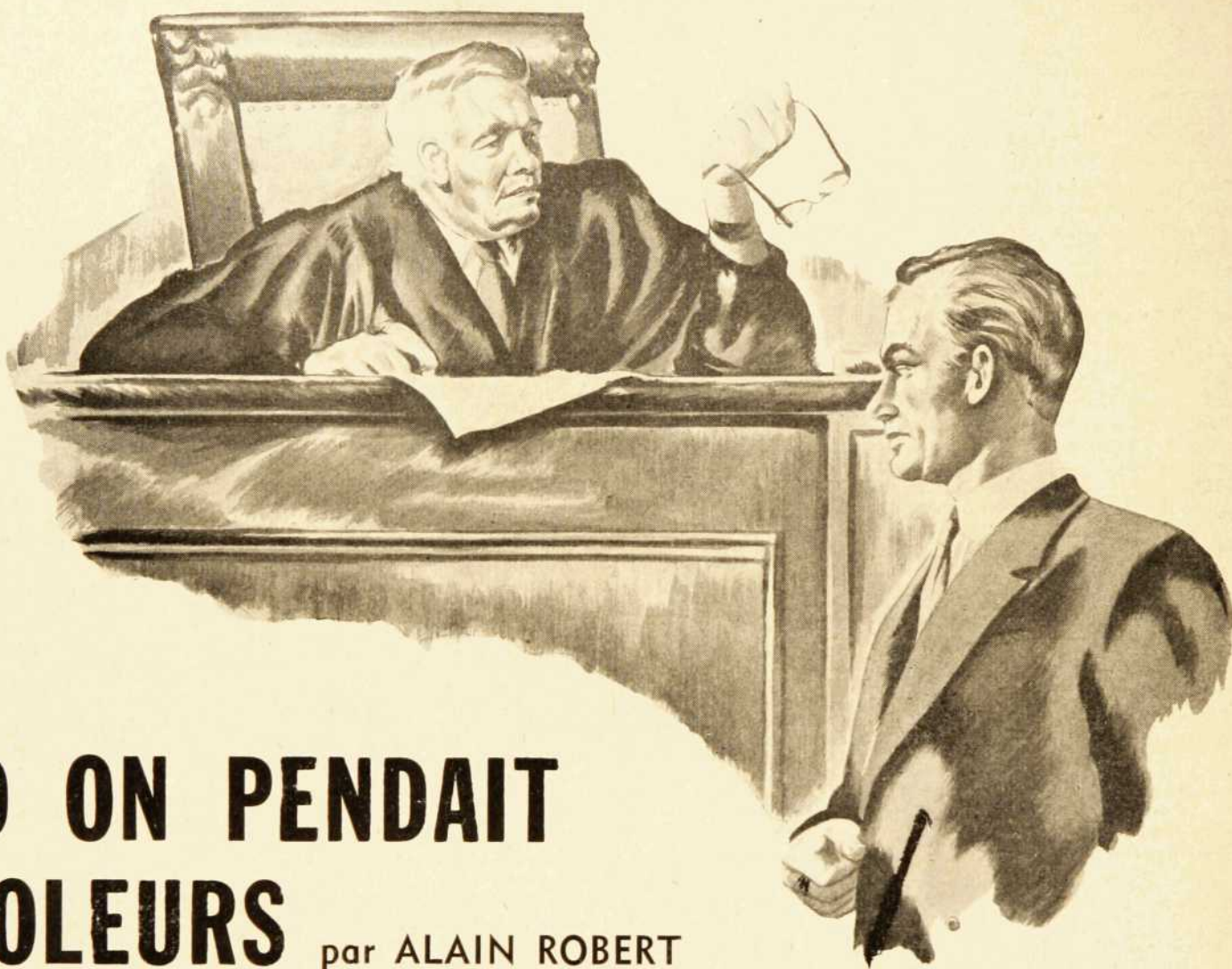
De son pas léger de petite fée, Sylvie quittant la maison d'éditions de son oncle, située rue de Constantinople, avait gagné la plus proche station de métro qui la ramènerait sur la rive gauche.

Ce que lui avait dit l'excellent oncle Gustave la préoccupait et elle sentait que le moment approchait où il faudrait commencer la bataille pour le bonheur de sa soeur.

Comme elle pénétrait dans l'immeuble de la rue de Vaugirard, elle sentit positivement ses cheveux se dresser sur sa tête. [Lire la suite page 13]



nos vieilles
annales
judiciaires



QUAND ON PENDAIT LES VOLEURS

par ALAIN ROBERT

La vindicte populaire d'il y a un siècle battait son plein.

Dessin de JEAN MILLET

AVEC les années, les mœurs évoluent, la vie change. Les dispositions de la Loi, également. Si, il y a quelques années à peine, on a vu des courtiers malhonnêtes condamnés à deux ans de prison pour s'être illégalement et injustement appropriés des centaines de milliers de dollars appartenant à leurs clients, si l'on a vu des emprunteurs abuser de leur situation sociale pour ruiner de pauvres veuves et s'en tirer sans même goûter à la prison, il n'en était pas ainsi au Canada, dans la première partie du siècle dernier.

Car alors, généralement, on pendait les voleurs.

Les six hommes masqués

C'était pendant la nuit du 29 au 30 septembre 1826. Tout le monde dormait paisiblement dans le presbytère de Saint-Joseph de Lévis. Là, en effet, on avait la conscience tranquille. Dans la grande maison, chacun partageait le sommeil du juste.

Mais l'esprit des ténèbres veillait. Il avait soufflé son poison dans le cœur d'hommes faibles et concupiscent. Dans l'ombre un groupe s'était formé. On se dissimulait à la vue. On chuchotait. Des gestes nerveux ajustaient des masques sur des visages dégénérés.

Puis on passa à l'action

Eveillé en sursaut, le vénérable curé Massé, est subitement confronté avec des pistolets. Dénaturés par les masques, les mots sont encore plus infernaux. Les bandits en veulent au coffre-fort du presbytère. Le Pasteur n'a pas le choix. Il doit remettre la clef.

Quand la nuit et le silence ont de nouveau engouffré le groupe sinistre, M. le curé Massé contemple le coffre dont la porte est demeurée ouverte. Les dix-huit cents louis ne sont plus là. Ses propres économies, celles de ses serviteurs et la caisse de la Fabrique.

Les voleurs

On s'imagine que l'affaire fit du bruit. La vindicte populaire franchit vite les limites de la paroisse Saint-Joseph et de Lévis. On entreprit une battue générale. Mais les bandits étaient habiles. Plusieurs malfaiteurs furent arrêtés et interrogés. Ce n'était pas les coupables.

Il est rare, cependant, que le crime demeure longtemps impuni. Aussi la Gazette de Québec annonçait-elle, le 13 septembre suivant, l'arrestation de six hommes masqués.

Ni les policiers, ni les citoyens indignés ne furent responsables pour la prise des criminels. On la dut au travail de la conscience ou, plus probablement, à la lâcheté. Chacun des bandits savait qu'il y allait de sa tête s'il tombait entre les mains de la Justice. C'est ce qui décida Patrick McEwen, alias Patrick Daly, à parler. Assuré d'échapper à la peine capitale, le triste sire nomma ses complices. William Ross, Robert Ellice, Benjamin Johnson et les deux frères Monarque, Jean-Baptiste et Michel.

Les procès

Il y en eut deux, car Ross exigea un procès séparé. Les preuves n'abondaient pas et, sans le témoignage de McEwen, les accusés s'en seraient probablement tirés. Le dénonciateur clarifia la situation et le verdict ne se fit pas attendre. Vingt minutes à peine après le commencement des délibérations, le Jury se prononçait.

Coupables !

Le samedi, 31 mars 1827, cinq des bandits masqués recevaient leur sentence. C'était la corde. Ross, Ellice et Johnson seront exécutés devant la prison de Québec, le 21 avril suivant. Quant aux deux frères Monarque, on les pendra trois jours plus tard, le 24 avril, devant le presbytère de Saint-Joseph de Lévis. Il faut se rap-

peler qu'alors les exécutions étaient publiques et souvent avaient lieu sur la scène même du crime, afin d'impressionner plus vivement encore la population et d'inculquer plus profondément dans les âmes l'horreur du crime.

William Ross

C'était alors presque un vieillard. Il ne comptait plus ses vols. On l'avait même soupçonné d'assassinats.

Quand il exigea un procès séparé, il nourrissait une espérance. Il avait décidé de se défendre lui-même. On constata bientôt qu'il possédait une solide instruction. Il connaissait suffisamment les lois criminelles canadiennes pour conduire habilement sa défense. Il fut même très éloquent dans son adresse aux Jurés. L'hon. juge Kerr, qui présidait les Assises de Québec, nota même l'habileté du prévenu. Plus tard le plaidoyer de Ross fut imprimé en brochure et mis en vente dans le public.

Malgré son record criminel, William Ross suscita une certaine sympathie. On le disait issu d'une excellente famille de Dublin, en Irlande. Son père en aurait été un marchand prospère. Il avait d'ailleurs déclaré que Ross n'était pas son nom, refusant par contre de révéler sa véritable identité, pour ne pas déshonorer plus ouvertement sa famille.

D'aucuns prétendirent qu'il avait pratiqué le droit aux Etats-Unis. Réalisant qu'on s'intéressait de plus en plus à son sort, il admit, après sa condamnation, que McEwen avait dit la vérité au cours de son témoignage, ajoutant qu'il était lui-même l'instigateur et l'organisateur de l'attentat contre le curé Massé. Certains officiers de l'Armée et des Ministres de sa confession religieuse tentaient alors de fléchir le Gouverneur et Ross s'imagina que cette dernière franchise les aiderait à le sauver de la corde.

Ses espérances furent vaines cependant. Le 24 avril il montait courageusement sur l'échafaud avec les deux autres condamnés à être exécutés ce jour-là.

Il faut ajouter à son crédit qu'avant le procès, on lui avait offert de sauver sa tête en témoignant pour la Couronne, mais il avait alors refusé cette offre avec indignation, s'écriant :

— Je mourrais mille fois plutôt que de trahir mes amis !

[Lire la suite page 28.]

DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

Choses et autres

■ Dans une édition antérieure, nous avons écrit que le lanceur montréalais Jean-Pierre Roy avait bien fait d'abandonner le club Ottawa, de la Ligue Provinciale, dans le but d'améliorer son sort avec le club St-Eustache, vu ses 32 ans révolus... Alors, nous ignorions que la direction des Athlétiques d'Ottawa lui avait versé un boni de \$1,500, quelques jours seulement avant son escapade de Bytown. C'est moins bien, même devant les \$2,000 que les directeurs du St-Eustache ont fait tomber dans ses goussets, pour le reste de la présente saison... On nous a, récemment, demandé si Jean-Pierre méritait d'être rayé du baseball organisé, à jamais. Nous le croyons. D'autre part, nous savons que le baseball organisé, qui lui a procuré de bons moments et du bon argent, ne l'intéresse plus. Aussi, le baseball organisé lui rendra la pareille, si ce n'est pas fait, au moment où ces lignes sont publiées !

■ Réponse à M. C. Giguère, Québec.

Le meilleur gérant de la Ligue Provinciale, George McQuinn des Braves de Québec, ne souffre pas de comparaison. L'ancien premier-but des Yankees de New-York, gentilhomme dans l'acceptation du mot, possède plus de baseball dans son petit doigt de la main droite que tous les autres gérants du circuit d'Albert Molini dans toute leur anatomie. De plus, s'il voulait s'en donner la peine, il serait, malgré son âge, le meilleur joueur du meilleur circuit de Classe C du baseball organisé, au bâton et au premier but, quoique ses vieilles jambes hésitent à obéir à son intelligence, si l'on peut s'exprimer ainsi... Il en est ainsi de Roland Gladu, gérant du Thetford-Mines, qui reviendra, l'an prochain, diriger, activement, les destinées du club Sherbrooke, de la Ligue Provinciale. Ces deux valeureux athlètes quadragénaires semblent être de ceux qu'on doit tuer deux fois, pour en venir à bout!... Pourquoi? Ils ont mené une bonne vie! Ils n'ont pas passé leur temps, dans les clubs de nuit!

■ Réponses à M. G. Lachance, Montréal.

1—Oui, monsieur, le club de baseball Montréal, tant qu'il sera sous la tutelle des Dodgers de Brooklyn, attirera de grandes foules, au Stadium, parce que les proprios du Brooklyn sont des hommes d'affaires intelligents, sachant que les Montréalais aiment un club gagnant. Aussi, ils agissent en conséquence. Si Montréal ramassait les casquettes, les amateurs de baseball de la Métropole bouderaient, comme la chose s'est vue, en 1937, 1938 et 1939, sous une direction qui ne connaissait pas son affaire. Pourtant, ces gens possédaient une fortune, amassée dans d'autres sphères!

2—Les concessions du Stadium, nous voulons parler des breuvages et des victuailles, appartiennent au Brooklyn, depuis près de 12 ans. Cet item rapporte, annuellement, au Montréal un profit, variant de \$50,000 à \$90,000, d'après les assistances de la saison entière. Nous omettons les frais de location de l'immeuble de la rue Delorimier. Il s'agit d'un autre vingt mille dollars, que vous pouvez ajouter aux profits de cent mille dollars, encaissés à la suite des assistances payantes du Stadium. Comme vous le savez, le gouvernement prend sa part, en impôts. Et il n'est pas timide, du tout! Bref, à tout considérer, le club de baseball Montréal fait tomber dans les coffres du Brooklyn une somme approximative, en profits nets, de \$100,000 à \$150,000, par année. Ce n'est pas à dédaigner!

■ Réponse à M. L. Beauchemin, Montréal.

Dans la Ligue Provinciale de Baseball, le club Granby possède un magnifique terrain, mais le système électrique de ce stade est le plus pauvre du circuit. Pourquoi? Sans appuyer des deux épaules, nous vous dirons ceci: les autorités ignorent que le baseball qu'on joue, le soir, doit l'être sans coins noirs! Et pour y remédier, il faut que l'on dépense près de \$25,000. C'est là le hic!

■ Tout récemment, Buzz Bavasi, vice-président des Dodgers de Brooklyn que tous les joueurs aiment, s'adressait ainsi aux leaders de la Ligue Nationale: «Vous avez une bonne avance. Si vous tenez à cœur de faire un autre cinq ou six mille dollars, en une semaine au cours des prochaines séries mondiales, vous n'avez qu'à donner le meilleur de vous-mêmes sur le losange. L'avenir vous appartient. Vous possédez le talent athlétique voulu. Du sang-froid et du cran, et encore du cran!» Tous les joueurs, à l'unisson, ont promis de s'employer à fond, afin de mesurer leurs forces, en octobre contre les Yankees, le Boston ou le Cleveland.

■ Réponse à MM. J. Ladouceur, C. Marois, A. Malo, Montréal. Non, messieurs, vous ne gagnez pas vos légers paris. Nous en sommes désolé. M. Roméo Gauvreau n'a aucun intérêt dans le club de baseball Montréal. M. Hector Racine, millionnaire, touche un salaire de cinquante dollars par semaine, pour la forme, comme l'on dit dans le bon vieux faubourg de Québec. Quant à Me Lucien Beauregard, gentilhomme dans toute l'acceptation du mot, est l'avocat des Royaux de Montréal. Donc n'allez pas croire tous les racontars, dont vous faites mention dans votre intéressante lettre. Nous vous prions de nous revenir plus souvent. Vous serez servis à souhait!

■ Réponse à M. F. Larochelle, Montréal. Vous nous demandez, dans le but de régler un pari fait avec vos amis, pourquoi les bons boxeurs se font de plus en plus rares, dans nos parages et ailleurs. Aujourd'hui, un trop grand nombre de pugilistes ne se donnent pas la peine de suivre un entraînement sévère, ils ne font pas assez de courses à pieds ou de marche à travers les bois, ils mangent trop, en un mot ils prennent la vie trop aisément, ne fuient pas assez les mille tentations qui les assiègent de tous côtés. Puis, au sujet des boxeurs de notre province, il y a trop peu de gérants et d'entraîneurs experts pour leur enseigner les trucs de l'art pugilistique.

Pas si bête, n'est-ce pas?

Les Russes ont de drôles d'idées dans les questions politiques. Au point de vue des sports et de la médecine, ils ont, toutefois, une conception, devant laquelle on ne doit pas faire la moue.

Les athlètes professionnels russes ne font pas fortune, pour l'unique raison que le professionnalisme est prohibé. Nous nous demandons, depuis plus d'une décennie, s'ils n'ont pas raison d'agir de la sorte, surtout à cause des abus de la lutte libre, de la boxe, du ballon-au-panier, des courses de Six-

Jours en bicyclette, des courses de chevaux, trot et amble et quoi encore.

Comme on le sait, le jeu d'échecs a toujours connu une grande vogue, en Russie, où d'excellents joueurs ont déployé leurs talents, sous les yeux de ceux qui habitent, de l'autre côté du rideau de fer.

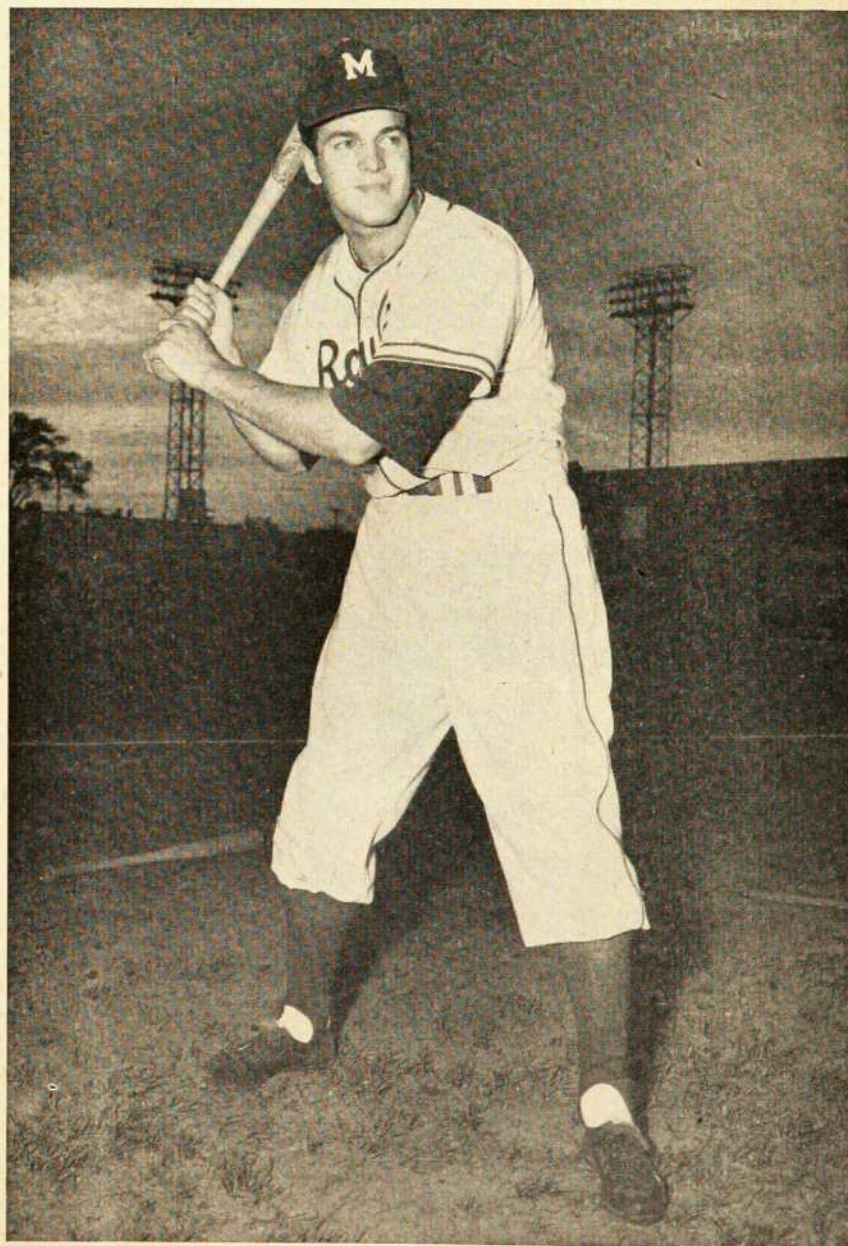
A tout événement, les Russes ont leur propre manière de s'entraîner à ce sport intelligent, tout comme le font nos joueurs de baseball et plusieurs de nos boxeurs, les meilleurs, bien entendu.

Le célèbre joueur d'échecs russe, Mark Taimanov, excellent pianiste, se tient en très bonne condition physique, au volleyball et à nager. D'autres s'entraînent au moyen de la marche, de la course à pieds et de la bicyclette.

Cependant, la méthode la plus paradoxale, qui ne manque pas de bon sens pour les experts, employée par le champion du monde du jeu d'échecs, le Russe Michail Botvinnick, est la suivante:

Avant de livrer une partie d'échecs importante, en Europe ou aux Etats-Unis, où il n'est pas défendu de fumer dans les salles, contrairement à ce qui se passe en Russie, Botvinnick, à l'aide d'un compagnon, un expert à ce beau sport d'intérieur, étudie les pro-

[Lire la suite page 35]



FRANK MARCHIO, le jeune voltigeur du champ gauche des Royaux de Montréal, modeste et timide on ne peut plus, terminera sûrement la présente saison avec une moyenne au bâton de .300 ou plus. La direction du Brooklyn et le gérant du Montréal, Wally Alston, sont d'opinion que, dans deux ou trois ans, Frank sera prêt à patrouiller le champ extérieur des Dodgers. Le mentor des Royaux, le gérant de l'année, attend beaucoup de Frank, au cours des prochaines joutes éliminatoires de fin de saison.

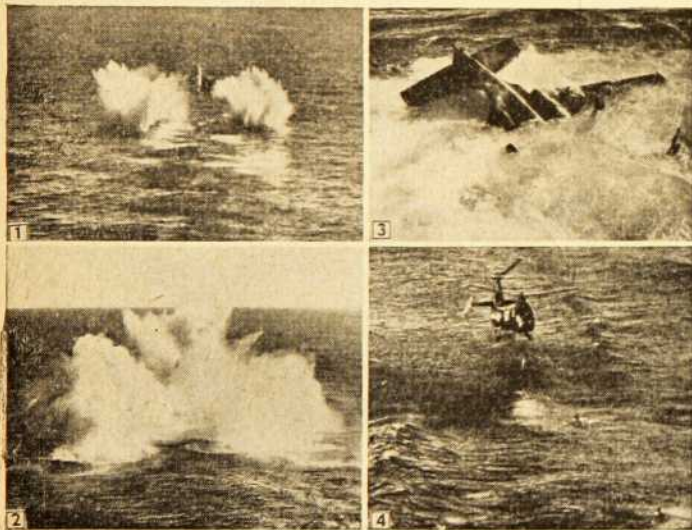
Çà et Là par l'Image



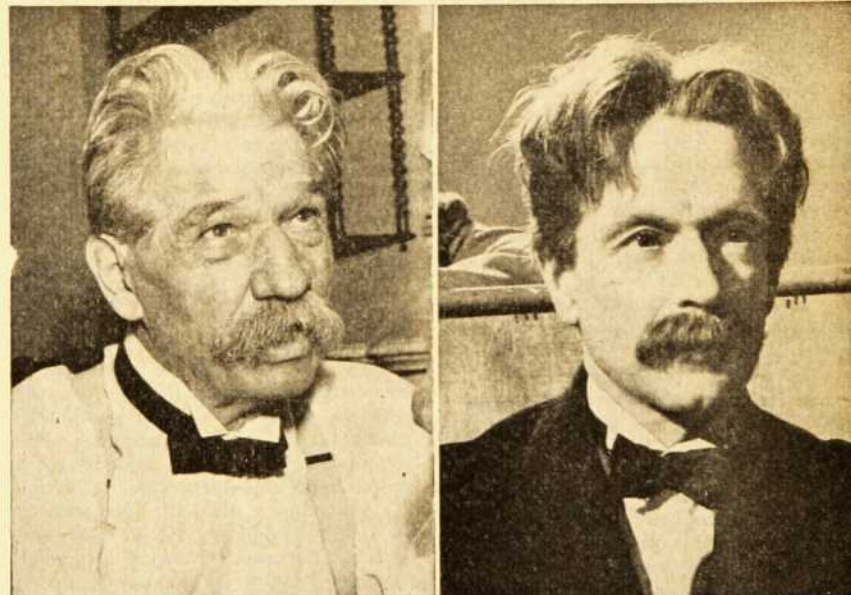
Cité du Vatican : S.S. Pie XII reçoit en audience privée un groupe des plus jeunes membres de l'Action Catholique Italienne. Les enfants ont revêtu des costumes régionaux.



A Kansas City, le député sheriff Lloyd Hilburn considère la brèche qu'ont pratiquée 9 prisonniers avant de s'évader. On se demande toujours comment ils ont pu se procurer le groupe autogène dont ils se sont servi.



New-York : ces quatre photos nous montrent dans l'ordre les phases principales d'une catastrophe aérienne qui s'est déroulée dernièrement. La catapulte qui devait amortir l'apontage ayant cassé l'avion fut précipité dans la mer.



Il y a quelques semaines, André Raguet, cinéaste français, a commencé à tourner aux studios de Billancourt le film : "Il est minuit, Dr. Schweitzer", tiré de la pièce de Gilbert Cesbron. Pierre Fresnay incarne le célèbre philanthrope, la plus brillante intelligence française de l'heure. A gauche, le docteur ; à droite, l'acteur.



Angleterre, Hemel Hempstead : la reine Elisabeth visite la nouvelle ville et la petite Susan Applegate, sûre de son élégance, la considère tranquillement. La reine a scellé la première pierre d'une église.

Ci-contre, à droite. Bronx, New-York. — "Traitez les autres comme vous aimeriez que l'on vous traite vous-même", dit le sage. Voilà pourquoi une jeune visiteuse de six ans se plaît à procurer des rafraîchissements aux hôtes du zoo. Avouons que, par la chaleur qui sévissait cet été, cette initiative partait d'un bon naturel !...



PLUME

[Suite de la page 9]

La loge de la concierge était ouverte et un garçon jeune, assez grand, efflanqué, et dont la casquette grand sport montrait une forêt de cheveux du plus horrible blond filasse, demandait :

— Please... Le étage de M. Deunieux...

— Au troisième, répondit la bonne femme qui avait quelque mérite à avoir deviné ce que voulait le visiteur.

Sylvie frémit. L'Anglais arrivait avant la date fixée. Fallait-il qu'il fût pressé, le misérable ! L'homme se dirigeait vers l'ascenseur. Plume-au-vent se précipita, y arriva avant lui et ce fut elle qui l'invita à y monter en disant d'une voix suave :

— Montez, sir !

L'Anglais salua, impassible. Sylvie appuya sur le bouton. Elle avait enveloppé l'arrivant d'un coup d'oeil et elle ne savait si elle devait se réjouir ou se dérober de le voir si fâcheusement ordinaire et même laid avec de gros yeux à fleur de tête, une grande bouche et un nez retroussé. Comme l'ascenseur s'ébranlait, elle se tourna brusquement vers lui :

— Vous êtes M. Patrick Murray ?

— Aoh ! no, dit paisiblement l'Anglais, je être sa valette de chambre.

Sylvie ne dit plus rien, elle pensait : « On dit : Tel maître, tel serviteur. S'ils se ressemblent, cela fait un jolie couple ! »

On était arrivé au palier du troisième étage. Sylvie sortit de l'ascenseur, ouvrit la porte de l'appartement.

— Aoh ! Miss, je demande parler à M. Deunieux...

— Suivez-moi, fit Plume... Père, voici quelqu'un qui désire te voir.

M. Deniaux apparaissait dans la grande antichambre. Sylvie, le coeur battant, s'appuya contre la porte d'entrée. Elle se disait : « Si cet efflanqué pouvait venir annoncer que son patron a eu un accident et sera retenu six mois dans une clinique... »

Le domestique s'expliquait assez péniblement :

— Mon maître il débarque et il est arrivant demain... Patrick Murray, il se nomme, fils de John Murray... S'il vous plaît, il est ici, présentant ses compliments demain cinq heures...

Sur le visage de M. Deniaux se lisait un conflit de sentiments curieux à observer. Il était content, certes, de cette arrivée qu'il souhaitait. Mais lui aussi devait sentir approcher l'heure d'un conflit.

— Vous direz à sir Patrick Murray que je l'attendrai demain cinq heures.

Quand le valet de chambre fut sorti et que M. Deniaux qui avait la certitude d'avoir vu sa fille Sylvie, la chercha des yeux, elle avait disparu. Plume-au-vent avait couru vers la chambre de sa soeur. Elle avait arraché son béret d'un geste dramatique et elle s'écriait, la voix haletante :

— Le voilà ! L'ennemi approche ! Le monstre est sorti de sa caverne !

— Qui ? Quoi ? Que dis-tu ? demanda Marie-Anne, ahurie.

Elle avait laissé tomber sur ses genoux le livre qu'elle lisait et elle levait vers Sylvie ses doux yeux inquiets.

— Je dis, reprit Plume, que la catastrophe est proche. Demain, à cinq heures — à moins que le ciel ne fasse qu'il se casse une jambe ! — Patrick Murray, l'indésirable, franchira le seuil de notre demeure !

Marie-Anne s'était levée, toute pâle.

— Je suis perdue, dit-elle, faiblement.

— Perdue ! Pauvre créature ! Tu n'as pas honte de t'abandonner ainsi ?

Qu'est devenu ce bel amour digne des plus célèbres de l'histoire ?

— Que puis-je faire ? gémit Marie-Anne. Je suis prise entre mon amour pour André et ma tendresse pour notre père... Et, à moins que ce Patrick Murray ne renonce de lui-même à son projet...

— Rien de plus facile, chérie, si tu veux m'écouter.

— Quelle idée as-tu ?

— Que lui a-t-on promis, à cet estimable personnage ? Une jeune fille belle comme le jour, probablement. Il n'y a qu'à lui montrer qu'on l'a odieusement trompé et il se dégoûtera du coup !

— Je ne comprends pas ?

— Tu n'as pas plus d'imagination que le poussin qui vient de naître ! Il y a différents moyens dont une jeune fille peut se servir pour éloigner les prétendants. *Primo* : se mettre des lunettes noires d'une forme périmée, ce qui est une faute de goût et supprime radicalement le charme du regard. *Deuxio* : se placer une noix en permanence dans la bouche, ce qui cause une fluxion perpétuelle, vous donne un délicieux bégaiement quand cela ne vous prive pas définitivement de la parole. *Tertio* : réunir tes beaux cheveux noirs en un affreux chignon pointu sur le sommet du crâne... Je voudrais bien savoir quels projets de mariage résisteraient à ces traitements énergiques et radicaux ?...

— Tu es folle, Plume-au-vent ! Tu ne comprends donc pas que si je faisais ce que tu dis, ce serait nous moquer de notre père, le couvrir de ridicule... Malheureusement, cette histoire n'est pas une plaisanterie.

— Bon. Alors, soyons sérieux. J'irai attendre le grand escogriffe à la porte et je lui expliquerai la situation en termes si clairs qu'il ne lui restera plus qu'à s'élancer, la tête la première, dans le prochain paquebot en partance.

— Non, Sylvie, non ! Tout cela est irréalisable.

Plume prit un ton vexé :

— Je vois ce que c'est. Au fond, tu brûles du désir de t'appeler Mrs. Marie-Anne Murray. Ma chère lady, il ne me reste plus qu'à te présenter mes voeux et à souhaiter d'être la tante de nombreux petits morveux aux cheveux carotte !

Voyant que les yeux de sa soeur se remplissaient de larmes, elle s'élança vers elle, la prit dans ses bras :

— Pardon ! Mais aussi, tu es la plus terrible entêtée du monde et une sainte n'y résisterait pas.

Les deux soeurs s'embrassèrent et elles prirent place sur un petit canapé, les mains unies.

— Comprends-moi, Sylvie, dit Marie-Anne. Dans tout cela je pense à notre père et je ne voudrais rien faire qui pût l'offenser ou le peiner. Mais il me vient une idée qu'il m'a suggérée lui-même en me faisant le plus grand éloge de ce jeune homme, un garçon parfait, paraît-il. Il ne peut m'aimer puisqu'il ne m'a jamais vue. Sans doute obéit-il au désir de son père, lui aussi... Si je lui fais comprendre, par une attitude froide et distante que je suis incapable de m'attacher à lui, sans doute se retirera-t-il de lui-même. Père ne pourra m'en vouloir puisque la rupture viendrait de Patrick Murray. Après son départ, nous arriverons bien à consoler papa et lui démontrer que nous pouvons tous être heureux sans ce maudit mariage.

Sylvie hochait la tête d'un air de doute. Le soir tombait et, dans la douce lumière du crépuscule, le visage de Marie-Anne se détachait en



“Même en voyageant seule...”

Mlle S. N., au retour d'un voyage en Europe, remercie en ces termes sa banque de la façon dont le comptable lui a facilité la question d'argent :

“M. V. s'est donné beaucoup de peine pour me fournir des détails sur les diverses monnaies européennes et sur la façon de procéder, ce qui m'a épargné en grande partie, même en voyageant seule, les retards et les embarras qu'ont dû subir plusieurs voyageurs expérimentés que j'ai rencontrés en route. Cela a beaucoup contribué à mon confort et à mon agrément.”

Les banques sont en mesure de préparer les voies aux personnes qui font, au pays ou à l'extérieur, un voyage d'affaires ou d'agrément. Les lettres de crédit, les chèques de voyageur et les diverses autres facilités qu'elles mettent à la disposition du public ne sont d'ailleurs que l'un des moindres services qu'assure chaque jour toute succursale de n'importe quelle banque à charte.

Cette annonce, tirée d'une lettre authentique, est présentée par

LES BANQUES
QUI DESSERVENT
VOTRE VOISINAGE



clair sur les tentures. Elle voyait son profil de vierge médiévale, la vie luxuriante de ses beaux cheveux noirs, ses longs cils dessinant une petite grille sur ses joues mates. A ce moment, la beauté un peu grave et toute spirituelle de la douce jeune fille prenait toute son intensité et Sylvie pensa qu'il était difficile sinon impossible de voir sa soeur sans l'aimer.

— Cet Anglais ne renoncera pas si facilement à jouer sa chance, se dit-elle. Quel dommage! Marie-Anne est trop jolie, beaucoup trop jolie!

III

LE JOUR fatal était arrivé et la famille Deniaux à laquelle s'était joint l'oncle Gustave, attendait dans le salon l'arrivée de « L'indésirable », comme le nommait Sylvie. Le père et les deux filles étaient préoccupés et nerveux quoiqu'ils fissent tous leurs efforts pour se le dissimuler mutuellement.

Seul, l'oncle gardait son sang-froid et son éternel optimisme. Il avait bon espoir que les choses finiraient par s'arranger et il était décidé à donner, le cas échéant, un coup de main à ses nièces. En attendant, il n'était pas fâché de voir comment « les petites » allaient s'en tirer.

Sylvie avait déclaré à sa soeur qu'elle mettrait pour recevoir le visiteur « sa plus sale robe », ce qui ne l'empêchait pas d'être charmante, simplement vêtue de mousseline rose pâle qui s'assortissait à sa blondeur et à sa fragilité de plume légère. Quant à Marie-Anne, en robe sombre, une rose thé à peine épinglée à son corsage, elle était si belle et si touchante que Sylvie, tout en étant fière d'elle, trépignait de rage:

— Il n'est pas possible que cet animal ne devienne pas fou d'elle! Ah! nous voilà jolis!

Après qu'un coup de sonnette eût fait tressaillir tout le monde, la servante annonça:

— M. Patrick Murray...

Sylvie n'osait regarder Marie-Anne qu'elle devinait au supplice. Elle ferma une seconde les yeux. Quand elle les rouvrit, un jeune homme s'inclinait profondément devant M. Deniaux qui lui tendait la main.

— Soyez le bienvenu chez moi. Votre père a été l'un des meilleurs amis de ma jeunesse.

— Je le sais, monsieur, répondit une voix de timbre agréable que rehaussait un léger accent non sans charme. Il m'a souvent entretenu de vos années de travail en commun, qui comptèrent parmi les meilleures de sa vie. Je suis fier et heureux de pouvoir vous présenter mes hommages.

Il n'est rien de tel pour apprécier quelqu'un que d'avoir été prévenu contre lui et, sans doute, si le pauvre Patrick Murray n'avait été le prétexte du drame intime que nous connaissons, l'aurait-on trouvé tout bonnement charmant. Il était de taille moyenne, bien proportionné, d'allure sportive. On le devinait vigoureux dans sa minceur et quelque chose révélait en lui l'audace et la décision. Son visage hâlé était couronné de cheveux châtain et éclairé par de beaux yeux noisette.

Que pouvait penser Marie-Anne? Nul n'eût pu le deviner, mais Sylvie se disait:

— Il est mieux que je ne le pensais. Cela ne m'empêchera pas de le détester, d'ailleurs...

Après avoir salué l'oncle Gustave qui l'accueillit avec sa rondeur coutumière, le jeune homme s'approchait des deux soeurs.

— Ma fille Marie-Anne, l'aînée, disait M. Deniaux. La cadette, Sylvie.

Les yeux noisette effleurèrent les deux visages, s'y arrêtrèrent discrètement. Puis Patrick sourit:

— Je suis heureux de vous connaître, mesdemoiselles. J'espère qu'un peu de l'amitié qui a uni nos pères nous unira aussi...

Il parlait avec simplicité. Pour M. Deniaux, pour l'oncle, l'impression était bonne. Quant aux deux jeunes filles, elles étaient trop de parti pris pour que leur opinion fût favorable.

On servit le thé, on passa des cigarettes... La conversation était peu animée. Trop de pensées diverses les agitaient tous. Marie-Anne s'efforçait de ne pas paraître trop triste, Sylvie était « en boule ». Le père, pour rompre la glace, demanda à Sylvie de chanter, sa soeur l'accompagnerait.

Sylvie avait une voix ravissante, légère comme sa petite personne, mais elle était d'humeur subversive: elle chercha donc quelque chose qu'elle jugeait capable de déconcerter le visiteur. Elle choisit une chanson assez peu claire par elle-même, mise en musique par un compositeur ultramoderne aux harmonies fort dissonnantes. Les mains derrière le dos dans sa pose « Petit Caporal », elle chanta en examinant Patrick du coin de l'oeil.

Quand elle termina sur un accord qui devait sembler faux à des oreilles peu initiées, Sylvie s'aperçut que le visiteur souriait.

— C'est une délicate attention, dit-il, de m'accueillir par une traduction d'un de nos grands poètes nationaux. La musique en est singulière mais la chanteuse et la pianiste l'interprètent avec tant de clarté qu'elle devient facilement accessible...

Sylvie était bonne joueuse, elle se sentit battue sur son propre terrain. Patrick continuait:

— Et puis cela me rappelle des souvenirs. Notre grand Kipling a beaucoup écrit sur les Indes... J'ai vécu pendant des mois dans l'île d'Eléphant, non loin de Bombay. J'accompagnais une mission archéologique...

Marie-Anne, fidèle à sa résolution,

s'était détournée. Elle feuilletait une partition, l'air mélancolique et distrait. Mais Sylvie commençait à être intéressée:

— L'île d'Eléphants? J'ai lu quelque chose là-dessus, il me semble. Il y a un temple...

— Un temple qui date d'environ deux mille deux cents ans. Il a été taillé à même la montagne et il s'élève, maintenant, comme celui d'Angkor, au milieu d'un fouillis désordonné d'arbres, de buissons, de lianes. Cette végétation est peuplée d'animaux mystérieux qu'on sent glisser et fuir autour de soi... Le temple et la forêt, deux mondes inconnus dont la grandeur vous écrase.

Le jeune Anglais parla longtemps, toute glace définitivement rompue. Parfois, il était coupé par une demande de M. Deniaux ou de l'oncle Gustave, mais plus souvent par une question de Sylvie prodigieusement intéressée. Enfin, M. Deniaux finit par interrompre la curieuse Plume:

— Ma petite fille, n'abuse pas de notre hôte. Voyons, mon cher Patrick — vous permettez que je vous appelle ainsi? — vous dînez avec nous, naturellement. Nous ferons plus ample connaissance à table.

— Monsieur, j'aurais si grand plaisir à vous inviter moi-même ce soir! Si vous le permettez, je vais retourner à mon hôtel me mettre en smoking et je reviendrai vous prendre pour aller dîner dans un lieu que vous choisirez...

— Quelle bonne idée! s'exclama Sylvie, on va s'amuser!

— Ensuite, si vous le voulez bien, nous passerons la soirée au théâtre.

— Vous êtes bien aimable de penser à nous distraire et...

Elle s'arrêta net, baissant le nez, confuse, elle venait de rencontrer le regard de Marie-Anne, si triste, si chargé de reproche qu'elle fit un retour sur elle-même. Oubliait-elle donc que ce nouveau venu était l'ennemi, celui qui devait faire le malheur de sa soeur?

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

3	7	2	6	4	3	7	2	6	4	3	5	7	2	8	4
P	P	U	S	F	R	A	N	O	I	O	G	R	A	U	E
7	3	8	4	2	6	5	3	4	2	7	6	3	4	2	7
T	J	N	Z	P	Y	R	F	V	P	A	E	T	O	E	G
7	4	2	8	3	6	4	2	7	3	5	4	2	6	3	7
E	U	L	C	D	Z	S	T	Z	E	O	A	E	P	C	V
7	4	3	6	2	8	5	3	7	4	2	6	7	4	3	6
O	V	O	L	L	O	S	N	T	O	E	U	R	T	S	S
7	6	2	7	4	3	8	2	5	4	6	3	7	2	8	4
E	P	P	A	R	T	N	H	A	E	A	R	I	O	G	E
4	7	3	6	5	2	7	4	3	6	5	2	4	8	3	6
T	S	U	T	C	N	A	O	C	I	H	I	I	E	T	E
4	7	2	5	3	6	4	7	2	6	3	7	5	2	6	3
L	N	Q	A	I	N	E	C	U	T	O	E	T	E	E	N

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

De son côté, M. Deniaux à qui cette première entrevue si animée faisait bien augurer de la suite, consentit à tout ce qu'on voulut et il fut entendu que Patrick reviendrait chercher toute la famille dans une couple d'heures.

— Mes enfants, dit le père après le départ du jeune Anglais, il ne vous reste plus qu'à aller faire votre toilette...

Marie-Anne et Sylvie s'éclipsèrent sans mot dire, mais à peine rentrée dans la chambre de l'aînée, celle-ci déclara:

— Je ne te comprends pas! On aurait vraiment dit que tu voulais faire croire à ce jeune homme que nous étions enchantées de le voir!

Plume-au-vent semblait un peu déconforté:

— Je ne pouvais tout de même pas prendre un balai pour le mettre à la porte!

— Il ne s'agit pas de cela. Tu lui as laissé croire qu'il t'intéressait par ces récits de l'autre monde. Ensuite, quand il a parlé de sortir, tu as acquiescé avec un empressement...

— Ai-je mis tant d'empressément que cela? murmura Sylvie.

— L'empressément que la Belle au Bois a dû mettre pour accueillir le Prince Charmant. On aurait dit que tu lui étais reconnaissante de son idée!

Sylvie regardait le bout de ses souliers d'un air perplexe. On sentait qu'un travail s'effectuait dans sa tête blonde! Marie-Anne reprit un peu énervée:

— Ce n'est pas du tout ce qui était convenu. Rappelle-toi, ne m'as-tu pas offert de lui signifier que je ne l'aimerais jamais?

— Tu as refusé ce moyen de te débarrasser de lui, et tous les autres moyens, d'ailleurs.

— Je ne reviens pas sur ce que j'ai dit à ce moment-là; mais de là à me jeter à son cou!

— Moi! je me suis jetée au cou de Patrick Murray? s'exclama Sylvie. Tu exagères beaucoup, tu es injuste... J'ai été polie pour ne pas heurter papa tout de suite, voilà tout. C'est de la ruse féminine.

Marie-Anne était allée se jeter dans un fauteuil, l'air accablé. Sylvie vint se camper devant elle:

— Marie-Anne, je vais te rassurer tout de suite. Je le déteste, ce garçon! Je le trouve insupportable, prétentieux, envahissant avec ses récits de voyage! Est-ce qu'on sait si c'est vrai, seulement, ce qu'il raconte! Eléphant! Eléphant! J'en raconterais tout autant, moi, après avoir consulté des livres! Il est odieux, voilà ce qu'il est!

— Je n'aurais pas cru que ce fût ton impression, soupira Marie-Anne. J'ai eu, un instant, la pensée que tu me trahissais...

— Moi? Jamais! Et voilà un soupçon que je lui ferai payer à ton Patrick Murray. Ah! il n'a pas fini avec moi!

Là-dessus elle disparut dans sa chambre.

Sans doute pour témoigner toute l'horreur qu'il lui inspirait, Plume-au-vent, renonçant à « la plus sale robe » choisissait la toilette qu'elle estimait devoir lui aller le mieux: une jolie et longue jupe turquoise et un corsage de velours noir.

Quand elle fit irruption de nouveau dans la chambre de sa soeur, elle poussa une exclamation:

— Comment? Tu n'es pas habillée?

Marie-Anne était restée assise à la même place et elle avait toujours sa petite robe sombre où la rose thé s'effeuillait tristement.

— Non, dit-elle, je ne veux pas faire de frais pour ce jeune homme. Ce serait une trahison envers André. Je dirai à papa que j'étais trop lasse pour changer de toilette. Je ne comprends

Pour obtenir
de meilleurs
résultats
exigez...



Vous serez fier de vos travaux de peinture et de décoration si vous employez le pinceau Simms — le pinceau qui facilite votre tâche. Grâce au pinceau Simms peindre devient un plaisir. Il retient la bonne quantité de peinture et l'étend d'une manière uniforme... il est de plus très résistant. Voilà pourquoi les meilleurs peintres portent leur choix sur les pinceaux Simms. Suivez leur exemple — exigez Simms!

SIMMS

Les pinceaux Simms se font en soies naturelles ou soies de nylon Sim-Nyl.



GRATIS — Une brochure pratique dont les conseils utiles faciliteront votre tâche. Adressez le coupon dès aujourd'hui!

T.S. Simms and Co. Limited SAINT-JEAN, N.-B.

MONTRÉAL • TORONTO • WINNIPEG

Fabricants de pinceaux, blaireaux, broches, balais et vadrouilles de qualité depuis plus de 85 ans.

T. S. SIMMS & CO. LIMITED
SAINT-JEAN, N.-B.

Veuillez m'adresser un exemplaire de votre brochure GRATUITE "La peinture sans effort".

NOM

ADRESSE

VILLE PROV.

BOÎTE POSTALE L-1

pas pourquoi tu as cru nécessaire de mettre ce que tu as de mieux...

— De mieux? répéta Sylvie, interrogée.

Il est toujours fâcheux de constater que, volontairement ou non, on ne met pas ses actions en accord avec ses pensées. En effet, étant donné qu'elle trouvait Patrick Murray « odieux », il était tout à fait illogique qu'elle agit comme si elle voulait lui plaire. Elle haussa les épaules et grogna:

— Je suis convenable, sans plus. Ce que j'en fais, c'est pour papa et pour mon oncle...

Et comme elle considérait sa soeur, elle crut avoir trouvé l'argument qui l'innocentait des mauvaises intentions:

— D'abord, tu es bien plus jolie que moi...

Elle accueillit Patrick Murray avec la froideur d'un petit glaçon. Elle regrettait terriblement son amabilité instinctive des premiers instants. Seulement, au cours de la soirée qui suivit, la pauvre Plume-au-vent dut faire de grands efforts pour rattraper cette attitude froide! Elle était si primesautière, si franche! Et elle devait s'avouer que tout était bien agréable et charmant...

— Je ne devrais pas m'amuser, pensait-elle. C'est encore une trahison! Que pourrais-je bien faire pour m'enrayer?

Malgré ses efforts, elle ne pouvait y parvenir, tandis que Marie-Anne lointaine, indifférente, le visage figé, ne s'intéressait à rien, chipotant dans son assiette, ne prenant pas part à la conversation, ignorant le jeune homme. Au théâtre où il les conduisait, Marie-Anne ne sourit pas une fois à une amusante comédie, ce qui amena le rouge de la honte au front de Sylvie.

Le soir, étendue sur son lit, les yeux grand ouverts, Plume repassait les souvenirs de la soirée et entendait,

dans la pièce voisine, les pleurs de Marie-Anne:

— Pourquoi ma soeur me fait-elle des reproches? Je le déteste ce Patrick Murray! Mais je n'ai pas les mêmes raisons qu'elle, voilà!

Elle envoyait un grand coup de poing à son oreiller:

— C'est plus affreux que tout! Je le déteste parce qu'il m'est sympathique!

IV

QUELQUES jours après:

— C'est épouvantable! s'écria Sylvie en pénétrant dans la chambre de sa soeur. Père autorise ce Patrick à nous accompagner partout,

dans les musées, au concert... Il l'y encourage, il l'y pousse...

— Hélas! soupira Marie-Anne, tout cela signifie que le père considère Patrick comme mon fiancé.

— Et tu te laisses faire? Tu ne penses plus à André!

— Oh! si, j'y pense sans cesse, mais... Sylvie baissa la voix:

— Je l'ai vu...

— Tu l'as vu! Où?

— Il est venu m'attendre à la sortie de la maison de l'oncle Gustave. Il voulait des nouvelles, tu comprends. Bien entendu, il n'ose pas venir ici. Il se figure qu'il est évincé, que tu ne l'aimes plus, que tu veux qu'il renonce à toi...

Marie-Anne se mit à pleurer. Ses larmes firent l'effet le plus inattendu sur Sylvie qui se mit à trépigner:

— Ah! non, tais-toi! tes pleurnicheries m'exaspèrent!

Cette fois, la douce Marie-Anne s'énerma à son tour:

— Qu'as-tu? Sais-tu bien que tu deviens insupportable, Sylvie? Tu es un vrai paquet de nerfs, tu cries, tu te fâches, on ne sait pourquoi. Et tu inventes des caprices saugrenus... Père

me le disait hier soir: « Je ne sais ce qui peut se passer dans la cervelle de Sylvie... »

— Des caprices, moi! Quels caprices?

— Des petits et des grands... Ce chapeau très cher que tu as voulu... Aussitôt livré tu l'as défilé de fond en comble et tu as déclaré que tu n'en voulais plus...

— J'avais l'air d'un singe avec!

— Est-ce aussi pour ne pas ressembler à un singe que tu as changé de place tous les meubles de ta chambre? Que tu as acheté un bocal avec un poisson rouge qui mourrait de faim, le pauvre animal, si je ne m'en occupais!

— Qu'on me laisse! Qu'on me laisse! cria Sylvie, vous m'exaspérez tous!

Marie-Anne attira sa soeur dans ses bras:

— Voyons, as-tu quelque chose? Tu n'es pas malade?

— Non! fit Plume subitement calmée. Je ne suis pas malade, mais je voudrais que tout cela finisse. Quand te décideras-tu à parler à père, à lui dire que tu ne veux pas épouser Patrick? L'oncle Gustave trouve, comme moi, cette situation inadmissible... D'après lui, tu manques complètement de volonté.

Marie-Anne laissa retomber ses bras, l'air navré:

— Tu dois te rendre compte combien c'est difficile... Père a l'air si heureux... Le démentir est une chose si cruelle... Tu me comprends, Sylvie?

— Je comprends que tu es une poule mouillée, ma chère petite mauvière bien-aimée! Et tu te laisseras conduire à l'autel comme une brebis qu'on va égorger! Je ne peux pas qualifier ta conduite, c'est... c'est...

Elle s'arrêta net. Un pas résonnait dans le couloir et une voix connue s'élevait:

— Etes-vous là, mes chéries?

— Est-ce le grand assaut? chuchota Sylvie en allant ouvrir la porte devant son père.

L'enfant terrible et la douce Marie-Anne redoutaient toutes les deux le moment inévitable de l'explication définitive. Celui où il faudrait ou bien consentir au sacrifice ou bien détruire d'un mot les espoirs de M. Deniaux. Elles savaient bien que ce moment ne pouvait tarder, maintenant. Patrick était reçu un peu comme le fils de la maison, il pénétrait de plus en plus dans l'intimité de la famille. Cette situation délicate ne pouvait se prolonger. Elle risquait de nuire à la réputation des deux soeurs et, d'autre part, il y avait quelque chose de déloyal à laisser croire au jeune Anglais qu'on le considérait déjà comme le futur mari de Marie-Anne.

Or, à l'entrée de M. Deniaux dans la chambre, les soeurs eurent l'impression qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Le visage de leur père reflétait une étrange animation. Il semblait ému, heureux et un peu anxieux.

Sylvie avait avancé un fauteuil, il y prit place d'un air légèrement embarrassé, frottant lentement ses mains l'une dans l'autre:

— Mes enfants, je suis venu vous annoncer une nouvelle... une heureuse nouvelle...

Aucun préambule n'eût pu les inquiéter davantage. Elles échangèrent un rapide regard et l'aînée répondit d'une voix qui tremblait un peu:

— Si c'est quelque chose qui te réjouit, nous en sommes contentes d'avance.

— Vous savez toutes deux que notre domaine du Périgord est grevé d'hypothèques. J'avais songé à le vendre, mais il est très difficile de trouver un acquéreur pour un bâtiment de cette importance avec si peu de terres

autour. D'autre part, c'était un gros chagrin pour moi de voir passer cette vieille demeure dans des mains étrangères...

— Et c'est là que notre chère mère est morte, murmura Marie-Anne.

— Oui, renchérit Sylvie, quel crève-cœur pour tous d'avoir à nous en séparer.

— Eh bien, mes enfants, toute crainte doit être écartée à ce sujet. Le château nous restera ou, plutôt, il ne sortira pas de la famille, ce qui revient au même pour moi...

— Comment cela, père ? demanda l'aînée qui commençait à pressentir la vérité.

— Me Goubé, notre notaire, m'avait écrit, ayant une communication d'un grand intérêt à me faire. Je viens de chez lui... Savez-vous ce qu'il m'a appris ?

Sylvie se réjouit brusquement :
— Tu as une obligation à lot qui est sortie ?...

— Non, ma chérie, Me Goubé m'a appris que le château est vendu et l'acquéreur, c'est... devinez ?... Patrick Murray !

Sylvie avait sursauté regardant son père avec des yeux inquiets ; Marie-Anne s'attendait depuis un moment à quelque nouvelle de ce genre, ce qui fait qu'elle ne fit aucun geste de surprise, ni ne prononça aucune phrase. Les deux sœurs comprenaient ce que signifiait cette étrange bonne nouvelle. Le père continuait :

— Compréhends-tu, ma chère Marie-Anne ? Sa pensée est certainement de te l'offrir en cadeau de nocces.

— Tu crois, père ? murmura la jeune fille défaillante.

— J'en suis certain, ma petite fille... Et, dans ces conditions il ne faut pas faire attendre davantage Patrick une réponse qui n'est pas douteuse, n'est-ce pas ?

La porte de la chambre claqua avec violence derrière Sylvie qui s'enfuyait et criait dans le couloir :

— C'est le comble ! De quoi se mêle-t-il cet Anglais ?

M. Deniaux fronça les sourcils. Mais le moment n'était pas propice pour courir après la rebelle et lui faire les reproches qu'elle méritait. Il prit les mains de Marie-Anne, se penchant tendrement vers elle :

— Allons ! Tu ne peux ne pas être touchée par tant de généreuse délicatesse. C'est « oui », n'est-ce pas ?

Minute suprême pour la pauvre Marie-Anne qui ressemblait à un oiseau pris au piège ! Son jeune et sincère amour se plaignait dans son cœur, il ne voulait pas mourir. Le sacrifice était trop grand, trop dur. Et sa sœur était partie au lieu de rester là pour la soutenir. Il fallait que seule, elle eût le courage de résister. Elle ouvrit la bouche pour dire que jamais elle ne consentirait à renier sa tendresse pour André, que sa loyauté lui interdisait d'épouser Patrick qu'elle n'aimait pas, qu'elle n'aimerait jamais...

Mais elle jeta un regard sur son père, vit ses yeux anxieux où la joie qu'il venait d'éprouver se mêlait à une angoisse insupportable, ses mains qui tremblaient nerveusement en tenant les siennes. Elle n'eut pourtant pas le courage de dire « oui » ; mais sa tête s'inclina sur son épaule et son silence convainquit M. Deniaux qu'il avait remporté la victoire tant souhaitée...

V

LE SOIR était venu. Dans le salon éclairé et dont les grands rideaux étaient tirés, créant une douce atmosphère d'intimité, le père et les deux filles étaient réunis.

Marie-Anne paraissait semblable à ce qu'elle était toujours, calme et

douce. Elle était penchée sur un travail de couture qui lui servait à dissimuler ses pensées. Il fallait bien la connaître pour deviner à son visage légèrement pâli, à ses mains qui parfois hésitaient à pousser l'aiguille, combien elle était troublée.

Mais entre Sylvie et son père, il y avait comme une ombre. La Plume-au-vent était, selon son expression pittoresque, « comme un crin » et M. Deniaux qui désirait la visite de Patrick la redoutait en même temps, craignant quelque incartade de sa fille cadette.

Un coup de sonnette retentit, dressant M. Deniaux sur ses pieds. On entendit le pas pressé de la domestique allant ouvrir puis, dans l'antichambre, la voix de l'oncle Gustave :

— Tout le monde est là ? Bon. J'entre !

Il entra, en effet, l'air joyeux :

— Bonjour, beau-frère ! Salut, petites ! Cela va ? Tant mieux ! Moi aussi !

Il se laissa aller dans un fauteuil où il carra sa puissante personne :

— Branle-bas de combat, mes enfants ! Je vous annonce une visite.

— Vraiment ? demanda M. Deniaux. Qui donc ?

— Il vient ! Il est sur mes pas chantonna l'oncle Gustave qui semblait rayonnant. Je veux parler du jeune Patrick Murray, le plus charmant des fils d'Albion.

A ces mots, Sylvie se leva à demi, ouvrit la bouche pour dire évidemment quelque chose de peu aimable, réfléchit, se rassit, l'air suprêmement détaché.

— Je l'attendais un peu, dit M. Deniaux en souriant. Mais comment se fait-il, Gustave, que ce soit toi qui nous annonces son arrivée ?

L'oncle jeta les yeux sur la pendule :

— Il est neuf heures moins cinq. Patrick m'a dit qu'il serait ici à neuf heures. Il ne peut donc tarder. Ah ! oui, pardon, tu me demandais comment il se fait que ce soit moi qui annonce sa visite ? C'est un secret ! C'est un mystère... que je vais m'efforcer de vous révéler.

Il lança un coup d'oeil vers les jeunes filles qui ne bronchaient pas. Sylvie regardant devant elle et Marie-Anne penchée sur son ouvrage :

— Figurez-vous que cet après-midi, à mon bureau, j'ai eu la surprise de voir surgir le jeune homme en question !

— Patrick ?

— Eh oui, Patrick. Il voulait me parler, ce garçon, m'apprendre quelque chose... dont je me doutais, à vrai dire ! Bref, il m'a ouvert son cœur... Il est tout à fait charmant, ce cœur-là, je le dis hautement... Tu as dit quelque chose, Plume ?

Non, Plume n'avait rien dit, pas le moindre petit mot. Seulement une sorte de grognement inarticulé s'était échappé de ses lèvres. A la question de son oncle, elle avait fait : « Non », de la tête d'un air énergique et buté.

— Je croyais avoir entendu, reprit Gustave, un peu ironique. Bref..., où en étais-je ? Le jeune Patrick m'a confié son intention de faire ce soir même une démarche qui... une démarche que... Enfin, une démarche à laquelle je l'ai vivement encouragé...

Un coup de sonnette vibrant interrompit la phrase. Sylvie se leva d'un bond et fit quelques pas vers la porte.

— Où vas-tu ? demanda M. Deniaux dont le visage était devenu sévère.

— Je m'en vais, déclara rageusement la jeune fille. Il m'est impossible de rester pendant que ce monsieur...

— Qu'est-ce à dire ? Tu deviens singulièrement capricieuse, ma petite

filles. Je t'ordonne de rester, tu m'entends ?

— Oui, père, répondit Plume, avec mauvaise humeur.

Elle alla reprendre son siège qu'elle tourna à demi vers la cheminée afin de montrer son dos au nouvel arrivant.

— Entrez, Patrick, dit l'oncle Gustave. Je parlais de vous, justement...

Le jeune Anglais avait une drôle de figure. Lui, toujours plein de cette aisance que donne une éducation raffinée, il semblait intimidé, embarrassé. Après avoir salué M. Deniaux, serré la main de Marie-Anne et de sa sœur, il s'assit, refusa une cigarette, rougit, pâlit, parut vouloir parler... et garda le silence.

— Eh bien, jeune homme, dit l'oncle Gustave, amusé, vous voilà tout craintif ! Allons ! Courage ! Vous étiez plus d'aplomb cet après-midi...

— Excusez-moi, c'est vrai... Je suis un peu... Avant tout, je tiens à... vous remercier, monsieur. Vous avez été très bon pour moi, aujourd'hui, quand je suis allé vous trouver... Vous m'avez donné d'excellents conseils sans lesquels j'aurais été très embarrassé...

— On voit que vous avez profité de mes leçons ! s'amusa l'oncle Gustave, vous n'êtes pas embarrassé ! Voyons, parlez !

— Mais oui, parlez, Patrick, l'encouragea M. Deniaux.

— J'ai expliqué à monsieur, commença Patrick Murray d'une voix mal assurée, combien j'avais été touché de l'accueil qui m'avait été fait chez vous... C'est cet accueil qui m'a décidé... Quoi que j'aie été décidé, en réalité, avant même de vous connaître et de connaître Mademoiselle... Seulement, mon embarras, c'est que... Je crains que vous ne pensiez... Je voudrais que vous compreniez bien que... Je ne souhaite pas de plus grand honneur que d'entrer dans une famille qui...

— Pardieu ! Patrick, quel galimatias ! s'exclama l'oncle en éclatant de rire. Voilà donc notre hardi explorateur ! Allons ! je vois bien qu'il faut que je vous aide. Dites donc tout de suite à mon beau-frère que vous venez lui demander la main de sa fille !

Patrick s'inclina, la gorge étranglée par l'émotion. Il était charmant dans son embarras, si jeune, si sincère ! La phrase de l'oncle Gustave était tombée dans un silence terrible où l'on entendait le bruit de la respiration haletante de Marie-Anne et de Sylvie. M. Deniaux sourit, l'air heureux :

— Patrick, la nouvelle n'a rien de bien étonnant pour moi. Je vous dirai aussi que j'ai vu Me Goubé, mon notaire, et je tiens à vous remercier, devant tous, de la délicate pensée que vous avez eue... J'ajoute que vous réalisez mon vœu le plus cher et celui de votre père : ma fille est à vous.

Un soupir... Marie-Anne s'était légèrement renversée sur son siège, les yeux subitement creusés et si pâle... si pâle... Un tourbillon traversa la pièce : Sylvie, rouge, les boucles en bataille, vint se dresser devant Patrick :

— Dans quelle langue Marie-Anne devra-t-elle vous dire qu'elle vous déteste pour que vous le compreniez ? Qu'est-ce qu'elle vous a fait pour que vous veniez ainsi saccager sa vie ? Elle est prête à tout sacrifier, son bonheur, son amour... Car elle aime quelqu'un, figurez-vous, quelqu'un et ce n'est pas vous !... Mais je suis là ! Cette catastrophe n'arrivera pas ! Je ne veux pas, non, je ne veux pas !

Son père, d'abord stupéfait, l'avait agrippée par un bras et tirée en arrière :

— Sylvie, es-tu folle ? Excusez-la, Patrick, c'est une enfant ! Sylvie !

LA VIE COURANTE ... Par Georges Clark



— Je n'ai ma femme de ménage que deux jours par semaine, mais ce sont deux jours de migraine... Impossible de quitter, ma chère, elle casserait tout.

— Sacrée gamine! s'exclama l'oncle en riant.

Mais elle échappait aux mains de son père, se rejetait en avant comme une petite furie:

— Marie-Anne ne vous aime pas, entendez-vous? Elle ne vous aimera jamais! C'est clair! Allez-vous-en! (Elle dramatisa un peu!) Vous avez apporté le malheur dans cette famille! Allez-vous-en!

Elle haletait, tout son frère corps secoué par la colère nerveuse mêlée de chagrin qui la soulevait. Tout à coup, elle se tut, stupéfaite. Sur la figure de Patrick qui était à deux pouces de la sienne, s'épanouissait un sourire ravi et il disait:

— Oh! Sylvie, l'oncle Gustave avait donc raison? C'était bien vrai?

— Quoi? Qu'est-ce qui est vrai? reprit Sylvie qui ressemblait à un jeune chat furieux.

— Que vous m'aimez, chère petite Sylvie... Je n'osais pas l'espérer... Vous étiez si... si...

— Que je vous aime, moi?

— C'est votre main, à vous, que je suis venu demander et non celle de Marie-Anne...

Il sembla à Sylvie que le lustre du salon s'effondrait, que toute la maison tremblait sur sa base.

Marie-Anne respirait, sortant du cauchemar.

Brusquement, Plume s'enfuit laissant l'amoureux abasourdi, entre M. Deniaux qui, la première surprise passée, sentait une grande joie naître en lui et l'oncle Gustave qui frappait sur l'épaule du jeune Anglais en riant:

— Cela va s'arranger!... Cela va s'arranger très bien... Un instant: il y a quelqu'un qui se morfond dans l'antichambre...

Il appela, par la porte laissée ouverte au moment de la fuite de Plume:

— Entrez, mon garçon!

C'était André, souriant, l'air heureux. M. Deniaux vit Marie-Anne se lever, radieuse et son cœur fondit. Maintenant, il était vaincu d'avance. Il ferait tout ce qu'on voudrait pourvu que ses filles fussent heureuses.

André, bouleversé, prenait les mains que lui tendait Marie-Anne, y posait ses lèvres:

— Ma chérie... J'avais si peur de vous avoir perdue!

— Allons! allons! dit l'oncle Gustave, vous aurez tout le temps d'échanger vos impressions sur le «drame». Mais auparavant, André, il vous reste une formalité à accomplir.

Le jeune homme s'avança vers M. Deniaux:

— Monsieur... Vous avez bien voulu, toujours, me considérer comme... C'est-à-dire que j'ai toujours été... Je ne sais comment vous dire la joie que... Si je puis exprimer un vœu c'est que...

— L'amour rend les jeunes complètement gâteux, il faut croire! dit en riant l'oncle Gustave. Nous avons déjà eu tout à l'heure un bel échantillon du style «amoureux intimidé»! Faut-il tant de discours — si on peut appeler ça des discours! — pour dire à mon beau-frère que vous souhaitez épouser sa fille Marie-Anne?

— Monsieur, intervint Patrick, je serais si heureux si mon désir de voir mademoiselle Marie-Anne unie à celui qu'elle aime pouvait faire pardonner la peine que je lui ai causée bien malgré moi...

M. Deniaux serrait fortement la main du jeune homme:

— J'ai beaucoup d'estime pour vous et je crois que vous rendrez Marie-

Anne heureuse... Embrassez votre fiancée...

Marie-Anne passa des bras du jeune homme dans ceux de son père qui lui chuchota:

— Ma chérie, je n'oublierai jamais que tu avais décidé de te sacrifier pour nous tous et particulièrement pour moi...

— Je vais chercher notre Plume-au-vent! dit la jeune fiancée pour couper court à l'émotion.

Elle trouva dans sa chambre, la Plume toute mouillée de larmes:

— Sylvie, mon ange, je ne permettrai pas qu'à ton tour tu te sacrifies!

— Non, non... Je ne me sacrifie pas!... Mais j'ai honte...

— De quoi? De m'avoir bousculée un peu? Mais puisque tout s'arrange!

— J'ai honte parce que, tu ne sais pas? J'ai aimé Patrick dès le premier jour! C'est abominable, n'est-ce pas? J'aurais dû le détester! Et puis, si je me marie, toi, qu'est-ce que tu deviens?

— Mais je me marie aussi! J'épouse André, père veut bien!

— Mais alors, pourquoi est-ce que je pleure? Vive la joie!... Mettons-nous un grain de poudre sur le nez et allons embrasser ce bon oncle Gustave qui est un ange.

Quand elles entrèrent dans le salon, les deux futurs beaux-frères étaient en train de se congratuler avec une visible émotion.

— Eh bien, s'exclama l'incorrigible Sylvie, je n'aurais jamais cru voir un si touchant tableau!

Elle montrait, malgré son enjouement, une petite figure où brillaient encore des traces de larmes, mais elle était si jolie ainsi qu'on eût plutôt dit que les arbres avaient secoué leur rosée sur la petite fée qu'elle était.

— Allez vous habiller, mes enfants, dit l'oncle Gustave à ses nièces, pour célébrer ces doubles fiançailles, je vous invite à souper dans un restaurant de nuit. Ce soir, c'est la grande vie!

— Chère Sylvie, vous n'êtes plus fâchée contre moi?

— Oh! si, répondit-elle d'un petit air résolu. Mais j'ai maintenant toute la vie pour vous faire souffrir.

Elle s'enfuit de nouveau avec sa soeur qui lui demanda tout bas en riant:

— Sylvie, ce soir, mettras-tu ta «plus sale robe»?

Patrick et André, réfugiés dans l'embrasure d'une fenêtre causaient amicalement. M. Deniaux et son beau-frère restèrent un instant seuls.

— Tout est bien qui finit bien, dit l'oncle. J'en suis heureux. Maintenant, il faut que je fasse ma confession. Sais-tu pourquoi j'ai eu l'idée que Sylvie aimait Patrick, ce qui m'a amené à arracher au jeune homme l'aveu qu'il la préférerait sans oser le dire?

— Non... Mais je te serai éternellement reconnaissant d'avoir dénoué la situation.

— Eh bien, voilà! dans une corbeille à papiers où Annie jetait des brouillons de dessins et des croquis inutilisés, j'ai trouvé une silhouette fort ressemblante du jeune Murray. Audessous, la main de Sylvie avait tracé: «Patrick»... J'ai pensé que si elle l'appelait ainsi dans le secret de son cœur, c'est qu'il restait bien peu de chemin à faire pour qu'elle l'aimât tout à fait... Et ce chemin, j'ai poussé notre jeune ami à en faire la moitié, à la rencontre de notre chère petite Plume-au-vent. MAGDA CONTINO.

Soyez plus jolies en 10 jours Avec un Traitement de Spécialiste ou votre argent remboursé

● Désirez-vous un teint qui suscite des compliments — qui paraît plus jeune, plus souple et plus doux?

Nous vous conseillons alors d'essayer le Nouveau Traitement de Spécialiste avec la crème Noxzema non-graisseuse et médicamentée, qui fut développée par un grand spécialiste de la peau. Au cours d'essais cliniques, ce traitement aida 4 femmes sur 5 à obtenir un teint plus joli. Constatez ce qu'elle peut faire pour votre peau.

Offre de Remboursement! Si ce nouveau traitement au foyer n'aide pas votre peau à devenir plus jolie en 10 jours — retournez tout simplement votre pot à Noxzema, Toronto et votre argent sera remboursé!

Le Matin — 1. Appliquez Noxzema médicamentée. A l'aide d'une serviette mouillée, lavez-vous comme avec du savon et de l'eau. Aucune sensation de peau sèche et étirée! 2. Appliquez une légère couche de Noxzema non-graisseuse comme base pour votre poudre, qui aide à protéger votre peau toute la journée!

Le Soir — 3. Nettoyez de nouveau avec la crème Noxzema. Constatez alors la fraîcheur de votre épiderme! 4. Massez la peau avec Noxzema pour la rendre souple et douce. Appliquez une couche plus épaisse sur les marques cutanées pour aider leur cicatrisation.



Ville de Québec. "Je serais perdue sans les soins faciles et efficaces de Noxzema pour ma peau" dit Mlle Lisette Meriol. "Elle est si douce pour mon épiderme sensible et elle aide à garder mon teint jeune et frais".

Crème de beauté **NOXZEMA**
Comme une Fée Bienfaisante pour votre peau

AVIS IMPORTANT A NOS LECTEURS ET DEPOSITAIRES

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

— 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

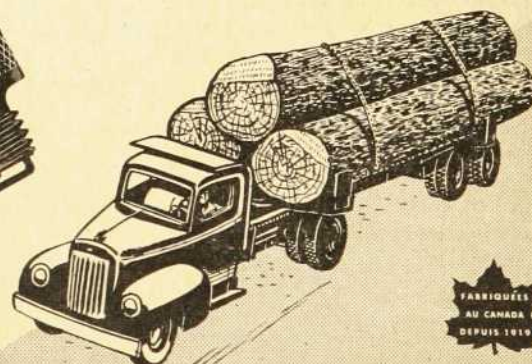
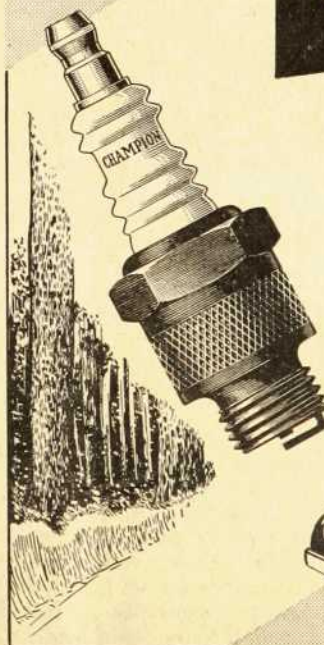
LA PLUPART des
EXPLOITEURS
FORESTIERS
PRÉFÈRENT

LES BOUGIES

CHAMPION

pour

**BAS PRIX DE REVIENT
par TONNE-MILLE**



La peinture est le métier le plus long et le plus difficile. Il lui faut l'érudition comme au compositeur, mais il lui faut aussi l'exécution comme au violoniste.

EUGÈNE DELACROIX

NOTRE FEUILLETON

LE PARDON D'OUTRE-TOMBE

par PIERRE NINOUS

No 15

LE se promenait sans cesse avec le jeune marquis sous les ombrages séculaires du parc.

Ce pays, encore plus beau que Pierre-Pointu el, prenait, l'attirait, lui plaisait.

Avec son caractère concentré, calme et silencieux, Cécile aimait bien mieux la vie d'ombre, d'affection constante et de silence l'affection fraternelle de Bernard à Mirecourt, que l'existence bien plus mouvementée de Paris.

Mais elle ne le disait pas...

Il était maintenant impossible de deviner la moindre de ses pensées. Elle était plus silencieuse que jamais.

Mirecourt lui montrait les beautés sans pareilles de ce coin silencieux des Vosges.

Et Cécile gardait au fond, tout au fond d'elle-même, ses impressions, que Bernard ne demandait même pas.

Mais, plus que jamais, elle courbait la tête et était bien la pâle petite au parfum doux, très caché, la créature adorable et faible que Bernard, le premier jour où il l'avait vue, eût tant voulu protéger et adorer.

Et le soir, accoudée à une fenêtre dont le balcon à encorbellement dominait le pays entier, elle subissait, malgré elle, le charme infini de la nuit, de l'espace, du silence, surtout de la liberté.

Gautier n'était plus là, la martyrisant, la trompant, mentant toujours...

Il lui semblait, par moments, qu'elle ne l'avait jamais connu.

C'était comme un mauvais rêve qui, peu à peu, sous l'honnêteté infinie, la délicatesse sans bornes du marquis, s'en allait comme les nuages noirs que l'aube dissipe.

Et, avec un immense bonheur, elle jouissait de la paix profonde qui était la sienne dans ce coin de terre où, sans arrière-pensée, tant on l'aimait...

Quant à rêver d'un autre bonheur, quant à vouloir reconstruire sa vie ou à ouvrir son âme à d'autres espoirs, à d'autres tendresses, non, Cécile était trop pure pour se permettre de pareils rêves.

Avait-elle même vu l'amour ardent de Bernard ?...

Quelquefois on eût pu le croire, et le marquis lui-même, l'âme ensoleillée, souvent l'avait pensé.

Mais ce n'était pas sûr...

Elle croyait surtout en l'amitié loyale de celui qu'elle appelait encore « grand frère ».

Bernard du reste, était si respectueux et la fille de Brésilia si honnête... Cependant, une nuit, elle ne pouvait dormir.

Elle avait éteint toute lumière dans la chambre et elle rêvait, accoudée à sa fenêtre.

Un vent léger faisait palpiter la cime des grands chênes.

Au-dessus des arbres agités d'une vie mystérieuse, la lune coupait de son fin croissant le bleu profond du ciel criblé

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Jean-Jacques Monastier, qui a épousé Angèle de Montlure, a recueilli trois jeunes orphelins, Claude, Bernard et Albert, qui sont élevés avec sa fille Jacqueline. Un jour, Claude est enlevé, mais pour s'échapper finalement et rejoindre ceux qu'il aime. Bernard, après avoir dilapidé tout son avoir, part pour l'Amérique, afin de refaire sa vie. Il en revient, plusieurs années après, riche à millions, et accompagné de son compagnon de fortune, Dominique Brésilia. Celui-ci recherche sa fille, Cécile, qu'il a dû laisser en France pour tenter sa chance outre-mer. Albert, lui, mis au courant, à l'insu de tous, de la richesse soudaine de Brésilia, parvient à se faire épouser de Cécile, après toute une suite de manigances et de mensonges, attiré uniquement par l'appât des millions de son futur beau-père. Car Albert a une liaison très dispendieuse en la personne de Jeanne Michonnet, dit la Tourterelle. Quant à Claude et Jacqueline, ils s'aiment et désirent s'épouser, mais ils se butent au refus de Jean-Jacques qui, pour des raisons connues de lui seul, ne consent pas à leur union.

des clous d'or des étoiles, innombrables, ce soir-là.

Cécile était malheureuse, découragée, n'attendant plus rien de l'existence, et cependant elle s'était reprise à vivre. Pour rien, maintenant, comme jadis, elle n'eût voulu mourir.

Elle avait caché sa tête dans ses mains et des larmes inondaient son visage.

Tout à coup, une brise de nuit, imprégnée des parfums pénétrants et doux qu'envoyaient les fleurs éparses dans les massifs, emplissait de plaintes à peine perceptibles la ceinture des bois qui entouraient le château.

Cécile redressa tout à coup la tête ; au milieu de ces bruits indéfinissables, il lui avait semblé distinguer comme un pas frappant le sol, comme des vêtements se heurtant aux buissons des massifs.

Elle leva ses traits couverts de larmes, essuya ses yeux, et, abritée dans l'ombre que faisait sa fenêtre, elle distingua un grand fantôme à la lisière du parc, et ce fantôme avait les yeux obstinément fixés sur la chambre qu'elle occupait.

Cécile eut une soudaine révélation. — Ah ! mon Dieu ! murmura-t-elle, c'est Bernard !...

« Veille-t-il sur moi comme un frère sur sa sœur ? »

« Ou bien ?... »

Elle n'acheva pas.

Mais, à partir de ce moment-là, les promenades des deux jeunes gens se firent plus longues, leurs conversations plus intimes...

C'était avec une joie sans nom que Cécile, la martyrisée, celle que Gautier avait si grossièrement insultée, s'abandonnait à cette protection douce et puissante, sans cesse en éveil, dont le dévouement l'entourait d'une égide à toute épreuve, et sur la divine pureté de laquelle nulle ombre ne passait jamais.

Enfin, il fallut quitter Mirecourt.

L'usine, pendant l'absence de Jean-Jacques, avait été admirablement conduite et gérée par Janvier, mais certains détails réclamaient, cependant, la présence d'un maître, et comme Claude, parti depuis un mois, n'annonçait pas son retour, Jean-Jacques devait revenir dans la vieille maison familiale.

D'un autre côté, Pauline, à grands cris, appelait son amie.

Le mariage, en effet, devait avoir lieu au premier jour.

Le père Moreau ne voulait pas attendre.

Les herbages si beaux que sa belle-fille allait faire entrer dans sa maison, l'attiraient, l'hypnotisaient... Il les lui fallait, et le plus tôt possible.

Alors, tous les quatre, retrempés, pour des raisons diverses, par le séjour solitaire si divinement paisible et doux qu'ils avaient fait à Mirecourt, ils revinrent vers les combats et les luttes que la vie cruelle leur gardait encore.

IV — En Normandie

La ferme, déjà si importante dans laquelle nous avons vu Bernard et Brésilia venir demander à Philibert Moreau des nouvelles de la petite orpheline que Mme Runkel avait laissée seule sur terre, est maintenant en fête.

Des gens affairés, empressés, rouges, se heurtent de toutes parts.

Ce sont d'abord des filles de cuisine, toutes les Barbe, toutes les Françoise, toutes les Gother, les Margot, les Sylvanie de la création, qui, le bonnet blanc avec les brides au vent et le tablier de cuisine sur les hanches, saignent, plument, tordent le cou à des théories d'oies, de poulets, de canards, que les cuisiniers, la veste blanche sur le dos et la toque en tourte sur la tête, font entrer dans l'immense four destiné d'ordinaire à cuire le pain, ou font sauter dans les casseroles de cuivre.

C'est que la parenté de Philibert Moreau est nombreuse et que les Normands, en général, ont les mâchoires solides.

Aussi, le neveu de Mme Runkel, chez qui la dot magnifique et inespérée de sa future belle-fille a renversé toutes les idées d'ordre et de sagesse mises par lui en pratique jusque là, a-t-il voulu faire grandement les choses.

Il a agi en conséquence pour atteindre ce but.

Il y avait en effet, à cette époque, aux portes mêmes de Caen, une auberge célèbre dans tout le pays normand, et où l'on se rendait en parties fines, pour des repas à la fois abondants et recherchés.

Son enseigne disait son nom.

Elle s'appelait : « A Guillaume le Conquérant ».

C'était à « Guillaume le Conquérant » que Philibert Moreau s'était adressé pour faire à son fils la plus brillante des noces.

Tout le personnel de l'auberge, en conséquence, avait envahi la ferme où tous les jours, depuis quarante-huit heures, les verts de l'âtre, des broches superposées tournaient, des broches où d'innombrables bêtes, enfilées les unes à côté des autres, se doraient en répandant dans la pièce des aromes à faire ressusciter des morts.

Là encore, toutes sortes de gourmandises se confectionnaient.

C'étaient des pâtes qui se pétrissaient, des crèmes qui cuisaient doucement en jetant aux alentours leurs parfums de vanille, des beignets adorables, les fameux « soupis de nonne » qui se manipulaient pour devenir, le lendemain, au dernier moment, gros et légers comme de petits ballons...

Et la joie était partout.

Et les garçons lutinaient les filles.

Et les gamins volaient tout ce qu'ils pouvaient attraper.

On chantait, on braillait, on s'embrassait, on était heureux.

Pauline, entre son beau-père et son fiancé, était allée attendre les Parisiens à la gare la plus proche.

Un grand break, attelé de deux trotteurs normands qui avaient eu le premier prix au concours régional de Caen, avait porté la famille Moreau et devait ramener leurs invités dans la maison qu'on leur avait préparée.

Lorsque Cécile ouvrit ses bras à l'amie de sa jeunesse souffreteuse et abandonnée, Pauline, suffoquant, ne sut que murmurer :

— Mon Dieu, toi si riche, tu m'aimes encore et tu veux m'embrasser ?...

La fille de Dominique, simplement, répondit :

— On dirait que tu ne me connais pas.

« Est-ce que mon cœur jamais peut changer ?... »

Tout le monde revint ensemble à la maison, qui avait été préparée pour l'ancien prospecteur et sa famille.

En effet, Pauline, qui était intelligente, avait apprécié que son amie et ses parents seraient aussi mal que possible, dans cette ferme où un vent de folie, pour l'instant, semblait souffler. Et elle avait, en conséquence, demandé à une parente riche de donner l'hospitalité à ses amis.

— Je suis heureuse, chérie, dit-elle à Cécile, aussitôt que celle-ci, débarassée de la poussière du chemin, s'assit dans la grande chambre aérée et saine qui lui avait été préparée.

« Je suis heureuse au delà de mes espérances. Edmond Moreau est un brave, très brave garçon, raisonnable et travailleur. J'espère, avec lui, mener une vie tranquille et honorée. »

— Et il t'aime, n'est-ce pas ? demanda la douce Cécile. Car, vois-tu, ajouta-t-elle, il n'y a que cela de bon, dans la vie : donner son cœur à un honnête homme qui vous rend votre tendresse, veille sur vous et vous estime en vous adorant.

— Il m'aime, oui, je le pense, dit Pauline en rougissant... sans cela, je crois bien que je ne me serais jamais mariée.

Du moment que la générosité infinie de ton père avait assuré ma vie, je ne voyais pas la nécessité de m'enchaîner par un mariage, si l'amour et la confiance n'avaient pas été de la partie.

— Dieu ! comme tu as raison, murmura Cécile, et comme je t'approuve...

Mais la voix, en prononçant ces paroles, avait été si triste, si brisée, si désenchantée, imprégnée d'une si amère, d'une si profonde mélancolie, que Pauline, de la nuque aux talons, tressaillit.

Déjà, un instant auparavant, il lui avait semblé que son ancienne compagne avait un visage où, sous sa douceur ordinaire, s'affirmait une bien grande déception.

Elle ne s'était pas arrêtée à cette pensée, se disant :

« C'est probablement la fatigue du voyage qui la pâlit, l'anéantit un peu... Elle n'a jamais été bien forte... »

Et maintenant voilà que le soupçon la reprenait, s'implantait en elle, lui causait une grande douleur, car Pauline aimait sincèrement Cécile.

— Pourquoi Albert ne t'a-t-il pas accompagnée ? lui demanda-t-elle tout à coup.

« Il m'aimait, cependant, autrefois, il m'a au moins fait de grandes protestations à ce sujet. Aurait-il donc changé, ou bien mon bonheur lui serait-il indifférent ? »

Cécile rougit profondément.

— Vas-tu avoir des secrets pour moi ? interrogea Pauline. Ne sais-tu pas que j'ai toujours été ta grande amie ?... Et maintenant que toi et les tiens êtes devenus mes bienfaiteurs, cette vieille affection n'a pas diminué, ah ! Dieu, non. Je te donnerais ma vie, si tu me la demandais.

— Je ne te demanderai pas tant, dit-elle. Cependant, comme je suis extrêmement malheureuse, et que j'ai besoin du dévouement absolu d'une amie sûre, je vais mettre à l'épreuve l'amitié dont tu me parles et à laquelle je crois.

Pauline leva les bras au ciel.

— Malheureuse, toi ?... toi ?... s'écria-t-elle.

— Ne t'indigne pas, déclara Cécile avec une résolution ferme que Pauline ne pensait pas pouvoir jamais naître en cette âme timide et tendre ; ne crie pas, mais écoute, veux-tu ?

— Je suis à toi : parle.

Alors, tranquillement, mais avec une impression profonde, déchirante, Cécile raconta et ses déceptions et son martyre.

— Mais enfin, il t'aimait ? demanda Pauline. Il t'aimait ?... Ou bien, pourquoi fût-il venu te chercher au couvent, s'il n'eût pas éprouvé pour toi l'invincible tendresse qu'il disait ? Te souviens-tu du grand marronnier, dans le parc, et des jolies choses qu'il t'y racontait, dans ces belles nuits d'été où je vous gardais tous les deux ?...

De grosses larmes avaient couvert le visage pur de Cécile.

— Oui, je me souviens, dit-elle ; je me suis surtout souvenue longtemps... Et la reconnaissance éperdue que je lui avais vouée m'a tout fait supporter, tout endurer tout, jusqu'aux derniers outrages...

— Tu dis ?...

— La vérité.

— Et l'on peut outrager ce qu'on aime ?...

— Gaultier ne m'a jamais aimée.

— Voyons, petite Cécile, tu rêves ou bien on t'a monté la tête...

— Hélas !... hélas !... je l'eusse bien voulu, jadis... Maintenant, il est trop tard.

— Non, ma tête s'y perd... Comment, toi, si douce, si bonne, si admirablement dévouée et reconnaissante, et fidèle, tu parles ainsi ? Ouvre-moi ton cœur, veux-tu ?...

— Je ne demande pas mieux. D'abord, avant d'entrer dans le détail, laisse-moi te répéter un mot qui t'expliquera les choses : Gaultier ne m'a jamais aimée.

« Il avait eu connaissance de l'existence de mon père et de son extraordinaire réussite en Amérique ; et comme il savait bien qu'après son retour il ne m'obtiendrait jamais de lui, il a pris ses précautions et m'a enchaînée à l'avance.

— Comment... Comment... tu dis ?...

— Ce qui est strictement vrai.

— Et des calculs pareils, surtout des comédies comme celles que j'ai vu jouer sous mes yeux, sont possibles ?...

— Hélas !...

« Mais je vais te raconter toute ma vie, depuis que je t'ai quittée et, après si tu le veux bien, nous prendrons une résolution ensemble.

— Je te le répète, non seulement je suis à toi, et par vieille amitié et par nouvelle reconnaissance, mais mon cher fiancé d'aujourd'hui, mon mari de demain, Edmond Moreau, t'appartient aussi sincèrement. A nous deux, si nous pouvons te rendre service, ce sera fait.

Et Cécile commença.

Pauline devait être au courant de tout. Sans passion, sans acharnement, de cette voix calme et tranquille qui impressionne si profondément ceux auxquels on s'adresse, Cécile raconta son long martyre, elle entra dans tous les détails :

Et les colères de Brésilia qui voyait la conduite d'Albert, et la délicatesse infinie de Bernard qui, en lui disant de se garer du triste sire, ne voulait cependant pas porter par des preuves exactes la déception et la douleur dans l'âme tendre et encore éprise de Cécile.

Et elle lui narra par le menu ce qui touchait à la Tourterelle.

Comment, même longtemps avant ses découvertes, Cécile, aux brutalités de Gaultier, à son indifférence absolue vis-à-vis d'elle, à ses injures, à ses grossiè-

retés, à ses absences, avait deviné que quelque passion impérieuse devait, dans l'âme de son mari, combattre sa pure tendresse à elle.

Puis, un jour, s'était produit le vol du papillon.

Alors la colère de Brésilia, ses menaces, l'ordre qu'il avait donné au marquis de Mirecourt, presque son fils, d'aller à la préfecture de police déposer une plainte pour ce vol et demander d'en poursuivre les auteurs, tout cela avait amené Gaultier à composition.

Il avait compris qu'une rupture était imminente entre eux, et alors il était revenu, en apparence plus souple, plus câlin.

— Et il s'était peut-être remis dans la voie droite ?

— Non, dit Cécile.

« Mes yeux, à la suite d'une insulte plus grave que les autres, s'étaient ouverts. Et je voyais maintenant ses duplicités, ses mensonges... Oh ! oui !... ses mensonges continuels... »

« Ainsi, comme il était toujours à court d'argent et qu'il dévorait non seulement le gain considérable qu'il fait chez M. Monastier, mais les sommes fabuleuses que me donnait mon père, acculé en ses explications par ma perspicacité nouvelle, il a prétendu avoir joué et perdu, ce qui est un mensonge de plus ; il n'a jamais touché une carte, il n'a jamais fait un pari.

Alors, de sa voix calme, Cécile recommença le récit de l'intolérable calvaire qu'elle avait gravi, du martyre qui avait été le sien, jusqu'au jour où, soit de ses propres yeux, dans la rue Ampère, soit par le récit d'Elisa Ragot, elle avait connu la liaison de Gaultier avec la chanteuse.

— Ah ! ah ! fit Pauline, les yeux subitement noircis par l'indignation ; voilà donc le pot aux roses ?

— Oui.

— Et elle date de loin, cette liaison ?

— Avant mon mariage, paraît-il.

à Brûle-pourpoint...

QUESTIONS

1. Je vins au Canada avec Madame de la Peltre. Je suis fondatrice du couvent des Ursulines à Québec. On m'a surnommée la Thérèse de la Nouvelle-France. Qui suis-je ?
2. Je suis l'archevêque de Québec. J'ai remplacé le cardinal Villeneuve. J'ai été l'aumônier général de l'armée canadienne durant la dernière guerre. Qui suis-je ?
3. J'ai pris naissance à Fides. Je suis le trésor de la jeunesse. Je connais bien F.P.V. et R.C.-M. Qui suis-je ?
4. Le Mont-Royal est mon piédestal. On me voit jour et nuit. J'existe grâce à un vœu que fit Monsieur de Maisonneuve. Je suis l'emblème du christianisme. Qui suis-je ?
5. Jacques Cartier m'avait baptisé l'île de Bacchus. Je fais face aux chutes de Montmorency. Je suis habitée par six paroisses. Qui suis-je ?
6. On me trouve dans une roseraie. Pour me prendre parfois on se blesse. Lorsque vous me possédez, je dois mourir. Qui suis-je ?
7. La sainte Vierge m'apparut à Fatima au Portugal. J'étais avec Jacinte et François. Je suis maintenant une religieuse. Qui suis-je ?
8. Mon habit est bleu et blanc orné de quatre fleurs de lis. J'ai à peine quelques mois d'existence. Je représente une province canadienne. Qui suis-je ?

REPONSES

1. Mère Marie de l'Incarnation.
2. Mgr Maurice Roy.
3. Hérités.
4. La croix du Mont-Royal.
5. L'Île d'Orléans.
6. La rose.
7. Soeur Lucie.
8. Le drapeau de la province de Québec.

« Mais, comme la créature est Normande, des environs de Caen, — a raconté sa femme de chambre, — j'ai compté sur toi, sur ton mari pour me donner des renseignements précis.

« Ces renseignements sont destinés, non pas à faire ma conviction, l'inconscient et très véridique récit d'Elisa Ragot ne m'a laissé aucun doute, mais à donner à mon père des preuves qui puissent nous rendre à tous, avec ma liberté, la paix et la tranquillité.

— Bien, affirma Pauline, maintenant décidée, je ferai ce que tu voudras. Dis-moi bien ce que tu désires. Edmond et moi nous nous y conformerons strictement.

— Eh bien, voilà : je suis persuadée que Gaultier a menti abominablement menti à Mme Marie des Anges et à tous, en nous faisant le récit et de sa rencontre avec moi, l'année qui a précédé son mariage, et de la passion que je lui ai inspirée, et de tout ce que tu sais.

« J'ai la conviction absolue de ces choses ; je n'en ai pas la preuve. Il faut me la trouver.

Pauline réfléchissait déjà.

— C'est bien chez la mère Caudebec qu'il était descendu, à la Délivrande ? demanda-t-elle.

— Parfaitement, oui.

— La vieille aubergiste est fine, il y aura peut-être moyen de la faire parler...

— Avec de l'argent, surtout.

« Et tranquillise-toi, je t'en donnerai.

« Mais, après avoir interrogé la mère Caudebec, il me semble qu'il y a un autre moyen très sûr de connaître Gaultier par le menu : c'est en cherchant du côté de la chanteuse.

— Bien, dit Pauline, qui écoutait attentivement, je verrai, et sois convaincue que je réussirai, parce que ce que je veux, je le veux bien...

Puis, au bout de quelques minutes :

— Tu dis qu'elle est Normande, cette femme ?

— Oui, des environs de Caen, m'a dit Elisa Ragot, et élevée dans un orphelinat comme nous.

— Tiens !... tiens !...

« Et tu l'appelles ?

— Jeanne Michonnet...

Pauline poussa un cri.

— C'est trop fort, dit-elle.

— Tu la connais donc ?

— Je crois bien ; toi aussi...

— En effet, il m'a semblé, quand je l'ai entrevue rue Ampère, avoir déjà aperçu son visage quelque part, mais son nom ne m'a rien dit, et il m'a été impossible de faire revivre mon souvenir.

— Je vais le préciser, moi.

« Tu ne te souviens pas de cette grande fille blonde qui avait des rendez-vous, pendant la nuit, avec le boucher de Douvres ?

— C'est vrai... maintenant, la mémoire me revient.

— Mme Marie des Anges l'a su, et elle est arrivée à la faire marier.

— Je me souviens, dit Cécile, subitement éclairée... je me souviens...

« Et tu disais toi-même, je crois, qu'elle avait mal tourné ?

— Ah ! oui, donc... abominablement qu'elle avait mal tourné ?

— Ah ! oui, donc... abominablement mal tourné.

Et fidèlement, elle lui redit, en des termes plus précis et plus flétrissants encore, l'histoire que Cécile connaissait déjà par Elisa Ragot.

— Ecoute, dit Pauline en terminant, il se pourrait que tout ce qu'on t'a raconté sur Gaultier fût vrai.

« J'ai moi-même entendu une histoire dans ce genre-là.

« Mais ce sont des preuves que je veux, n'est-ce pas, point des racontars.

— Oui, des preuves, évidentes, même.

— Et il n'y a pas de raccommodement possible entre vous ? demanda Pauline.

— Non, et pour la meilleure de toutes les raisons : c'est que je ne suis pas seule en jeu.

« Mon père est tellement malheureux, il éprouve de la conduite de son gendre une indignation tellement profonde, qu'un jour ou l'autre, après une de ses scènes coutumières avec Gaultier, il aura fatalement une attaque d'apoplexie. Cela, je veux l'éviter, car je ne me le pardonnerais jamais.

« Seule, j'eusse tout enduré, je me fusse peut-être résignée, la vie est si courte... ajouta-t-elle, avec une mélancolie et une tristesse touchantes. Vaut-elle la peine de tant d'angoisses et de démarches ?...

« Je ne le crois pas.

« Mais, derrière moi, il y a mon père, qui est malheureux au delà de toute expression, et auquel je veux donner une existence douce et paisible, à l'abri de tous les avatars que nous avons chez nous, depuis quelque temps.

« Aussi ma résolution est-elle prise, bien prise... sans que je me croie le droit et le devoir de la pouvoir jamais modifier.

— C'est bien, je t'approuve, et maintenant je vais marcher sans crainte.

« J'ai de la volonté. Edmond est un débrouillard si jamais il en fut. Pour te prouver notre reconnaissance et notre affection, nous ferons des miracles... Tu peux être persuadée que nous tenterons l'impossible.

Depuis un instant, elles avaient quitté la maison dans laquelle Cécile, Bernard et Brésilia avaient reçu l'hospitalité.

Dominique et Lauris avaient déjà été accaparés par Philibert Moreau, qui ne pouvait s'empêcher de leur raconter sa joie et sa satisfaction, et son orgueil aussi, de voir ces herbages, — les plus beaux de la contrée — rattachés à la ferme.

— Et maintenant, ajoutait-il avec conviction, ils ne sortiront plus de la famille, messieurs, soyez sans crainte de ce côté. Mon fils est un travailleur comme moi ; il saura garder et accroître son bien... Oh ! vos bienfaits auront été heureusement placés ; ses enfants seront riches...

Et ils durent, avec lui, visiter les prés et les champs, sans qu'il leur fit grâce d'un arpent, même d'un fossé ou d'un talus.

Ici, il fallait drainer un peu ; là, un peuplier de la Caroline avait une ombre trop épaisse ; l'argent que rapporterait l'arbre, à son complet développement, ne compenserait pas le déchet que faisait chaque année le peuplier aux foins si drus en cet endroit : Philibert l'abattra, et il y gagnerait.

Dominique avait trop travaillé à la campagne en sa jeunesse ; il s'était trop mêlé aux travaux agricoles, à Mirecourt, pour ne pas s'intéresser profondément à ces choses.

Elles obsédaient absolument, au contraire, Bernard, qui n'avait qu'une idée : rejoindre Cécile et voir si elle n'était pas fatiguée ou ennuyée.

Cependant, son tact ordinaire lui disait que la jeune femme devait éprouver une certaine joie à reparler du passé avec celle qui y avait été si intimement mêlée, et il restait entre Brésilia et Philibert Moreau, à écouter leurs observations ou leurs doléances.

Quel est, du reste, l'agriculteur, par le temps qui court, qui n'a pas des plaintes continuelles, des rancunes et des déceptions à faire valoir ?

Le Midi avec sa vigne, le Nord avec ses betteraves et tout ce qui en découle. C'est bien partout la même chose.

Et dans l'industrie encore, il y en a de pires...

Le soir, pendant que Cécile et Pauline doucement enlacées, reprenaient le chemin de la ferme où le repas les attendait, Bernard, insensiblement, faisait

prendre la même direction aux deux amis.

Le lendemain, le mariage à la mairie devait avoir lieu ; le surlendemain était le grand jour, avec la cérémonie à l'église.

Le monde commençait à arriver de tous les côtés.

— Eh bien ! Zizie, demanda Mirecourt, après le repas, avez-vous causé longuement avec votre amie ?

Cécile inclina son doux visage.

— Oui ! dit-elle, et je causerai encore. Ne soyez pas jaloux, Bernard ; il est raisonnable, pour trouver le présent ce qu'il est, c'est-à-dire si bon, entre père et vous, de penser un peu aux jours de misère, de tristesse et d'abandon, alors que Pauline seule avait de l'affection pour l'orpheline. Oui, de revivre des heures dures me fait un bien infini. Et je suis sûre que, de mes conversations avec mon ancienne amie, en sortira un grand bien pour tous.

Bernard tressaillit de la tête aux pieds. Sa finesse, si grande, toujours en éveil, venait de sentir la poudre.

Que voulait dire Cécile ?

Il la regarda.

Le joli visage, toujours aussi calme, aussi tranquille, avait sa même expression souriante et fermée. En elle, il ne pouvait rien deviner quand elle ne voulait pas se livrer.

Cependant, il comprit qu'elle désirait encore rester seule avec Pauline et ne pas être dérangée en ses conversations avec son amie.

Commencer où l'on est avec ce que l'on a ; en tirer parti ; ne jamais être satisfait.

GEORGE WASHINGTON CARVER

Trois choses proviennent de la sagesse : le raisonnement droit, le parler droit et la conduite droite.

DÉMOCRITE

Et il se promit, pour la satisfaire, de ne point, la troubler, et même d'occuper Brésilia, afin que Cécile restât en tête-à-tête avec la fiancée d'Edmond. Le dîner du soir dura longtemps.

Le vieux fermier était heureux : aussi faisait-il à ses hôtes le plus d'honneur qu'il le pouvait.

Et, pour cela, à ce dîner plus intime que ne le seraient les repas du lendemain et du jour suivant, il avait monté de sa cave son vin cacheté le plus vieux et le meilleur.

Il avait trouvé derrière les fagots des bouteilles de calvados, vieilles, archi-vieilles.

— Vous m'en direz des nouvelles, disait-il en versant la liqueur blonde et emplissant jusqu'aux bords les verres de Brésilia et de Bernard. C'est défunt mon père qui a fabriqué cette petite liqueur-là, et avec des pommes de surchoix, s'il vous plaît. Ce calvados est plus vieux que moi qui, cependant, ne suis plus jeune.

Et comme les verres se remplissaient de nouveau et sans cesse, à mesure qu'ils se vidaient, comme avec cela l'atmosphère de la salle, cependant immense, s'épaississait sous la fumée des cigares ou même des pipes, Pauline fit un signe à Cécile.

— Ne restons pas ici, dit-elle, on étouffe. Viens prendre l'air. J'ai, du reste, quelque chose d'intéressant à te dire.

— Déjà ?

— Oui. Edmond m'a aidée... et il a eu tout de suite une grande veine.

Cécile dit alors à Mirecourt, assis à ses côtés :

— Je sors avec mon amie... la fumée, ici, me fatigue un peu. Il jeta son cigare par terre.

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner ? demanda-t-il en même temps.

— Non, parce que causer intimement avec mon amie m'est extrêmement agréable.

— Vous êtes libre, chère Zizie... allez !

— Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas, Bernard ?

Il sourit.

— Tout ce qui vous plaît, me plaît, petite amie, fit-il, avec cette douceur profonde qu'il avait toujours, en lui parlant.

Elle ne répondit rien et, sans se faire remarquer, elle quitta la salle et suivit Pauline.

On fit quelques pas au dehors.

Après avoir traversé la cour et toute la partie consacrée aux étables, aux écuries, aux celliers, on se trouva contre une immense grille.

La ferme, on le sait, avait été jadis une abbaye importante.

Cette grille devait avoir limité, autrefois, un mur quelconque de clôture, peut-être un parc, peut-être un jardin particulier.

Comme elle était fort belle, Philibert Moreau n'avait voulu ni la vendre, ni la déplacer.

— On ne sait pas ce qui peut arriver, avait-il dit. Si je deviens riche, mes enfants seront heureux de la trouver là.

Pauline, déjà familière avec les aîtres de la maison, poussa la grille.

On se trouva alors dans une allée où l'herbe grandissait comme dans le moindre coin de ce pays fécond, et

qu'abritaient des deux côtés de longs et souples peupliers d'Italie.

Elles firent quelques pas.

Au loin, on entendait le bruit, les rires et les chants de la maison en fête.

Autour des jeunes femmes, au contraire, le silence absolu et la beauté tranquille de cette nuit d'août calme et tiède en paraissaient, par contraste, plus beaux, plus saisissants.

Tout à coup, une ombre émergea d'un buisson de lauriers et de frênes plus épais que les autres.

Pauline poussa un cri, tandis que Cécile ne bronchait pas. Depuis la sortie de la maison, en effet, elle s'attendait, à chaque pas, à voir Edmond surgir de tous les coins de mur, derrière tous les massifs d'arbres ou d'arbustes.

Elle tendit la main et dit, avec un sourire :

— Comment, Pauline, je reconnais ton fiancé avant toi ?...

En effet, un beau garçon, aux épaules d'athlète, au bon regard droit et franc, apparaissait sous la lumière blanche et pure de la lune.

— Madame, dit-il aussitôt à Cécile, Pauline m'a raconté la conversation que vous aviez eue avant le dîner, avec elle ; ma fiancée a pensé que cela lui était permis ?

— Absolument, oui... dit la fille de Brésilia. Il paraît que vous voulez bien m'aider, monsieur Moreau ?

— C'est déjà commencé, madame, et je dois même vous dire que, pour mes débuts, j'ai eu une chance, oh ! une chance...

Le cœur de Cécile battit un peu plus fort sous la dentelle de son corsage.

Sa joue devint également un peu plus pâle ; mais la lune, quoique brillante, ne permettait pas de distinguer ces choses.

— Merci d'avance pour tout ce que vous ferez, dit-elle.

« Dans un ménage uni, ce qui est affec-tionné par la femme est encore plus aimé par le mari ; la tendresse de l'un devient le culte de l'autre.

« Par conséquent, je ne doute pas d'avoir en vous un ami dévoué et loyal ; de mon côté, monsieur Edmond, mon amitié fidèle ne vous fera jamais défaut.

« Ceci, une fois pour toutes ; je ne reviendrai plus sur ces choses, mais je n'oublierai pas ce que vous ferez.

Elle se tut ; elle était un peu troublée.

En effet, ses sentiments les plus intimes, ceux qui avaient leurs racines mêmes au fond de son cœur, elle n'aimait pas en parler.

Mais au bout de quelques secondes elle se ressaisit complètement, et ce fut d'une voix très calme qu'elle dit au fiancé de Pauline :

— Voulez-vous ou pouvez-vous me dire votre chance ?

— Volontiers, madame, puisque je me suis mis à votre recherche pour cela.

— Je vous écoute.

— Un de mes parents, Hégésippe Lions, est arrivé ce soir, pour me servir de témoin demain, à la mairie.

« C'est cet homme, d'un certain âge, aux yeux si intelligents et si fins, qui était assis à côté de moi, pendant le dîner.

Cécile eut un geste d'ignorance.

— Vous savez, dit-elle, au milieu de tant de visages inconnus pour moi, tout se brouille un peu devant mes yeux.

« Je n'ai pas remarqué M. Lions, mais continuez...

— Mon cousin est extraordinaire en affaires. Il achète, reprend, remet sur pied, puis revend tout ce qui périclite, qui s'en va, qui tombe.

« Je l'ai vu en même temps, avoir sur les bras des fermes, des récoltes, des magasins de nouveautés, des épiceries, des hôtels et beaucoup de choses encore.

« Un jour, il acquit ainsi, à Caen, un café-concert qui, après avoir fait de très belles affaires, était en pleine déconfiture.

« Il alla à Paris étudier l'organisation de ces établissements-là ; et, avec son diabolique esprit d'assimilation, son activité et son intelligence, il le remonta, en effet, magnifiquement.

« Pour cela, il fit comme à Paris, présentant au public quelques attractions, mais surtout de très jolies femmes.

« Me pardonnez-vous ces détails, madame ? demanda tout à coup Edmond Moreau, en s'interrompant.

— Oui, dit Cécile, je veux savoir ; allez toujours.

— Bien, je vous obéis.

« Au nombre de ces jolies femmes, point farouches, était, paraît-il, celle que vous cherchez et dont Pauline m'a dit le nom.

« Et quand j'ai demandé à mon cousin :

« — Aurais-tu connu, par hasard, sur tes planches, une nommée Jeanne Michonnet ? »

« Il m'a répondu de suite :

« — Beaucoup ! Te faut-il des renseignements sur elle ? »

« — A moi, non, mais à l'amie de ma femme, qui est en même temps notre bienfaitrice.

« — Bien ; pour elle comme pour toi, je n'aurai pas de secret. Quand Mme Gaultier voudra que je lui apprenne ce que je sais, je suis à sa disposition. »

— Merci, dit Cécile. Demain, avec votre mariage à la mairie, vous serez très probablement très occupés ; alors, si vous pouviez, ce soir même, aller me chercher votre ami, ce serait une chose faite. Ensuite, je vous laisserais tout à votre joie, sans vous ennuyer de mes affaires.

— Vous ne nous ennuyez jamais, madame, affirma le jeune homme.

« Veuillez m'attendre ici, un instant ; dans quelques minutes je serai de retour.

Il allait partir. Cécile l'arrêta du geste.

— Pourrez-vous, en même temps, voir, dit-elle, ce que font et mon père et M. le marquis de Mirecourt ?

« Je ne voudrais ni les inquiéter, ni être dérangée par eux.

— Vous pouvez être tranquille ; M. Brésilia cause avec mon père de l'élevage des pur sang, ce qui paraît l'intéresser infiniment.

— Et le marquis ?

— Le marquis se montre tout aussi attentionné que M. votre père, et il parle de s'occuper de cette question agricole, extrêmement grave pour notre pays, et d'installer quelque chose dans son domaine des Vosges...

— Bien, dit Cécile ; vous pouvez aller chercher M. Lions... Nous vous attendrons ici.

— Ma chère Pauline, dit Edmond, en désignant à sa fiancée l'une de ces charmilles que l'on voyait autrefois dans toute maison de campagne un peu soignée, voulez-vous conduire Mme Gaultier sous les grands ormes que vous connaissez ? Nous vous y rejoindrons dans quelques instants...

Il s'éloigna, très heureux du service qu'il allait rendre, en effet, à Cécile.

Celle-ci était à peine installée avec son amie, sur un grand banc placé dans cette partie de la charmille, quand Edmond revint, accompagné de son cousin.

Avant d'arriver à l'endroit où les attendaient les deux amies, le fiancé de Pauline et son cousin traversèrent un large espace découvert.

La lune, de plus en plus éclatante et pure, en les enveloppant de la tête aux pieds de ses blancs rayons, permit à Cécile de voir en ses moindres détails celui qui se dirigeait vers elle.

C'était un homme de quarante-cinq ans environ, un peu fort ; de taille moyenne avec une légère claudication.

Il était habillé très correctement, presque avec élégance même, d'une jaquette noire aux épaules relevées, s'évasant sur un pantalon de laine gris clair.

Le chapeau de feutre mou aux bords très étroits laissait voir un visage rasé d'une finesse et d'une régularité extraordinaires.

Il arriva tout près de Cécile, et quand il se découvrit pour la saluer profondément, le vaste front qui apparut au-dessus de deux yeux clairs, pénétrants et graves, n'enleva pas la confiance qu'inspirait le reste de la physionomie, au contraire.

Edmond Moreau les présenta l'un à l'autre, puis, quand la chose fut faite, il dit :

— Ma chère Pauline, voulez-vous faire quelques pas avec moi, en allant et revenant dans la charmille, pendant que votre amie causera avec mon cousin ?

Il lui laissait ainsi plus de liberté, et Cécile, d'un regard, le remercia de sa délicatesse.

Pendant que les deux fiancés s'éloignaient, Hégésippe Lions, qui paraissait avoir un esprit très net, ayant horreur des circonlocutions, commença aussitôt :

— Mon cousin vient de me dire, madame, que vous désiriez avoir des renseignements aussi précis que possible sur une chanteuse de café-concert, qui a été pendant quelque temps ma pensionnaire dans un établissement que je dirigeais alors à Caen.

— C'est la vérité, monsieur, et je vous serais très reconnaissante de ne rien me cacher.

— Rien ? répéta l'autre, en la regardant de ses yeux clairs.

Fermeement, comme une personne qui sait ce qu'elle demande, Cécile répondit :

— Non, rien, monsieur, je vous en prie.

— Vous allez être obéie, madame.

« Jeanne Michonnet venait de perdre son mari.

« Beaucoup de bruits couraient sur cette mort.

« Dois-je vous en parler, il me semble que cela ne vous intéresse pas ?

— Vous avez raison, monsieur, dites seulement ce que vous croirez utile...

— Un jour, elle vint me trouver ; elle se disait sans ressources et poussée par sa mère qui vivait avec elle, Jeanne Michonnet voulait débiter dans mon établissement.

« C'était, au point de vue plastique, une superbe fille, bien faite pour attirer une certaine clientèle.

« Le concert que je venais d'acquiescer était en pleine débâcle.

« Je devais le remonter par tous les moyens possibles.

« Me comprenez-vous ?

— Parfaitement, continuez.

— Je la fis chanter, elle avait assez de voix pour qu'on pût en tirer parti ; elle possédait en plus une effronterie, une absence de principes et un amour de l'argent qui devenaient dans son métier des auxiliaires de premier ordre.

« Bientôt, sa conduite et ses aventures défrayèrent la chronique de la Normandie tout entière.

« Moi, je lui avais signifié que je voulais de la tenue chez moi, mais, qu'en dehors, elle ferait tout ce qu'elle voudrait.

« Comme elle respectait nos conventions, je n'avais pas à intervenir.

« Pendant la morte-saison, elle allait, avec mon assentiment, chanter un peu à Paris, car elle était assez intelligente, et essayait de faire quelques progrès.

« Mais elle me revenait toujours, m'ayant promis de ne me quitter que pour l'étranger.

« Un jour, en effet, elle me dit :

« — Je ne gagne pas assez d'argent ici, maman me tanne et prétend que je ne tire pas le parti que je pourrais tirer de ma jeunesse et de ma beauté.

« En conséquence, je vais aller à Paris dans des agences spéciales et j'essaierai de me faire engager pour l'Amérique du Sud.

« Je lui fis des observations, mon intérêt étant de la garder.

« Elle ne m'écouta pas et partit.

« Au retour, elle me raconta une histoire des Mille et une Nuits.

« Faut-il vous la répéter ?

— C'est probablement celle-là qui ne tremblait pas davantage.

L'autre, qui paraissait avoir une petite rancune toute normande, contre la belle fille qui avait dû profondément léser ses intérêts, ne se fit pas prier.

— Cette aventure, dit-il, la voici :

« J'ai longtemps cru que c'était une invention ou un roman comme ces filles-là passent leur vie à en inventer ; j'ai su depuis qu'elle était vraie.

« Dans le train qui, de Caen la conduisait à Paris, Jeanne Michonnet rencontra un individu que sur-le-champ sa beauté affola.

« Ce garçon, remarquablement intelligent, était contremaitre dans une usine de l'Est, et lui promettait d'assurer sa vie si elle renonçait, pour lui, à son voyage en Amérique.

« Alors, si je voulais moi-même déchirer l'engagement de Jeanne Michonnet et lui permettre de s'établir à Paris où elle chanterait momentanément, mais pendant fort peu de temps, elle me devrait son avenir.

« Je ne comprenais pas comment un contremaitre d'usine, c'est-à-dire un homme de situation tout à fait inférieure, pouvait remplacer, pour elle, les Américains cousus d'or qu'elle espérait rencontrer à Buenos-Ayres ou ailleurs.

« Elle se fit beaucoup prier pour me lâcher son secret ; mais un peu parce qu'elle tenait à rester bien avec moi, et beaucoup par gloriole, elle finit par me débiter son paquet.



VOLEZ vers l'EUROPE
par le superbe service touristique

B.O.A.C.

Montréal-Paris

y compris l'envolée de liaison Londres-Paris—
repas à prix très modique.

ALLER \$285

ALLER-RETOUR \$513

Survolez l'Atlantique dans les célèbres Constellations! Avec 15 années de service transatlantique à son crédit et ses 33 années d'expérience aéronautique universelle, B.O.A.C. vous y offre tout le confort voulu.

Correspondances avantageuses de Londres à Paris. La ligne B.E.A., affiliée à B.O.A.C.,

offre un service d'heure en heure, de même que des envoies à 24 autres centres importants du continent européen. Privilège d'arrêt à Londres sans supplément.

B.O.A.C.

BRITISH OVERSEAS AIRWAYS CORPORATION

Réservez votre passage à votre agence de voyage,
aux bureaux des chemins de fer ou à B.O.A.C.:

Montréal—Hôtel Laurentien, tél.: UNIVERSITY 6-5861.

Toronto—32, rue King ouest, tél.: EMPire 3-4323.



Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. D'emploi facile, économique et à la portée de toutes :

Les Pilules

MYRRIAM DUBREUIL

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :

Jeu et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL

6880, rue Bordeaux

Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5c pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville Province

« Ce contremaître, par le plus extraordinaire des hasards, avait appris l'existence en Amérique d'un individu qui y était parti poussé par la misère, et avait fini par y rencontrer la plus formidable des réussites.

« En partant, il était si pauvre, qu'il avait dû laisser en France une orpheline, que mon cousin Moreau, à la suite de certaines circonstances, avait placée dans un couvent de la Délivrande.

« A cette orpheline qui paraissait dénuée de tout et qui, en réalité, était riche à millions, l'individu de ma chanteuse avait persuadé qu'après une rencontre fortuite, il avait éprouvé pour elle une passion tellement violente, qu'il la voulait pour femme.

« La jeune fille, ignorant absolument la réussite de son père, même son existence, s'était sentie éperdue de reconnaissance et avait naturellement accepté.

— Naturellement, répéta Cécile comme un écho tellement triste, tellement brisé, que Lions s'arrêta.

— Je vous fais mal, madame ? demanda-t-il avec une infinie pitié.

— Il ne peut pas en être autrement, monsieur ; mais c'est une douleur nécessaire, une douleur après laquelle de braves gens, mon père surtout, auront enfin la tranquillité à laquelle ils ont droit.

« Ne voulez-vous pas m'aider à arriver à ce résultat-là ?

— Parfaitement si, madame, au contraire, et c'est parce que mon petit-cousin Edmond m'avait parlé dans ce sens, parce que je sais que votre père, le bienfaiteur de ma famille, est malheureux, que j'ai le courage de vous parler ainsi que je le fais.

— Merci, monsieur, achevez vos confidences.

— Le nouveau protecteur de ma chanteuse allait donc se marier avec une orpheline en apparence sans ressources, mais qui, sous très peu de temps, verrait revenir un père plusieurs fois millionnaire.

« C'était durant ce très court délai pendant lequel Jeanne Michonnet voulait être près de son nouvel amoureux, qu'elle devait s'installer à Paris, et qu'elle me demandait l'autorisation d'y prendre un engagement dans un concert du Château-d'Eau.

— Et vous avez accepté ?

— En stipulant un fort dédit, qu'elle devait me payer quand M. Gaultier lui-même toucherait le premier argent de son beau-père.

— Vous lui avez fait signer cet engagement-là ?

— Oui, madame.

— Pouvez-vous me le donner ?

— Moi et les miens n'avons rien à vous refuser.

« Cependant, je dois vous dire que mon papier ne vous servira pas à grand-chose.

— Pourquoi ?

— Parce que au lieu d'être aussi clair que je viens de vous le dire, il porte simplement ceci :

« Jeanne Michonnet s'engage à payer à M. Hégésippe Lions, un dédit de..... qu'elle reconnaît lui devoir, mais elle le paiera seulement le jour où son protecteur actuel aura touché des sommes importantes devant lui parvenir...

« Le délai de paiement, toutefois, ne pourra dépasser deux ans et, à cette date, s'il n'est pas effectué, M. Lions récupérera la somme due par tous les moyens qui seront en son pouvoir. »

— Alors, fit Cécile avec découragement, tout cela ne sera bon à rien ?...

— Ce papier-là, non, je ne le crois pas. Cependant emportez-le, consultez un homme d'affaires sérieux ; puis je vais vous donner un autre moyen qui vous réussira peut-être.

— Voyons le conseil...

— Jeanne Michonnet a, depuis longtemps, à son service, une fille remarquablement intelligente qui connaît toutes ses affaires aussi bien qu'elle, et qui est d'une cupidité rare, avec un esprit revêche, incapable d'attachement pour personne.

« Cette fille, si elle le veut, et si vous y mettez le prix, vous procurera tout ce qui vous est nécessaire.

— Comment l'appellez-vous, et qu'est-elle dans la maison ?

— Elle est femme de chambre et se nomme Louise.

« Mais comme vous aboucher avec une semblable créature n'est pas possible, c'est Pauline et son mari qui feront les démarches qui doivent aboutir.

— Merci, monsieur, fit Cécile.

« Donnez à Pauline les instructions que vous croyez nécessaires, fixez vous-même et la somme à payer à cette Louise, et tout ce qui doit être fait, vous serez scrupuleusement obéi.

« Quant à moi, ce sera une reconnaissance profonde que je garderai pour vous. Vous pouvez y compter...

Hégésippe Lions s'inclina, et dit :

— Dans notre famille, madame, on est solidaire, et pas ingrat.

« Je suis infiniment heureux d'aider un des miens à payer sa dette.

L'affaire était conclue, et Cécile, maintenant tranquille et délivrée du poids qui l'étouffait, put rejoindre son père, surtout Bernard un peu inquiet de sa longue absence.

Elle n'avait plus, elle le sentait, à s'occuper davantage de la chose, et elle voulait laisser maintenant son amie à son prochain bonheur, à son amour.

Plus que jamais, elle le sentait, le seul bien enviable et désirable de ce monde, c'est de croire et d'aimer...

Elle assista donc à toutes les cérémonies qui entourèrent le mariage de son amie d'enfance.

Ce fut Brésilia qui conduisit la jeune fille à l'autel, et il eut la satisfaction d'entendre à son passage les murmures d'admiration que provoquait cette belle épousée, à la taille opulente, aux yeux de jais.

Lorsque trois jours se furent passés à

boire, à manger, à défoncer des tonneaux de cidre et même de calvados, quand on eut dansé des nuits entières et ripaillé le reste du temps, le père Moreau rendit seulement la liberté aux opulents bienfaiteurs de sa belle-fille, et leur permit de regagner Paris.

Mais avant de partir, Cécile mit une enveloppe bourrée de billets de banque dans les mains de son amie :

— Voilà pour les frais que nécessiteront les démarches que je te demande, dit-elle.

« N'y mets pas de scrupule, l'argent ne manque pas chez mon père ; quand tu auras fini celui-là, il y en aura d'autre.

— Et je puis t'écrire ?

— Je te le demande.

— Et personne ne décachettera ma lettre ?

— Personne, non, je m'arrangerai pour cela.

Elles se quittèrent.

La résolution qui se lisait dans les yeux de l'intelligente Pauline avait donné une conviction profonde à Cécile.

« J'ai eu une bonne idée, pensa-t-elle, maintenant je puis espérer... un jour je serai libre ».

Plus bas, les dents serrées, elle ajouta :

— Et vengeance...

V — La mission

CLAUDE et Jacqueline étaient partis dans un enivrement fou.

Enfin, le rêve de toute leur vie était réalisé ; ils s'appartenaient devant Dieu, devant les hommes.

Pour toujours, ils étaient liés l'un à l'autre.

Ils s'arrêtèrent à Lyon d'abord, puis à Marseille.

Le mois d'août, cette année-là, le joli mois de la sève remontante, était particulièrement doux, sans grande chaleur.

Même sur le littoral où cependant, d'ordinaire, le soleil, à cette époque de l'année, a des rayons torrides, la chaleur se faisait à peine sentir.

L'atmosphère, toute changée par de récents orages, était d'une fraîcheur délicieuse.

Tout le long de la mer bleue, à Menton, à Vintimille, à Bordighera, à Porto-Maurizio, à Gênes même, cette impression admirable ne changea pas.

Dans cette dernière ville, ils prirent le train pour Milan, et de là, par le petit chemin de fer qui aboutit à Chiavenna, en passant par Colico et les lacs, ils gagnaient le village dans lequel Jean-Jacques avait plus d'une fois visité l'abbé Emmanuel Borromée.

Et avant de retrouver le pays enchanté que le souvenir de la morte allait embuer pour eux de tristesse et de mélancolie, chacun de leurs arrêts fut une étape du paradis.

Maintenant, ils s'appartenaient.

La réserve farouche à laquelle, depuis tant d'années, ils étaient condamnés pour respecter leur devoir rigide, aujourd'hui n'existait plus pour eux.

De leurs lèvres maintenant descendues, les mots d'amour et les protestations éperdues s'échappaient.

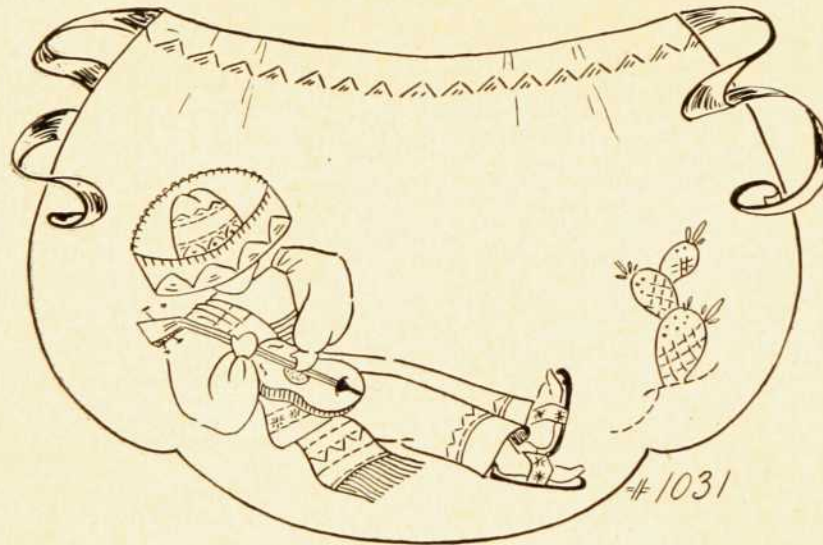
Et pour leurs âmes si profondément éprises, c'était le ciel.

Et Milan, et ses palais, et son Dôme, et ses innombrables statues de martyre, et sa campagne féconde, ses plaines magnifiques dans lesquelles les récoltes se dressaient mûries par l'été qui approchait, rien, mais rien n'attirait leurs regards.

Claude ne voyait qu'une chose : sa Jacqueline dont les beaux yeux sombres et tendres ne lui avaient jamais paru si beaux ; et elle ne remarquait aussi, ne constatait que les soins infinis, la tendresse jalouse, l'adoration éperdue, dont l'entourait celui qui était son maître et son ami, son esclave et son seigneur.

Enfin, ils arrivèrent dans le petit village tout proche de Colico, où jadis Colette s'était réfugiée, où Jean-Jacques

VOUS BRODEZ, MADAME ?



TABLIER MEXICAIN

Le sombrero de ce donneur de sérénades mexicaines, est assez volumineux pour servir de poche à cet attrayant tablier, estampé sur coton écri. Six nuances vives sont utilisées pour la broderie. Tableau des couleurs inclus.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
B. P. 175, Place d'Armes, Montréal.

LISTE DES PRIX — Patron No 1031

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

☐ No 1031 — Tablier estampé, ceinture, poche et attaches	\$0.45
☐ Cotons de couleurs	.30
☐ Patron estampé sur papier	.25
☐ Papier carbone, bleu ou jaune, pour tracer	.10

Prière à mes lectrices d'inclure le prix de la commande, plus la taxe de 5% ou de 3%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom

Adresse

Localité Province

d'abord, Georges ensuite, l'avaient rejointe.

C'était bien plus haut que les rives du lac.

Le hameau s'accrochait aux premiers escarpements de la montagne, comme un nid s'accroche dans les branches.

Et là, les châtaigniers étaient si verts, les noyers avaient leurs branches si vivaces, si longues, si retombantes, que de loin on eût dit les maisons enfouies dans des branches élégantes de saules.

Un hôtel assez propre était installé à l'endroit le plus pittoresque.

L'omnibus qui avait pris leurs bagages à la descente du bateau à vapeur y conduisit tout droit Claude et Jacqueline.

Le propriétaire, un Suisse intelligent et avisé, leur installa une petite table au couvert reluisant de propreté, sur une terrasse dont la vue était admirable et unique.

Tout près d'eux, presque à leurs pieds, c'était d'abord dans toute son étendue ce joli lac de Côme, certainement le plus beau des lacs italiens, avec ses eaux bleues, ses villas semblables à des palais, ses jardins suspendus, les arca-des qui les soutiennent, les terrasses qui le dominent et desquelles en un enchevêtrement fou retombent les vignes sans pareilles, les roses éclatantes, les jasmins au parfum grisant, les géraniums couleur de pourpre; tandis que, sur les murs plus hauts et étagés en amphithéâtre, s'accrochent les orangers en fleurs, les citronniers plus foncés, les grenadiers aux larges taches sanglantes.

Mais aux premiers renseignements demandés, une mauvaise nouvelle leur fut donnée: l'abbé Emmanuel, absent du pays, ne devait revenir que dans un mois.

Il n'y avait qu'à l'attendre. Ce que firent les deux jeunes gens.

Du reste, leur amour leur suffisait.

Puis, ce pays si beau, avec les excursions diverses que leur fournissaient les environs, surtout les montagnes toutes proches, leur fit trouver le temps trop rapide.

Enfin, un jour le patron leur annonça que le comte Borromée était venu.

Aussitôt, ils organisèrent leur petit déplacement.

Une patache, le lendemain même, les porta dans le petit village qu'habitait l'abbé Emmanuel.

C'était une ancienne calèche démantelée, cahotante, invraisemblable, et cependant baptisée du nom pompeux de: landau.

Deux roses étiques y étaient attelées.

Sur le siège on voyait un beau garçon, un Piémontais, aux yeux bleus, aux cheveux outrageusement frisés, surmontés d'un tout petit chapeau de feutre pointu, tenant sur cette invraisemblable tignasse par un miracle d'équilibre qu'on ne s'expliquait pas.

Il parlait une sorte de charabia, cependant compréhensible.

— Le maître de l'hôtel m'a dit qu'il fallait conduire Vos Excellences à Castagnera, expliqua-t-il, le chapeau à la main.

« Il y a deux routes, l'une bien plus belle que l'autre.

— Cette dernière est-elle plus longue? demanda Claude.

— Un peu plus, Votre Excellence; mais si pittoresque...

« Ah! elle vaut la peine d'être vue.

« Et puis, il y a des cascades, la cascade du Lait, surtout, une merveille.

— Passons par là, Claude, insista Jacqueline.

— La route n'est-elle pas dangereuse? demanda le jeune directeur de Pierre-Pointue, qui se méfiait de ces sentiers perdus, sans talus, sans parapet, où souvent la route à moitié éboulée laisse à peine la place de la voiture.

Mais la jeune femme était brave, elle n'avait pas le vertige.

— Aux endroits dangereux, je descendrai, dit-elle, nous marcherons à côté l'un de l'autre, ce sera délicieux.

— Allons, dit-il, passez par où vous voudrez, mais soyez prudent.

Le Piémontais s'assura que la portière était bien fermée.

Il ajusta le harnachement de ses haridelles, et montant sur le siège, il eut un bizarre appel de la langue se terminant par une sorte de petit cri aigu. L'équipage partit au galop.

Il venait de promettre une extrême prudence et il allait un train d'enfer, fouettant à tour de bras ses maigres roses, leur faisant dévaler avec une vitesse de torrent, la rue droite qui s'en allait rejoindre la grande route.

Mais il y avait le village à stupéfier, à épater.

La guimbarde cahotait, grinçait sur essieux, se balançait d'une maison à l'autre; les chiens aboyaient comme des enragés, les poules s'enfuyaient, allant chercher leurs gamins qui barbotaient le long des ruisseaux.

Claude cria:

— Doucement donc, plus doucement!

Giuseppe, le Piémontais, n'avait garde de l'entendre.

Il faisait de l'effet, il rayonnait.

Enfin, la grande route fut atteinte sans accident, et comme la montée commençait sur-le-champ, en sens inverse, les rosses d'elles-mêmes ralentirent leur allure.

Pendant encore quelques kilomètres, on parcourut une bande de terrains que des murs bas, derrière lesquels se voyaient de splendides jardins, enseraient.

Puis, la route ondula, monta, descendit, courant au milieu des pâturages, de prairies heureusement coupées de haies et d'immenses bouquets d'arbres.

Mais le chemin ne tarda pas à devenir plus rocailleux, il se creusa d'ornières profondes aux endroits où, pendant l'hiver, il était exposé aux ravages des eaux.

En effet, de tous les côtés, on les voyait ces belles eaux quelquefois vertes, le plus souvent d'un blanc de lait, bondissantes, écumantes, courant comme des folles à côté de la route ou se précipitant du haut des rochers abrupts, en cascades magnifiques.

Maintenant on était sous les arbres de la forêt.

Le soleil ne pénétrait pas sous la voûte épaisse des branches se rejoignant.

Un continuel bruissement de source chantait sous les pierres, s'échappait de toutes les fissures de granit, que bordaient les élégantes plantes frêles qui croissent dans les endroits humides.

Il faisait délicieusement frais dans ce nid enchanté d'ombre et de verdure.

A mesure que l'on avançait, l'eau charmante qui chante, qui pleure, qui gazouille ou qui mugit, apparaissait, se montrait, révélant sa présence visible ou cachée.

Et bientôt, on entendit un bruit sourd, un bruit qui devenait formidable à chaque nouveau tour de roue.

On eût dit les premiers roulements mystérieux et terribles, que fait le tonnerre dans les pays chauds avant d'éclater.

L'air devint humide, des gouttelettes impalpables et glacées jaillirent de tous les côtés.

Les hurlements de tonnerre augmentaient toujours.

On sentait une indescriptible fureur, une rage, une colère, qui essayait de s'user contre quelque obstacle gigantesque et infranchissable. Des parois de rocher probablement.

Giuseppe étendit sa main, celle qui tenait le fouet, et très haut afin d'être entendu malgré le bruit formidable, il dit:

— Le Fiume di latte (Ruisseau de lait).

— C'est certainement la cascade dont il a tant parlé avant de partir, fit remarquer Jacqueline à Claude.

La poussière froide comme la glace se fit plus épaisse, emplit l'air, aveuglant les voyageurs les étouffant. Et tout à coup, au détour brusque du chemin, on se trouva vis-à-vis du plus beau spectacle qu'il soit donné de contempler.

Une cascade colossale, énorme comme une nappe venant d'une incommensurable hauteur, s'élançait d'un rocher de granit rouge coupé à pic et, soudain, elle tombait toute droite dans une fissure profonde, effrayante.

Le fracas de sa colère se répétait indéfiniment, encore agrémenté, décuplé par les échos infinis des montagnes, par le retentissement des cavernes invisibles, par le choc violent des retentissements des cavernes invisibles, par le choc violent des roches abruptes contre lesquelles elle bondissait.

Et elle passait violente et mugissante, rapide comme la foudre.

Et elle s'en allait dans un gouffre inconnu qu'il eût été imprudent de vouloir même contempler, contre lequel Claude ne voulut pas que Jacqueline demeurât.

— Nous allons continuer la montée, déclara Giuseppe. Et au bout du lacet, tout en haut, par une échappée sur les lacs, vous verrez complètement l'ensemble de la cascade.

L'équipage, en effet, repartit. La montée recommença.

Et la jolie flore des montagnes en cette époque de l'année épanouie, embaumée, délicieuse, apparut de nouveau aux jeunes gens.

Et ils cueillaient aux bords des talus les jolies fleurs aux nuances délicates, les plantes semblables à de frêles dentelles, les fraises rouges, parfumées et délicieuses.

Ils avaient voulu continuer leur ascension à pied, tandis que Giuseppe harcelait ses bêtes.

La montée était rude, mais par des petits sentiers abrupts, rencontrés à chaque pas, ils raccourcissaient la distance, et se retrouvaient toujours au coin des lacets en même temps que l'équipage.

Enfin, ils atteignirent l'endroit dont avait parlé Giuseppe.

Ils avaient presque toujours grimpé sous bois, dans une obscurité relative. Et, tout à coup, par une large échappée, la lumière éblouissante, le soleil, arrivaient à flots.

Non seulement la cascade apparaissait avec sa nappe liquide, et à cette distance ressemblait immobile et blanche à une neige qui fût restée accrochée aux parois de la montagne, aux découpures fantastiques de quelque rocher géant, mais on apercevait aussi les lacs de la Lombardie, et les jardins et les montagnes qu'éclairait un soleil radieux.

C'était impressionnant et magnifique.

Après avoir laissé souffler ses maigres rosses résistantes comme du fer, avec leurs côtes en cercles qui semblaient sur le point de leur percer la peau. Giuseppe repartit.

— L'abbé Emmanuel leur donnera de l'avoine, dit-il, en manière de consolation. Jamais ni bêtes, ni gens n'ont quitté son presbytère avec soif ou faim.

— Y a-t-il une auberge aux alentours? demanda Jacqueline.

— Une auberge, pourquoi faire?... — Pour nous reposer et déjeuner.

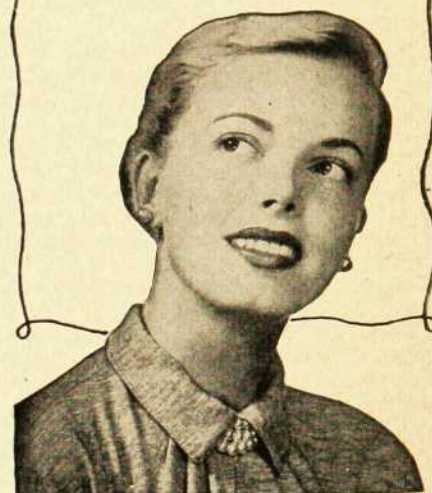
— Ce serait faire injure à don Borromée, madame, il vous en voudrait, nul ici ne le désoblige.

Vers dix heures seulement on arriva au presbytère de la montagne à San-Bernardino, un peu avant Castagnera.

L'abbé Emmanuel y avait été envoyé comme desservant, à sa sortie du séminaire.

Il n'avait jamais voulu le quitter.

Tampax
est Vraiment
magique!



Rien d'étonnant que Tampax soit considéré comme "magique". C'est un produit si petit, si propre—présentant de si nombreux avantages et améliorations pour la femme... celle qui doit faire face au problème millénaire de la protection sanitaire durant "ces jours-là".

Examinons les avantages de ce merveilleux produit moderne inventé par un médecin, approuvé par plusieurs sommités médicales et employé par des millions de femmes. Voici les faits... Tampax se porte intérieurement, absorbe intérieurement et son format n'est qu'une fraction des anciens tampons. Il est fait de ouate sur fine comprimée dans des applicateurs individuels le rendant facile d'emploi.

Tampax supprime ceintures, épingles et serviettes externes. Pas d'odeur ni d'irritation. Lorsqu'il est en place, vous en oubliez même la présence! Pas de bourrelets sous les vêtements. Tampax se porte aussi dans la baignoire ou sous la douche. Et, grâce à son petit format, il est facile d'en disposer. Procurez-vous Tampax aux pharmacies ou comptoirs de produits sanitaires. 3 degrés d'absorption: Régulier, Super, Junior. Canadian Tampax Corporation Ltd., Brampton, Ont.



Cette publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine

CANADIAN TAMPAX CORPORATION Limited, Brampton, Ont.

Envoyez-moi sous pli personnel un paquet d'essai de Tampax. J'inclus 10c pour frais d'envoi et j'indique le format désiré:

() RÉGULIER () SUPER () JUNIOR

Nom..... (écrire bien lisiblement)

Adresse.....

Ville..... Prov. TX-52-01FS

Amateur passionné de botanique, de géologie, d'histoire naturelle, il passait sa vie en excursions, au cours desquelles il faisait des découvertes qui le passionnaient.

La flore des montagnes du Piémont n'avait plus de secrets pour lui.

Avec cela, un peu médecin, un peu vétérinaire, d'une bonté d'ange, il rendait de grands services aux paysans des alentours, qui l'adoraient.

Claude, la veille, lui avait envoyé un exprès, pour lui annoncer la visite de Jacqueline et la sienne, en lui disant, en quelques mots brefs, pourquoi ils venaient tous les deux.

Ils étaient donc attendus.

Et dès l'entrée du village, sous les grands marronniers, qui le dimanche servaient à jouer aux boules, aux quilles ou à danser, l'abbé, un bréviaire sous le bras, un bâton ferré à la main, attendait ses hôtes.

C'était un homme plus grand que ne le sont les Italiens d'ordinaire, maigre nerveux, avec une grande élégance native de tournure et de mouvement.

Son visage, très brun, était long et étroit.

La lèvre inférieure, un peu épaisse et légèrement retombante, dénotait une infinie bonté.

Les yeux noirs, mais d'un noir de charbon, décelaient une intelligence de premier ordre.

En un français excellent, il dit :

— Monsieur et madame Claude Monastier, c'est bien vous, n'est-ce pas, monsieur et madame ?

Jacqueline souriait, pendant que Claude, son chapeau à la main, répondait :

— Parfaitement, oui, monsieur le curé.

— Dieu ! quelle mauvaise voiture on vous a donnée là... Comme vous avez dû être secoués !...

« A rendre l'âme, n'est-ce pas ? Sans compter que les chemins, cette année, sont encore plus mauvais qu'à l'ordinaire. »

Avec de vraies manières d'homme du monde, il ouvrit la portière, baissa le marchepied et tendit la main à la jeune femme.

Mais comme elle posait ses pieds par terre, l'abbé Borromée la regarda plus attentivement et, aussitôt, il tressaillit de la nuque aux talons, devint d'une pâleur de cire, et murmura :

— Ah ! mon Dieu...

Ni Claude, ni Jacqueline ne parurent remarquer son intense émotion.

Ils étaient à deux pas du presbytère. L'abbé Emmanuel montra de la main une porte basse au cocher.

— Entre là, lui dit-il en piémontais, ce langage que si facilement on comprend, parce qu'il ressemble presque absolument au patois de nos populations méridionales. Tu trouveras mon domestique Gennaro, il t'aidra à dételier les bêtes, et les fera rafraîchir.

— Bien, Padre, répondit le cocher.

Jacqueline et Claude le suivirent.

On traversa la place du village, déserte à cette heure du jour.

Un peu en arrière de l'église, enveloppée de la base au faite par une végétation folle de lauriers, de géraniums, de rosiers en fleurs, de plantes grimpanes de toutes sortes, se voyait une petite porte cachée elle-même aussi sous la verdure et sous les fleurs.

La porte était ouverte.

L'abbé la désigna du geste aux voyageurs.

Ils pénétrèrent tout de suite dans une vaste pièce, une sorte de parloir d'une propreté méticuleuse, blanche à la chaux, sans rideaux, ni ornements d'aucune sorte.

Des chaises d'une forme surannée et jolie, deux vieux fauteuils et des fleurs, une table encombrée de papiers, d'encriers, de livres, meublaient seuls la pièce riante, où le soleil par les fenêtres ouvertes entraînait à flots.

L'émotion du prêtre ne se calmait pas, au contraire.

Il s'adressa à Claude :

— Quand bien même, monsieur, dit-il, vous ne m'eussiez pas écrit pour m'annoncer votre visite et me dire votre nom, je ne me fusse pas trompé à votre vue.

Et désignant Jacqueline :

— Madame, continua-t-il, est le portrait vivant de la plus infortunée, la plus respectable, la plus adorable victime des passions humaines que j'aie jamais rencontrée ici-bas.

« Malheureusement dans ses beaux yeux francs et droits, il y avait un désespoir infini, tandis que dans les vôtres, madame, le bonheur a mis ses flammes et ses joies. »

« C'est la seule différence qui existe entre vous et celle dont j'ai béni la tombe. »

La pâleur de Claude était devenue celle d'un suaire.

— Je suis le fils de la victime que vous avez connue, monsieur le curé, dit-il.

— Ah ! mon Dieu, cet enfant si petit, que j'ai vu à son entrée dans ce monde, que j'ai baptisé et sur lequel j'ai veillé pendant les deux premières années de sa vie... c'est vous...

« Car on vous avait mis en nourrice, monsieur, chez des braves gens qui étaient mes ouailles, et qui demeuraient bien plus haut dans la montagne... »

— Y demeurent-ils encore ?

— Non, il y a dix ans environ, une avalanche formidable s'est abattue sur ma chère paroisse... Elle a emporté et leur ferme, et leur mobilier, et toute leur famille, même votre soeur de lait, monsieur.

— De sorte qu'il ne reste rien d'eux ?

— Non, rien...

Un silence se fit.

Claude au bout de quelques minutes demanda :

— Et ma mère, monsieur le curé, cette pauvre Colette qui a tant souffert par moi, par un autre aussi, hélas !... Voulez-vous, pouvez-vous me parler d'elle ?

— Oui, monsieur, elle m'a chargé de vous dire certaines choses à vous seul. Spontanément, Claude étendit la main et désignant Jacqueline, il dit :

— Non seulement celle que vous voyez là est ma femme devant Dieu et devant les hommes, monsieur le curé, mais elle est la compagne idéale et bénie qui depuis les lointaines années de mon enfance m'a donné force et courage, m'a montré le but à atteindre, m'a consolé de toutes les douleurs dont ma naissance était cause...

A ce souvenir malgré sa force d'âme, et un peu aussi parce que quelqu'un qui l'avait connue, peut-être consolée, allait lui parler de la morte, Claude cacha son visage dans ses mains, et dut essuyer les larmes qui emplissaient ses yeux.

Jacqueline, pour laisser passer cette souveraine émotion, dit à son tour :

— Mon père, monsieur le curé, est le propre frère de Colette. Vous vous souvenez certainement de Jean-Jacques Monastier, dont le désespoir à cette époque n'a pas pu passer inaperçu devant vos yeux.

— Ah ! si je m'en souviens !... Je n'ai jamais vu un homme aussi admirablement trempé, ayant autant souffert, et sachant néanmoins, par amour pour celle qui était si injustement frappée, surmonter son désespoir, sa haine, sa juste rancune !...

« Ah ! comme il aimait cette pure et adorable victime... »

« Comme il a pleuré et maudit, et blasphémé ! »

« Ah ! combien j'ai compris alors par les confidences, les sanglots, la douleur de ces braves gens, à quel point était cruelle, impie, maudite par le Dieu que je sers, cette guerre qui fait que les hommes, frères par la race, fils de la même humanité, s'égorgent, s'entre-tuent, se livrent à toutes les horreurs possibles les uns vis-à-vis des autres !... »

Il leva ses deux mains au ciel et fit un geste énergique de la tête.

Il continua :

— Ce que je dois vous dire, le voici :

COUPABLE OU NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Quand un véhicule-automobile n'est pas en état de procéder sous son propre pouvoir, une personne qui est assise au volant peut-elle être convaincue d'en avoir eu la charge ou le contrôle en état d'ivresse ?

Une automobile se trouve arrêtée sur une grande route. Il y a une panne sérieuse de moteur. Les occupants font des tentatives vaines pour le remettre en état. Finalement on décide de pousser le véhicule pour le garer en attendant un mécanicien compétent. Certains des passagers ont consommé des liqueurs alcooliques avec exagération. C'est à un de ceux-là qu'on demande de rester au volant pendant qu'on poussera sur l'auto.

Des représentants de la Loi surviennent. Ils procèdent à l'arrestation du type qui occupe la place du chauffeur et le traduisent en Cour sous l'accusation d'avoir été en charge d'une automobile alors qu'il se trouvait en état d'ivresse.

L'accusé proteste de son innocence. Il ne nie pas son ébriété. Mais soutient que l'accusation n'est pas fondée dans son cas. D'après lui, elle n'est pas soutenable parce qu'il n'était pas en charge d'une automobile en état de fonctionner. Il argue que la Loi ne l'atteint pas parce que, en pratique, il ne s'agissait plus d'un véhicule-moteur ou automobile.

Cet accusé est-il COUPABLE ou NON ?

NON-COUPABLE ! Il appartenait, en effet, à la Couronne de prouver non seulement que l'accusé était ivre, mais qu'il était alors en charge d'un véhicule capable de se mouvoir par son propre pouvoir.

« Un jour, dans une villa solitaire et abandonnée située entre Colico et San-Bernardino, une jeune femme vint s'installer. »

« Elle était accompagnée d'une Italienne qui jadis était partie d'un hameau voisin pour se placer chez de riches étrangers, lesquels avaient passé l'hiver à Côme. »

« Elle s'en alla avec eux en Allemagne, je crois. »

« Elle n'avait pas donné d'explications et jamais depuis son départ, les parents éloignés laissés par elle dans le pays n'avaient eu de ses nouvelles. »

« Elle paraissait s'être attachée infiniment à l'étrangère et, aux gens curieux qui demandaient des renseignements sur son compte, elle répondait que c'était une jeune femme, une Française devenue veuve pendant la guerre abominable, qui venait à peine de finir ; que sa santé ne lui avait pas permis de rejoindre son pays natal et sa famille, mais que probablement bientôt ce serait cette famille française vers laquelle elle ne pouvait aller, qui arriverait pour l'entourer de soins et d'affection. »

« En effet, l'étrangère s'installa seule dans sa villa. »

« Au bout de quelque temps, l'Italienne Francesca Malfedi s'absenta elle-même, mais elle revint au bout de quelques jours, accompagnée d'un individu, appartenant certainement au meilleur monde. »

« C'était, paraît-il, le frère de la Française. »

« A sa ressemblance parfaite avec elle, on comprit que Francesca disait la vérité. »

« Partout et toujours, à partir de cette arrivée, on vit la jeune femme et celui qui l'avait rejointe sortir ensemble, faire aux côtés l'un de l'autre de longues promenades à pied, dans le pays. »

« Elle était dans un état de grossesse assez avancé. »

« Et comme elle était toute vêtue du deuil le plus austère, qu'un incommensurable désespoir était sur son visage d'une beauté souveraine, tout le monde admit ce que Francesca avait d'abord dit : que, veuve d'un officier tué pendant la guerre elle n'avait pu à cause de sa faiblesse revenir en France, et c'était, au contraire, son frère qui était accouru pour la soigner et l'entourer de consolations et de tendresse dans sa peine cruelle. »

« Quand on les rencontrait, — ce qui était fréquent, — on ne pouvait que remarquer et la douleur de la jeune femme dont le beau visage toujours était couvert de larmes et l'expression qu'avait le frère pour l'intéressante malade... expression d'amour presque paternel, de pitié profonde, de sollicitude à toute épreuve. »

« Ils venaient le dimanche à l'office dans ma petite église. »

« Mais ils n'avaient pas fait de visites et, par discrétion, en pressant chez eux une situation pas banale et particulièrement douloureuse, je m'étais abstenu de me présenter à leur villa. »

« Les preuves de l'intérêt le plus sincère sont quelquefois de si grandes indiscretions, et amènent de si profondes gênes !... »

« Un matin, comme je venais de finir ma messe, que ma petite église était déserte, je m'étais agenouillé derrière un pilier pour mon action de grâces. »

« Tout à coup, un sanglot étouffé, mais profond, déchirant, terrible, me fit tressaillir de la tête aux pieds. »

« Je regardais autour de moi, je ne sus voir personne. »

« Un rayon de soleil entra par le vitrail du haut et enveloppait de rayons la Vierge, très vieille, à l'expression vraiment divine, qui surmonte mon autel. Elle semblait me dire :

« Ton devoir est de consoler toute peine, de relever tout courage.

« Cherche, regarde, il y a, pas loin de toi, une bien grande douleur...

« Je me levai aussitôt.

« Je fis le tour du pilier et à quelque distance, en effet, je découvris la silhouette d'une jeune femme affalée sur un prie-Dieu de bois.

« Elle avait caché son visage dans ses mains jointes, mais au mouvement de ses épaules, je voyais qu'elle pleurait amèrement, profondément.

« Je m'approchai.

« Elle leva la tête, et je distinguai le plus adorable, le plus beau, le plus pur visage qu'il m'a été donné de contempler sur terre.

« Je ne sais pourquoi, mais je trouvai immédiatement qu'il ressemblait, ce visage d'ange, au portrait d'une jeune martyre des premiers âges du christianisme, laquelle appartenait, disait-on, à notre maison, et que ma mère conservait dans un oratoire particulier.

« J'adressai la parole à la désespérée.

« Dieu qui vous a conduite dans le plus humble de ses temples, osai-je lui dire, met également sur vos pas le plus petit, le plus infime de ses ministres, mais qui se sent plein de sympathie pour vous, pauvre petite fleur brisée...

« Confiez-moi votre peine, je la soulagerai peut-être...

« Elle me regarda attentivement et au bout de quelques secondes, elle me répondit en français :

« Vous paraissiez très bon, en effet, monsieur le curé, mais votre Dieu s'il existe est bien cruel, car il m'a envoyé une douleur au-dessus de toutes forces humaines...

« Je ne répondis pas.

« Mon cœur était abominablement serré. J'avais l'intuition de quelque drame terrible.

« Je lui montrai la porte de la sacristie.

« A cette heure, lui dis-je, personne ne vous dérangerait.

« Mon serviteur, Gennaro, peut seul revenir, mais il n'est pas indiscret et il veillera sur notre tranquillité, au contraire.

« Voulez-vous me suivre ? Il me semble que Dieu me permettra de vous faire du bien.

« Elle m'obéit et vint, en effet, s'affaler mourante sur une des chaises de paille de ma petite sacristie.

« Ah ! s'écria-t-elle, je suis à bout de force, à bout de courage, à bout de tout !...

« J'étais très jeune à cette époque. Sous la robe de prêtre qu'une irrésistible et sincère vocation avait jetée sur mes épaules, battait un cœur chaud et ardent, un cœur qui avait soif de dévouement et que toutes les douleurs humaines trouvaient ouvert à l'indulgence, à la pitié, à la consolation.

« Mais voir ainsi se désespérer et sangloter cette enfant si belle, qu'on devinait si pure, me causa tout de suite une intolérable douleur.

« Oui, c'était bien une pauvre petite fleur brisée comme j'en avais eu d'abord l'intuition ; je lui prodiguai tout ce que j'avais en moi de meilleur, de plus sacerdotal ; et puis, ce qui l'impressionna le plus, je crois, c'est que je pleurai avec elle.

« Ce jour-là, elle ne me dit pas grand-chose, assez néanmoins, pour me faire comprendre qu'il s'était passé en sa vie un drame terrible dont elle était la victime et qui, femme sans mari, en la laissant mère, n'avait touché, ni à sa pureté, ni à son honneur...

« Mais la grande sympathie que je lui avais témoignée l'avait attendrie.

« Elle revint quelques jours après et je la revis souvent.

« Peu à peu, ses lèvres closes s'ouvrirent ; elle n'eut plus de secrets pour moi.

« Que vous disait-elle ? murmura Claude, qui ne respirait plus, attaché, ainsi qu'il l'était, aux paroles du prêtre.

« Je ne peux pas vous le répéter.

« Elle m'a demandé là-dessus un secret absolu, me disant :

« Tout ceci doit rester entre vous et moi...

« C'est à votre honneur de prêtre que je confie mes pensées les plus secrètes, mais tout ce que mon enfant devra savoir, je l'écrirai pour lui et c'est vous, quand il aura l'âge de juger et de comprendre, vous qui lui remettrez ces quelques pages, à lui seul, vous m'entendez.

« Ces pages que j'ai refusées à son frère, que j'ai refusées à un autre qui me faisait encore plus pitié, si c'est possible... je vous les donnerai...

« Pauvre Georges ! soupira Jacqueline.

Le prêtre s'interrompit :

« Oh ! oui, madame, dit-il, vous pouvez le plaindre, celui-là, car il a souffert... Et avec quelle grandeur, quelle abnégation, quel oubli de lui-même ; il faut l'avoir vu pour s'en rendre compte...

Et recommençant à s'adresser à Claude :

« Ces lignes, qui constituent le dernier souvenir de votre mère, monsieur, je suis prêt à vous les donner, elles vous appartiennent.

Claude sanglota :

« Merci, monsieur le curé, merci, surtout d'avoir soutenu et consolé la pauvre morte...

« Vous avez fait là une oeuvre de charité bien grande, mais, je vous en prie, parlez-moi encore d'elle ; racontez-moi tout ce que votre conscience vous permettra de dire sur cette vie à laquelle certainement vous avez été mêlé plus que quiconque.

« Notre père, lui, n'en peut pas parler.

« Au premier mot, la douleur, la colère, l'indignation le prennent à la gorge, il souffre après tant d'années comme si la chose s'était passée hier.

« Georges, mon grand ami, avait eu ses lèvres implacablement closes par la volonté de notre père ; esclave de son devoir, il n'a jamais parlé, de sorte que ni ma femme, ni moi, ne savons rien de Colette, cette chère sainte dont nous adorons cependant le souvenir à genoux.

« Eh bien ! tout ce qui m'est permis de vous dire, le voici :

« Un jour, Mme Colette m'amena son frère après la messe.

« Dans la sacristie, où nous étions seuls, elle le poussa vers moi.

« Je lui ai raconté, me dit-elle, et nos conversations et le bien infini que votre charité me fait.

« Aujourd'hui, c'est à lui qu'il faut prodiguer tous les trésors de votre cœur, mon père. Car Jean-Jacques Monastier est encore plus malheureux que moi.

« A partir de cet instant, j'eus de fréquentes rencontres avec les deux désespérés, soit chez moi, soit chez eux.

« Votre père, madame, a un grand caractère...

« C'est une âme d'élite, un cœur très chaud, et qui, sous son absolutisme passionné, sous sa violence si redoutable en apparence, cache une bonté, une délicatesse peu communes...

« Oh ! je sais, murmura Jacqueline, je sais, et nous le connaissons bien tous les deux...

« Ma mère, tant qu'elle a vécu, a eu le tact et la puissance de lui faire accepter certaines choses, certains souvenirs surtout.

« Mais depuis que nous l'avons perdue, depuis cet abominable malheur, par quelles luttes, par quelles douleurs, par quels combats, ne sommes-nous pas tous passés !...

Elle n'en dit pas davantage : c'était assez.

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

Moulé surprise

2 tasses de riz cru
4 tasses d'eau bouillante
2½ c. à thé de sel

½ tasse de persil haché
½ tasse de jus de viande
2 tasses à tb. de saindoux

3 c. à tb. de saindoux

Triez et lavez le riz. Ajoutez le sel à l'eau bouillante. Ajoutez le riz graduellement afin que l'eau ne cesse pas de bouillir. ouvrez et laissez bouillir pendant 15 minutes. Egouttez bien. Ajoutez le persil haché. Mettez de côté 1 tasse de ce mélange, puis doublez un moule bien graissé avec le reste du mélange. Pressez-le jusqu'à une épaisseur d'environ 1½ pouce. Remplissez le centre avec la viande hachée et le jus. Couvrez avec la tasse de riz, mettez un couvercle étanche. Placez le moule dans de l'eau chaude et faites cuire à la vapeur pendant 45 minutes. Renversez pour servir. Six portions. Servir avec une sauce au fromage ou aux tomates au goût. Si vous vous servez d'un autoclave faites cuire 15 minutes à 15 livres de pression.

Crème de pois verts

1 boîte de pois verts (20 onces avec liquide)
1 c. à thé de sucre
1 tasse d'eau froide
2 tasses de lait
1¼ c. à thé de sel

1 c. à t. d'eau froide
2 c. à tb. de farine
2 c. à tb. de beurre
1 tranche d'oignon
½ de c. à thé de poivre

Ajouter le sucre et l'eau aux pois et laisser mijoter durant 20 minutes. Passer à travers un tamis et épaissir avec la farine qui a été délayée avec la cuillerée à tb. d'eau. Chauffer l'oignon et le lait, enlever l'oignon et ajouter le lait au mélange de pois. Ajouter le beurre, le sel et le poivre. Servir très chaud. Quantité : six portions.

Ramequins aux tomates

3 c. à tb. de graisse
¼ de c. à thé d'oignons râpés
¾ de c. à thé de sel
1 tasse de fromage râpé

4 c. à tb. de graisse (additionnelle)
9 tranches de pain d'un demi-pouce d'épaisseur
2¼ tasses de pulpe de tomate
¼ de c. à thé de poivre
2 oeufs bien battus

Faites fondre 3 c. à tb. de graisse dans une poêle à frire, ajoutez les oignons et faites cuire 1 minute (ne laissez pas brunir). Ajoutez la pulpe de tomate, le sel, le poivre et faites mijoter 2 à 3 minutes. Incorporez le fromage râpé, versez sur les oeufs battus, remettez sur le feu et faites cuire entre 2 à 3 minutes encore jusqu'à ce que le mélange prenne de la consistance. Pendant ce temps, enlevez les croûtes de pain et coupez en petits dés. Faites brunir dans de la graisse fondue dans la poêle à frire. Incorporez la moitié des dés dans le mélange chaud. Versez dans des ramequins ou un plat de service. Semez les dés de pain qui restent à la surface et servez immédiatement. Six portions.

Butterscotch

½ tasse de sirop de maïs
2½ tasses de sucre

¾ de tasse de beurre fondu
1 tasse d'eau

Mettre le sucre, le sirop et l'eau dans une grande casserole. Brasser sur feu doux jusqu'à ce que le sucre soit entièrement fondu avant que l'ébullition commence. Ajouter ¼ de c. à thé de crème de tartre et laisser bouillir 5 minutes. Enlever le couvercle et cuire jusqu'à 310° F. ou jusqu'à ce que le sirop soit cassant dans l'eau froide. Ajouter le beurre fondu et bien mélanger au sirop. Verser dans un plat beurré à l'épaisseur d'un ¼ de pouce, sitôt que le sucre est assez refroidi pour le manipuler sans danger de se brûler, tailler par bandes avec des ciseaux et couper en coussinets. Si le butterscotch devient trop dur, le placer au four quelques minutes, pour le ramollir.

Pouding au riz au chocolat

1 carré ou 1 once de chocolat fondu
½ c. à thé de vanille
4 tasses de lait

½ c. à thé de sel
¼ de tasse de sucre
½ tasse de riz

Faire fondre le chocolat dans un bain-marie. Ajouter le lait chaud puis le riz bien lavé, le sel et le sucre. Laisser cuire 1 heure jusqu'à ce que le riz ait la consistance d'une crème épaisse. Aromatiser. Servir dans un plat à dessert ou dans des coupes avec de la crème simple ou fouettée. 6 à 8 services.

FAIBLESSE

Les maladies les plus graves commencent par la faiblesse

N'attendez pas un épuisement complet, prenez ce puissant tonique.

Idéal pour hommes, femmes et enfants

Chez votre pharmacien

Elixir Tonique Montier

D. WATSON & CO., Montréal



MAL DE TÊTE

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pourquoi souffrir? La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.

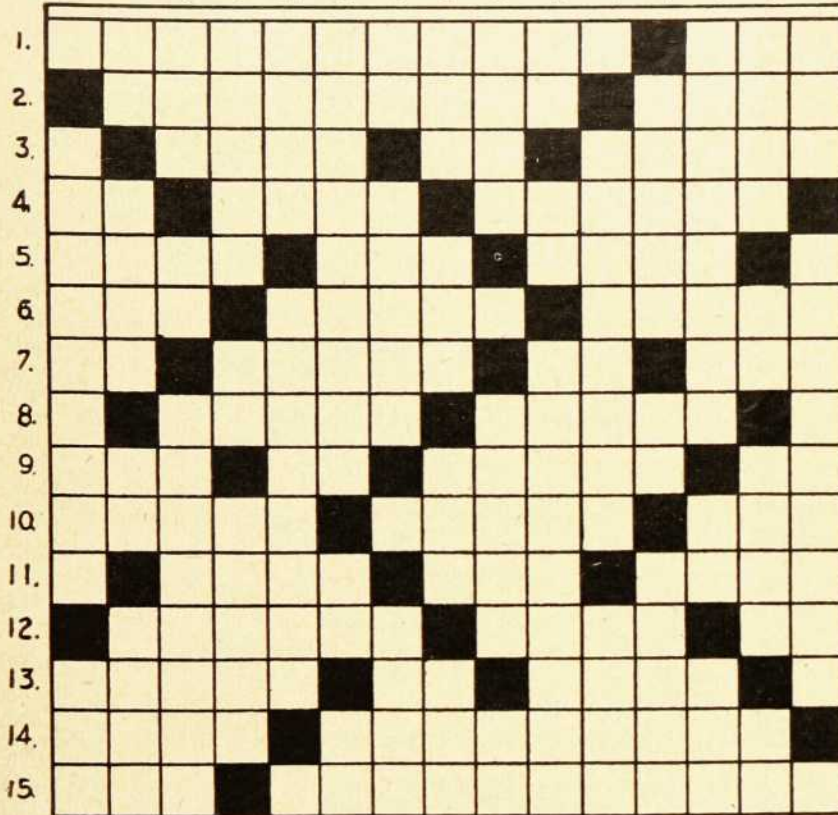


POUDRES

LAMBLY'S
CONTRE LE MAL DE TÊTE

Les Mots Croisés du Samedi

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



Problème No 1081

HORIZONTALEMENT

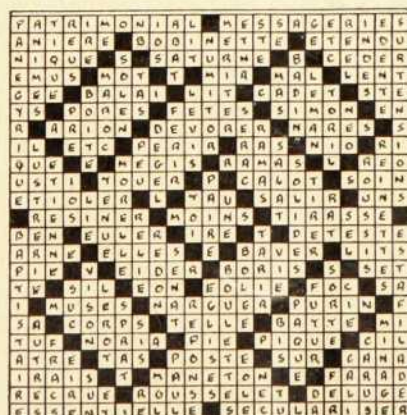
- 1—Ami des Grecs. — Proclamation officielle et publique.
- 2—Indiscrète. — Lisière d'un bois.
- 3—Baguette à laquelle on enfle par la tête les harengs à fumer. — Préfixe. — Qui n'a pas de pieds.
- 4—En cet endroit. — Viscère double. — Ecrit de peu d'étendue sur un sujet quelconque.
- 5—Rivière de France, originaire des Ardennes. — Eau-de-vie. — Un des Etats unis d'Amérique.
- 6—Un des cantons suisses. — Fils du marquis et de la marquise de Montespan. — Genre de singes américains.
- 7—En les. — Ensemble des plantes qui croissent dans une région. — Oui. — Amas.
- 8—Aliénation d'esprit. — Ombellifères, comprenant plusieurs espèces, dont le céleri.
- 9—Pronom. — Métal. — Permission. — Préfixe.
- 10—Vente à l'enchère. — Bonbon laxatif. — Adresse.
- 11—Poisson de mer du genre squatine. — Démonstratif. — Sorte d'ail.
- 12—Qui n'a point encore atteint l'âge de la majorité. — Qui est à lui. — Symbole chimique du strontium.
- 13—Avarier. — Interjection. — Oubliés.
- 14—Nom actuel de l'Archipel. — Eclats enlevés de l'angle d'une pierre.
- 15—Article. — Qui tremble de crainte.

VERTICALEMENT

- 1—Petits oiseaux des champs à plumage gris. — Semblable.
- 2—Interjection qui sert à appeler. — Expressions des traits. — Pronom indéfini. — Chez les Grecs, astrologue.
- 3—Ville du Pérou. — Tellement. — Renonculacées à fleurs blanches.

- 4—Fleuve le plus long de France. — Nom du Bouddha, en Chine. — Douze mois.
- 5—Plate-forme en saillie autour des bas-mâts. — Etendre.
- 6—Bonnet de nuit. — Patrie des frères Anguier. — Terminaison d'infinif.
- 7—Chemin de halage. — Poudre à canon. — Catégorie de personnes ayant des inclinations communes.
- 8—L'un des apôtres. — Abjuré. — Petite étendue d'eau. — Exclamation qui exprime le doute.
- 9—Père de Jason. — Affectionnes. — D'un verbe gai.
- 10—Négation. — Adverbe de lieu. — Circonstances.
- 11—Fixer. — Troublés.
- 12—Electuaire quelconque. — Conjonction. — Joindra.
- 13—Poissons d'eau douce, très voraces. — Année. — Monnaie japonaise.
- 14—Poète chanteur de l'époque primitive. — Dans la gamme. — Support latéral d'une chaise. — Saint (abr.).
- 15—Créée. — Ensemble des sons qui conviennent le mieux à une voix.

Solution du problème No 1080



L'abbé Emmanuel avait dû les voir commencer, ces luttes, avant la mort de Colette, car les yeux très loin, le visage empreint d'une expression pitoyable et douce, il dit :

— Oh ! oui, je sais, je me souviens !... Il reprit :

— Je les ai vus naître, ces combats et ces désespoirs, alors que la malheureuse jeune femme, qui sentait qu'elle ne survivrait pas à la naissance de son enfant, voulait confier cet enfant à son frère, voulait surtout lui faire jurer d'oublier le père, pour ne se souvenir que de sa maternité à elle.

« Et Jean-Jacques Monastier, pour donner la paix à cette pauvre petite victime qu'il adorait, jurait tout ce qu'elle demandait.

« Mais elle-même ne sentait ces promesses ni profondes, ni sincères, et elle se désespérait.

« — Alors, disait-elle, cet enfant, tu vas donc, Jean-Jacques, et le martyriser et l'adorer ?

« Est-ce digne de toi, qui m'as tant aimée ?

« Et en souvenir de notre si grande affection, de notre jeunesse, de notre mère, qui en mourant m'a donnée à toi, ne pourrais-tu pas faire un très grand effort et me jurer loyalement, sincèrement, ta main dans la mienne et tes yeux dans mes yeux, que tu aimeras l'orphelin, que tu oublieras la patrie du père, pour lui donner une âme française comme la tienne, comme la mienne, comme celle de tous les nôtres ?...

« Et M. Monastier, avec d'atroces trépassements autour de sa bouche crispée de douleur, jurait sans cesse tout ce que voulait la mourante.

« Mais seul avec moi, en déchirant la chair de sa poitrine, il murmurait, désespéré et fou :

« — Je ne pourrai pas, je ne pourrai jamais admettre chez moi, autour de moi, le sang de cet Allemand, de ce bandit, de ce monstre mêlé au mien...

Et Jacqueline, toute remuée d'émotion, murmura :

— Hélas ! hélas ! c'est bien cela, en effet, que depuis la mort de ma mère nous avons vu chez nous, c'est bien l'état d'âme qu'a eu mon père et qui nous a martyrisés tous, car toute sa vie s'est passée à adorer en Claude sa sœur ; à haïr abominablement en lui, en même temps, l'ennemi qui avait porté le désespoir, la mort et le déshonneur chez lui.

Claude, silencieusement, pleurait.

L'abbé Emmanuel demanda :

— Et ce père, le connaissez-vous ?

— Non, dit Claude.

— Comment, avec l'âme à la fois violente, persévérante et tendre qu'il avait, ce père, et dont m'a tant parlé Mme Colette, comment n'a-t-il pas cherché à vous revoir ?

— Il a tenté tout ce qu'il a pu pour cela, déclara le mari de Jacqueline, en pensant à ce terrible épisode de sa jeunesse, qui s'était traduit de par le séjour d'Isidore à Pierre-Pointue, et son enlèvement à lui, Claude, et la mort du valet de chambre dans le train, et le séjour de l'enfant à Schaffhouse, et tout ce qui s'en était suivi.

« Il l'a essayé, oui, répéta Claude.

« Je crois même que je l'ai vu et qu'il a deviné, à ma ressemblance avec la morte, quelle était mon origine.

« Il m'a supplié de lui dévoiler certaines choses, de lui permettre de réparer ce qu'il appelait : un crime.

— Ah ! et que s'est-il passé alors, qu'avez-vous décidé ?

— J'avais quatorze ans, mais l'éducation qui m'avait été donnée avait fait entrer une grande rigidité en moi.

« J'avais fait à ma mère adoptive un serment : celui de ne jamais chercher à pénétrer les mystères que je pourrais, quelque jour, soupçonner autour de moi.

« Alors, devant les paroles énigmatiques de cet homme que je ne connais-

sais pas, en dépit de ses supplications, de l'invincible sympathie qu'il m'inspirait, je me suis raidi, j'ai fermé mon cœur, je me suis enfui, déroutant tous ses soupçons.

— Ah ! comme vous avez bien fait, monsieur.

« En agissant ainsi, vous avez accompli le vœu sacré de la morte, qui m'avait dit :

— Mon enfant sera Français, uniquement Français ; il ne connaîtra jamais sa famille allemande, surtout son père ; c'est ma volonté la plus expresse, la plus formelle !...

« Mon frère l'élèvera, et quand bien même il aurait à souffrir des souvenirs qui resteront éternellement en Jean-Jacques, je veux que Georges et lui soient ses seuls parents, sa seule famille...

L'abbé Emmanuel avait dit tout ce qu'il pouvait dire.

Il se leva et alla dans la pièce voisine, d'où il revint bientôt, portant une petite liasse de papiers à la main.

— Voilà ce qui m'a été confié, pour vous, dit-il.

« Je m'étais engagé à vous le remettre à vous seul ; si je fusse mort avant votre visite, je l'eusse brûlé.

« Maintenant, ma tâche est accomplie.

Les deux jeunes gens, après avoir remercié par des mots que l'abbé Emmanuel sentait venir de cœurs sincères et droits, voulaient repartir.

Mais, comme l'avait dit Giuseppe, personne n'eût été capable, en n'acceptant pas l'hospitalité du curé, de lui causer à la fois un affront et du chagrin.

Du reste, le déjeuner était prêt.

Gennaro, qui n'avait jamais quitté son maître, était un cuisinier de premier ordre.

Des truites roses des lacs glacés, le gibier de la montagne, les volailles succulentes, quoique de toute petite race, les campines exquis, des fruits merveilleux, sucrés et parfumés par le chaud soleil du Midi, composèrent un menu des plus succulents.

On laissa passer les heures chaudes du jour, puis, pendant que Giuseppe attendait et recevait des ordres pour attendre ses voyageurs assez loin dans la descente, l'abbé conduisit les deux jeunes gens faire une excursion dont il leur avait caché le but.

C'était dans un coin de terre assez éloigné du village, mais encore plus ombragé, plus fleuri, plus beau que tout ce qu'ils avaient vu jusque là.

A la magnificence des arbres certainement centenaires, à la beauté merveilleuse des massifs et des buissons, à la propreté des allées et même des sentiers qui traversaient ce coin de terrain en tous sens, on se serait cru dans la partie la plus soignée d'un admirable parc.

Mais, au bout de quelques pas, Claude et Jacqueline tressaillirent.

Ils étaient arrivés, en effet, devant une grande croix de pierre qui dominait l'endroit tout entier.

Puis, au pied de cette croix, cachée dans la végétation profonde des massifs et des arbustes, ils finirent par distinguer des statues, des stèles, des pierres tombales, des urnes funéraires.

— C'est l'ancien cimetière de la commune, dit le prêtre.

« On en a fait un autre là-bas, un peu loin, mais on conserve celui-ci, parce que les familles patriciennes du pays y possèdent leurs tombes. Quelques-unes de ces sépultures représentent même des monuments d'une exceptionnelle beauté.

« Les arbres y ont grandi et poussé.

« Les massifs, en se développant, ont fait de notre cimetière un des plus beaux Campos-Santos de l'Italie. C'est moi qui suis chargé d'entretenir les tombes solitaires ou abandonnées.

« Vous allez voir celle de votre mère, monsieur ; c'est une des plus belles.

« Vous verrez aussi par qui elle a été érigée à la mémoire de la morte.

L'émotion de Claude était indescriptible.

Il donnait le bras à Jacqueline et se scuténait à peine.

L'abbé Emmanuel tourna autour de la croix, prit à gauche, et se trouva bientôt dans une petite clairière, qu'une seule allée circulaire, soigneusement entretenue, entourait.

Au centre de cette clairière, au-dessus d'une corbeille de fin gazon, on voyait une admirable statue de femme en marbre blanc, de grandeur naturelle.

Claude, les yeux arrondis, poussa un cri et étendit les mains.

Cette statue, en effet, paraissait être la reproduction de Jacqueline, de Jacqueline telle qu'il l'avait vue le jour de l'inoubliable fête de Pierre-Pointue, avec sa coiffure lorraine, sa cocarde française retenant le petit bouquet fait avec les petits oeillets sauvages des Vosges, ces petites fleurs que Colette avait aimées jadis, comme plus tard les avait aimées aussi Jacqueline.

Et le corps si beau, souple, magnifique, adorable dans sa minceur élégante, était le même ; les mêmes aussi les traits de bonté souveraine où le nez à l'arête si fine, le front volontaire et intelligent, les yeux surtout grands, immenses, composaient un ensemble attirant et unique.

Au-dessous de la statue, le socle portait ces mots :

— A ma fiancée, à mon grand, à mon saint, à mon pur amour, à celle qu'on m'a volée, mais que même en mourant, j'adorerai toujours...

Et, après ces mots, encore se voyait la signature : « Georges Perrotin ».

Le prêtre dit :

— Celui que vous avez connu, dont le nom est là, qui a été un héros d'abnégation, de dévouement et de douleur, m'a donné une somme considérable pour que cette tombe fût toujours entretenue.

« Vous voyez que je suis fidèle à mon service.

Les deux jeunes gens étaient tombés à genoux.

Jean-Jacques n'avait jamais voulu dire où Colette était enterrée. Il avait laissé supposer que c'était à Milan.

Et voilà que subitement, sans y être préparés, Claude et Jacqueline retrouvaient sa tombe...

Ils restèrent longtemps là, à côté l'un de l'autre, à évoquer le souvenir adoré de celle qu'ils avaient constamment aimée sans l'avoir jamais connue, et très tard ils quittèrent l'abbé Emmanuel Borromée, en le remerciant de toutes ses bontés, en lui promettant de revenir.

Le soleil descendait à l'horizon quand ils retrouvèrent Giuseppe qui les attendait au pied de la cascade, avec ses deux haridelles et sa guimbarde.

Mais un Italien ne s'ennuie jamais à ne rien faire.

Il s'était étendu à l'ombre du talus sur l'herbe, épaisse à cet endroit, et il y dormait à poings fermés, tandis que les rosses tranquilles et heureuses de cette aubaine inaccoutumée, brouaient les pousses tendres des bryères et des cystes.

La descente eut lieu très rapidement.

La jeune femme et son mari avaient la main dans la main ; ils étaient en proie à la plus profonde des émotions en pensant à tout ce qu'ils venaient de voir, à tout ce qu'ils venaient d'entendre, à tout ce qu'ils allaient encore apprendre d'inconnu, de douloureux et de terrible, et qui devait être consigné dans les pauvres cahiers de Colette, qu'ils emportaient avec eux.

Ils rejoignirent ainsi l'hôtel d'où ils étaient partis le matin.

Et Jacqueline, effrayée du bouleversement de Claude, du tremblement de

ses mains de la pâleur horrible de son visage, lui disait :

— C'est moi qui veux te les lire, ces confidences suprêmes ; ensemble, nous apprendrons ce qu'elle a souffert, et ce qu'elle a voulu, et peut-être ce qu'elle veut encore...

VI — Les lois de la guerre

Le lendemain matin, assis tous deux dans la forêt, si belle, aux premiers escarpements de la montagne, dans un site magnifique et désert, les deux jeunes gens commencèrent ensemble la lecture des pages, à coup sûr des plus douloureuses, que Colette avait écrites jadis, pour l'enfant qui n'était pas encore né.

C'était Jacqueline qui tenait les cahiers à la main.

Elle savait, en effet, que seule avec sa douce voix que Claude adorait, elle pourrait atténuer certaines révélations, certains souvenirs.

Elle commença :

« Rosenberg, Allemagne, fév. 1871

« Est-ce bien moi, si pure, si heureuse, si adorée, il y a quelques mois à peine, moi, la fille adoptive de tante Ursule, moi, la fiancée de Georges, moi, l'idole de Jean-Jacques, qui suis aujourd'hui ici, ravie aux miens, prisonnière, loin de tout ce que j'ai aimé et vénéré ; en pleine révolte, incapable de vouloir, de penser, de décider quoi que ce soit, ne sachant même pas encore ce qui m'est arrivé, au moins tout ce qui m'est arrivé ?

« Car il y a dans ma vie passée des trous que je ne m'explique pas, des absences de mémoire dont je n'aurai peut-être jamais la clef...

« Et je tremble, je suis désespérée, j'appréhende tant d'infamies, de douleurs et de mystères !...

« Ah ! Seigneur, Dieu terrible, pourquoi nous envoyer cette épouvantable épreuve à nous, qui sommes depuis si longtemps de si braves gens, n'ayant jamais fait de mal à personne ?

« Où êtes-vous ?...

« Existez-vous seulement, pour permettre les choses abominables que j'ai vues, par où je suis passée, et qui m'ont, sans retour, brisée, désespérée ?

« Et mon frère, et Georges, où me croient-ils ?... Ne me pleurent-ils pas comme morte, à jamais perdue pour eux ?

« Car s'ils me supposaient vivante, quelle puissance humaine, même celle de nos vainqueurs, pourrait les empêcher de me rechercher, de me retrouver ?

« Mais aujourd'hui que dans mon exil j'ai un semblant de calme et de paix, je veux pour ceux qui plus tard retrouveront ma trace et me vengeront qui dans tous les cas me plaindront, me pleureront et ne cesseront pas de m'aimer, raconter aussi fidèlement que possible tout ce qui m'est arrivé, ou du moins les choses dont je me suis rendu compte.

« Une intuition souveraine, en effet, me dit que j'en ignore encore les plus graves, les plus essentielles.

« Jean-Jacques, au début de la guerre, était parti avec tout ce que le pays, pour des raisons ou pour d'autres, gardait encore de valide, et qui n'avait pas été pris ou mobilisé.

« Il avait d'abord tenu la campagne de tous les côtés, mais peu à peu, il s'était cantonné, avec son corps de francs-tireurs, sur le plateau de Vineuil.

« Ce corps, peu nombreux les premiers jours, s'était insensiblement renforcé de tous les amis de mon frère, de ses ouvriers, de ses clients, des patriotes comme lui, qui cherchaient dans cet admirable pays des Vosges, tout fait de ravins cachés, de sentiers perdus, de défilés mystérieux, à défendre le coin de terre où ils étaient nés, à tracasser les corps allemands, entraînent, sortaient.

DEMANDEZ le Fils Favori de l'Écosse...

JOHNNIE WALKER



BORN 1820—

STILL GOING STRONG

UN VRAI

BON

"SCOTCH"

Distillé Mélangé et Embouteillé en Écosse

Vendu en différents formats

JOHN WALKER & SONS LTD., DISTILLATEURS DE WHISKY ÉCOSSAIS, KILMARNOCK, ÉCOSSE

Rayonnez
de Santé
et Beauté



DÉPRIMÉE? NERVEUSE? LYMPHATIQUE? DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO «A»

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE

Cl-inclus 5 sous pour échantillon de
produit SANO «A».

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Nom

Adresse

Ville Prov.

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

Et de fait, Jean-Jacques, avec ses francs-tireurs, ses lieutenants, ses soldats, tous obéissants et dévoués comme lui, soutenait les armées régulières françaises, leur servait de guide, d'éclaireur, protégeait les villages contre les pillards, gardait les défilés dangereux, surprenait, harcelait les troupes ennemies, restait sans cesse en éveil, prêt à défendre les nôtres, à se dévouer, à se sacrifier, ayant par avance donné son sang à la patrie en danger.

«Nous les femmes, les soeurs, les filles de tous ces braves, nous étions dans les ambulances qui couvraient le pays, destinées à relever les blessés, à les panser, à relever leurs forces, à rallumer leur courage, fermer leurs yeux, les ensevelir quand la mort les prenait.

«En avons-nous vu de tous ces pauvres gens, Allemands comme Français?

«Et leur avons-nous prouvé, même à ceux qui avaient envahi notre pays et versé notre sang, que la pitié française ne regarde jamais de quelle nation est celui qui souffre et qui meurt!...

«Le château tout entier, l'usine, le village, tout n'était chez nous qu'une vaste ambulance, que couvraient et protégeaient les drapeaux blancs de la paix, sur lesquels on voyait encore la Croix rouge de Genève, la croix de la pitié, de la charité universelle, toujours respectée par tous...

«Georges, avec son brassard sur lequel apparaissait le même signe de protection, non seulement se prodiguait nuit et jour à ceux qui avaient besoin de soins, mais parcourait encore le pays en tous sens, afin de porter secours à ceux qui, dans les sentiers perdus ou derrière les buissons, sans secours, fussent morts de leurs blessures ou de leurs souffrances.

«Un jour, il arriva avec une terrible nouvelle.

«Les troupes ennemies avaient reçu un échec sanglant.

«Un de leurs corps d'éclaireurs avait été détruit par les nôtres.

«Officiers et soldats étaient tous morts, tous jusqu'au dernier.

«Les Allemands avaient juré de les venger.

«Pour cela, les lois les plus élémentaires de l'humanité étaient violées par eux. Ils ne ménageaient plus rien.

«Les ambulances, elles-mêmes, ne trouvaient pas grâce devant leur cruauté.

«Ils massacraient, égorgeaient, pilaient tout ce qui leur tombait sous la main.

«Sous le plus futile prétexte, les hommes, alignés contre le mur, étaient fusillés; les femmes, avant d'être tuées, subissaient dans les orgies de la nuit, les derniers outrages.

«Tante Ursule, à l'idée que semblable sort pouvait m'être réservé, perdit la tête.

«Elle n'eut plus qu'une idée: me cacher, me sauver.

«Pour cela, voici ce qu'elle décida:

«Un de nos fermiers, Just Dombrot, parti comme franc-tireur au début de la guerre, gravement blessé dans un des premiers engagements, avait été transporté dans une de nos ambulances et soigné par nous.

«Il avait fallu lui couper la jambe.

«Il s'était péniblement remis, et maintenant infirme pour toujours, il devait regagner sa ferme de Vieuxville, perdue dans le pays le plus sauvage, le plus lointain, le plus solitaire de nos voisinages.

«Tante Ursule eut tout de suite l'idée de me confier à lui; dans cette ferme déserte où je serais confondue avec ses soeurs et ses filles, vêtue comme elles, vivant de leur vie, me livrant aux mêmes travaux, peut-être serais-je préservée?

«Elle me procura des habits de paysanne, très vraisemblables dans leur propreté et leur usure, puis après m'avoir mille fois embrassée et bénie, elle me remit à Just Dombrot.

«C'était un très brave homme, qui eût donné sa vie pour nous.

«Georges était loin ce jour-là.

«On ne pouvait ni lui demander conseil, ni me faire escorter par lui.

«Du reste, tante Ursule ne prenait jamais conseil que d'elle-même.

«Je partis le soir, vers dix heures.

«Nous avions une vieille carriole à laquelle était attelée un jument sûre.

«Nous fîmes d'abord beaucoup de chemin sans rencontrer personne.

«Just connaissait le moindre sentier de la montagne, moi aussi.

«J'avais tant parcouru nos chères Vosges, jadis, avec Jean-Jacques.

«La nuit était magnifique, quoique froide.

«Nous étions en décembre, et l'admirable été de la Saint-Martin, aussi beau quelquefois chez nous que le printemps, semblait être revenu avec une température clémente: du soleil pendant le jour, et des nuits aussi calmes que belles.

«La lune n'était pas encore levée.

«On ne voyait dans la sente de la forêt, que maintenant nous suivions, autre chose que les profondeurs obscures, de la couleur de l'acier, à peine éclaircies par la lueur incertaine qui tombait des étoiles, des multitudes d'étoiles, il est vrai, placées très haut dans le ciel noir comme autant de clous d'or.

«Just avait entouré de chiffons les pieds de la vieille jument, afin que celle-ci ne fit aucun bruit, même sur l'épais tapis de feuilles mortes qui jonchaient les chemins.

«Il pouvait, en effet, aux alentours, se trouver quelques éclaireurs ennemis dont la rencontre nous aurait été fatale.

«De loin en loin, dans la clairière, où la lumière se faisait plus nette, plus pré-

cise, on distinguait vaguement des troncs d'arbres qui se dressaient, des buissons plus sombres qui, par une ligne familière, et connue, servaient de points de repère à Just et à moi.

«Tout à coup, il me sembla entendre un bruit léger... Oh! léger!... tel un lièvre, ou tout autre animal des bois dérangé en son gîte.

«Je touchai le bras de Just assis à mes côtés, et tirant violemment sur les brides qu'il tenait, je dirigeai rapidement la jument derrière un massif épais de jeunes sapins et de mélèzes.

«Bientôt, le bruit d'une pierre roulant sur les pentes, frappa encore notre oreille.

«Lestement, silencieusement, Just scuta par terre et prit dans ses mains le nez de la jument qu'il serra doucement, afin de l'empêcher de hennir.

«Quelques secondes se passèrent.

«Le silence profond de la nuit était revenu, nous allions nous remettre en route, quand nous entendîmes de nouveau des piétinements sourds, mais qui se rapprochaient et qui étaient évidemment les pas d'une troupe en marche.

«Just, aussitôt, pénétra plus avant dans le massif, au risque d'y démolir complètement la vieille carriole, et ses essieux, et ses bancs.

«Que lui importait, après tout!... Nous n'étions plus bien loin de Vieuxville. Et il fallait, à tout prix, nous cacher, nous dissimuler aux yeux de la troupe qui se rapprochait.

«En effet, bientôt le bruit augmenta.

«On entendit même distinctement le tintement des gourmettes des chevaux, et même celui des sabres battant les éperons et les bottes.

«Une sueur froide m'inonda tout entière. Just se signa.

«Je l'entendis murmurer:

«— Mon Dieu! prenez ma vie, mais préservez la fille de mes maîtres!

«La lune, jusque là cachée, émergea tout à coup de l'horizon.

«Subitement, on y vit comme en plein jour.

«Au bout de quelques secondes, un cheval tout près de nous hennit; d'autres, longuement, lui répondirent.

«Une voix allemande dit:

— Halte... il y a quelqu'un dans ces massifs...

«Une autre, celle d'un sous-officier probablement, car elle était plus impérieuse, répondit:

«— Descendez et visitez ces grands buissons, là à côté.

«On obéit, et nous vîmes bientôt apparaître, auprès de nous, trouant le rideau noir de la sapinière, la tête carrée, massive et énorme d'un cheval.

«Une vapeur blanche, épaisse et brûlante, s'échappait de ses naseaux, et passait comme un souffle très chaud sur nos visages.

«Cachés dans les buissons, ainsi que nous l'étions, nous essayions néanmoins de nous dissimuler encore.

«Déjà, je distinguais les ganses jaunes cousues aux tuniques, les bonnets plats, les grandes bottes noires au-dessus des culottes sombres, le sabre pendu tout droit à l'arçon de la selle.

«Et tout à coup, une voix puissante s'éleva, disant en un français correct:

«— Eh! qui va là?...»

«C'était un soldat qui venait de découvrir Just et sa carriole.

«En allemand aussitôt, un autre ajouta, s'adressant au chef encore caché assez loin par les massifs d'arbres:

«— Il y a une carriole attelée et un homme qui se cache, mon lieutenant...

«Moi, on ne m'avait pas encore vue, car je me faisais toute petite derrière des genévriers plus épais et plus touffus.

«Un des hussards, descendu de sa monture, venait de saisir Just par sa blouse, le traînait devant un sous-officier.

«— Que faites-vous ici? interrogea le chef.

QUAND ON PENDAIT LES VOLEURS

[Suite de la page 10]

Une grâce

Le supplice des deux frères Monarque allait être plus spectaculaire que la pendaison des trois autres complices. Le 24 avril au matin, on les conduisit de la prison de Québec au presbytère de Saint-Joseph de Lévis. Le cortège était formé principalement d'une imposante escorte militaire, composée des soldats des 71e et 79e Régiments de la Garnison. Deux prêtres du Séminaire de Québec, MM. Aubry et Viau, accompagnaient les condamnés, qui faisaient le trajet à pieds, la corde au cou, en arrière des deux charrettes qui transportaient leurs cercueils.

Au moment même où le bourreau al-

lait rabattre les capuchons noirs sur la tête de ceux qu'il allait précipiter dans l'éternité, le commandant de l'escorte lui remit un pli qui venait d'arriver. C'était la grâce de Michel Monarque, le cadet. Le Gouverneur avait consenti à lui épargner la vie.

Si le courrier avait été retardé deux minutes en chemin, le jeune Monarque aurait été pendu avec son frère.

Il n'y eut donc qu'un capuchon noir, qu'une corde à se raidir sous le poids d'un agonisant. Mais ce fut terrible. Était-ce l'émotion, était-ce l'inexpérience, le bourreau dut recommencer trois fois avant de réussir sa triste besogne.

ALAIN ROBERT

« Pourquoi vous cachez-vous ? »
 « J'ai entendu marcher, vous comprendrez aisément que l'on se gare par le temps qui court !... »
 — Assez ; comment êtes-vous en cet endroit ? Répondez plus vite.
 « Je rejoignais ma ferme.
 « Où est-elle située ?
 « A Vieuxville, très haut dans la montagne.
 « Ah ! nous allons de ce côté, mais nous nous dirigeons péniblement ici. Mettez-vous devant nous, vous nous guiderez...
 « Jamais !
 « A ce moment, un autre soldat, passant près de moi, eut l'idée de se baisser et me vit.
 « Oh ! oh !... fit-il tout haut, l'individu n'est pas seul.
 « Un guet-apens, je vous dis !
 « Sacré pays, va !...
 « Et déjà les clameurs retentissaient, les sabres sortaient du fourreau, quand celui qui m'avait découverte, et qui m'avait traînée en pleine lumière, au milieu de la route, s'écria :
 « Il en faudrait beaucoup de guet-apens comme celui-là... C'est une femme, et jeune et belle... Oh ! oui... belle comme les amours...
 « Bravo ! c'est un gibier joliment rare par le temps qui court. Nous allons jouer à qui l'aura.
 « Je comprends l'allemand comme le français.
 « Des frissons d'indignation et de honte me prenaient en entendant les horreurs que ces brutes échangeaient entre elles.
 « Mais la nouvelle n'avait pas tardé à circuler, arrivant jusqu'au lieutenant, resté sur la route.
 « Une femme très jeune, très jolie, avait été découverte derrière un buisson...
 « Les engagés volontaires, les sous-officiers, se battaient déjà pour savoir à qui elle allait échoir comme butin de guerre.
 « Et moi, redressée derrière mon buisson, avec Just qui était parvenu à s'échapper des mains des soldats et me couvrirait de son corps, j'attendais, n'ayant rien à portée de ma main, pas une arme, pas un simple couteau, rien que les épingle de mes cheveux, bien faibles, hélas ! devant le danger qui me menaçait.
 « Just, bientôt, en voulant me protéger, me garantissant, m'empêchant d'être prise et emportée par ces bandits, ne tarda pas à tomber mort devant moi.
 « Et tous, tous alors se disputèrent pour m'avoir, pour m'enlever comme une proie dont le voisinage, seul, faisait briller tous les yeux, trembler toutes les mains...
 « Cette courte lutte me sauva, au moins momentanément.
 « En effet, l'officier, chef du détachement, prévenu, arriva au grand galop de son cheval.
 « C'était un grand et solide gaillard, dont les yeux clairs, la haute stature, la voix de volonté, de commandement, évidemment en imposaient à tous.
 « — La paix ! qu'on reprenne les rangs ! dit-il. Cette jeune fille ne sera la conquête de personne, pas même la mienne, je la protégerai !...
 « Et comme les grondements ne cessaient pas, comme toutes les convoitises en éveil ne voulaient pas se taire, comme les têtes ne se courbaient pas et qu'on n'obéissait pas assez vite il cria avec un terrible accent de colère :
 « — Depuis quand un soldat allemand n'obéit-il plus à son chef, absolument, immédiatement ?
 « C'était fini. Un silence magique, instantané, se fit aussitôt.
 « — Où est cette jeune personne ? demanda-t-il.
 « — Là, mon lieutenant, derrière le buisson.
 « — Elle y était seule ?

« Non, avec un paysan qui a été tué à ses pieds en la défendant.
 « Comment ces gens-là se trouvaient-ils à cet endroit ?
 « Ils traversaient la forêt dans une vieille carriole.
 « Ils se rendaient là-haut dans une ferme appelée Vieuxville.
 « Ils nous ont probablement entendus, et ont essayé de se cacher et de nous échapper.
 « Et l'homme est mort ?
 « Oui, mon lieutenant.
 « Et la carriole, et le cheval qui la traînait ?
 « Tout cela est bien derrière le buisson.
 « Très bien.
 « Arrangez l'équipage et amenez-moi la fille.
 « A coups de plat de sabre, en me poussant, en me battant, en m'abîmant, ces ignobles bandits me firent passer par-dessus le corps de mon pauvre Just et obéirent à l'ordre de leur officier.
 « J'avais fait le sacrifice de ma vie.
 « La colère, l'indignation, avec l'idée cependant de dissimuler mon nom et ma famille, me tenaient seules.
 « Une Monastier devenue la proie de nos vainqueurs !...
 « Oh ! non... personne ne le saurait jamais.
 « Dans la clairière, le lieutenant était descendu de cheval.
 « Bien campé au milieu d'un espace mieux éclairé que le reste du bois, inondé des rayons blancs d'une lune sans pareille, on le voyait bien.

Plaire à soi est orgueil, aux autres vanité.

PAUL VALÉRY

Le mariage n'est dangereux que pour l'homme qui a des idées.

HERZOG

« Il était véritablement d'une taille gigantesque.
 « Qui êtes-vous ? me demanda-t-il en français, en un français tout aussi pur que le mien, mais d'une voix ferme et dure.
 « Je suis une femme, répondis-je aussitôt, une femme sans défense, sans soutien, et vous êtes, vous, des hommes nombreux et armés.
 « Et moi, seule, faible, abandonnée, sans défense au milieu de vous, moi que vous maltraitez, j'ai le droit de vous crier :
 « Vous êtes des brutes autant que vous êtes... des brutes, oui, mais aussi des bandits... Et maintenant, tuez-moi, ce sera plus vite fini... J'ai fait le sacrifice de ma vie :
 — Vive la France !
 « Je m'attendais à être étranglée sur-le-champ.
 « Pas du tout... Il me sembla même que l'officier avait tressailli.
 « Tuer les femmes, murmura-t-il très bas, c'est abominable, en effet... Oh ! la guerre !...
 « Et, tout haut, en voulant rester impérieux et autoritaire :
 « Le vainqueur partout est le maître, ajouta-t-il. Vos hordes nous l'ont prouvé jadis.
 « A nous le tour, aujourd'hui.
 « Et maintenant, taisez-vous.
 « La carriole était avancée et tout près de nous.
 « Montez, dit-il. Etes-vous capable de tenir les guides, ou la terreur vous en empêchera-t-elle ?
 « Je n'ai pas peur, affirmai-je, donnez-moi un revolver, et vous allez le voir !...
 « Il ne répondit pas une parole.
 « Mais comme j'étais assise sur la carriole, je le vis s'avancer sur son cheval et se mettre entre la miséra-

ble petite voiture et sa troupe. Puis il se plaça contre la tête de la jument.
 « Alors, de sa voix tranchante, il cria simplement :
 « Marche !... »
 « Le jour se lève très tard en hiver.
 « La troupe silencieuse et homogène avait suivi le lieutenant sans un mot.
 « Il marchait très lentement, à cause de la vieille jument qui n'eût pas pu suivre une allure plus rapide.
 « Moi, je me sentais maintenant comme protégée par ce géant hautain et dur, qui, au moins, au milieu de ses soldats et par une dignité que je sentais, empêcherait toute abomination immédiate de se commettre.
 « Une fatigue extrême avait succédé, chez moi, à la colère effroyable qui m'avait saisie, à la douleur d'avoir vu massacrer Just Dombrot à mes côtés.
 « Invinciblement le sommeil me prit, un sommeil qui me sembla être la mort tant il s'abattit sur moi, foudroyant et sembla être la mort, tant il s'abattit sur moi, foudroyant et absolu, et contre lequel je ne luttais pas.
 « Ah ! mourir, mourir, tout oublier, ne plus voir les atrocités, les ignominies qui m'étaient peut-être réservées... Quelle bénédiction de Dieu !
 « Et sans même avoir la force de murmurer une prière, je me laissai aller à ce que je croyais être l'anéantissement et la fin.
 « Le jour, en frappant mes paupières closes, me rendit à l'effroyable réalité des événements.
 « Les guides, qui étaient tombées de

Poli à Argenterie Goddard's

Un bon
produit Anglais

RAPIDE
FACILE
DURABLE



Importé par

A. O. PAUL ROY, MONTREAL

 On vient à
New-York
 de partout
 pour apprécier
 le confort et les nombreux
 avantages que vous offre
HOTEL
Woodward
 SUR LA 55e RUE, A BROADWAY
 Splendiblement aménagé
 pour 800 hôtes
 Salles de bains, douches et
 radios. Télévision !
 DEPUIS \$3.50 SIMPLE et \$5.00 DOUBLE

Inquiété par vos FAUSSES DENTS qui glissent, vous irritent ?

Ne soyez plus ennuyé par un dentier glissant qui se déplace, branle, tombe même parce que désajusté, et ce, lorsque vous mangez, parlez, ou riez. Saupoudrez seulement un peu de FASTEETH sur vos fausses-dents. Cette poudre agréable assure une remarquable sensation de sécurité et de confort en faisant adhérer votre dentier plus fermement. Pas de goût gommeux, pâteux ou sensation du genre. Elle est alcaline (non acide). Procurez-vous FASTEETH chez n'importe quel pharmacien.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

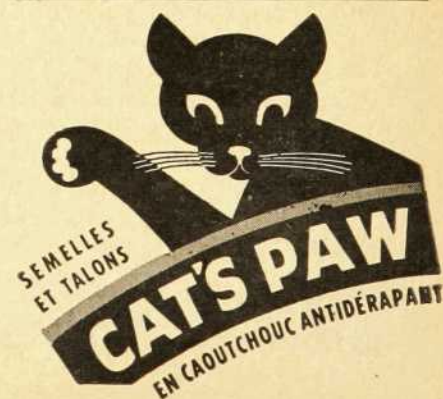
PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN
à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363

7662, rue St-Denis, Montréal





UN ENSEMBLE PARFAIT AU SERVICE DE LA FAMILLE

"Les magazines canadiens qui
enrichissent la conversation"

Il ne vous en coûtera que
\$5.50 pour donner le sou-
rire à toute une famille

S'ABONNER C'EST S'ASSURER
D'ÊTRE TOUJOURS À LA PAGE

REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT
SELON VOTRE CHOIX

☐ LES 3 MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

1 an (Canada seulement) \$5.50

OU

	Can.	E.-U.
☐ LE SAMEDI	\$3.50	\$5.00 pour 1 an
☐ LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
☐ LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)

☐ IMPORTANT : — Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion

Montréal 18, P. Q.

dans ses maisons détruites, dans ses fermes ravagées, dans la trace affreuse des combats livrés et soutenus, racontait en la plus douloureuse et la plus abominable éloquence, l'histoire de la guerre et de l'invasion.

« Le lieutenant avisa une construction moins démolie que les autres, mais qui paraissait également déserte et abandonnée.

« Il y pénétra et la visita, pendant que ma carriole était arrêtée à la porte, le cheval toujours tenu par la bride.

« Au bout d'un instant, le lieutenant reparut :

« — Voulez-vous entrer, me dit-il en français, vous allez vous installer et vous reposer là dedans. Je vais donner des ordres pour que vous y soyez laissée dans une paix profonde.

« J'ai besoin de m'absenter.

« A mon retour, ce soir, je désire vous retrouver là.

« — Alors, vous allez me garder ? m'écriai-je, en proie à une déception, à

une colère qui me tenaillaient jusqu'au fond des entrailles.

« — Il y a apparence », dit-il.

« Ma rage augmenta.

« — Vous allez me garder, moi ?... répétais-je ; me garder... et pourquoi cela ?... Que vais-je devenir ? »

« Il me regarda avec une attention de plus en plus profonde.

— Qu'est-ce que vous entendriez donc faire ? dit-il au bout de quelques instants.

« Voulez-vous me l'apprendre ?

« — Mais puisque vos soldats ont tué le pauvre être infirme et inoffensif qui m'accompagnait, vous n'avez qu'une chose à réaliser, monsieur le lieutenant, c'est de me faire arriver où cet homme me conduisait lui-même. »

« Au regard surpris de l'officier, je vis de suite que je venais de commettre un impair avec ma parole autoritaire, sèche et brève.

(Lire la suite au prochain numéro)

LES FORTUNES DES BOXEURS

[Suite de la page 7]

1923 — 14 septembre — Jack Dempsey l'emporta par knockout sur Luis Angel Firpo, à la 2e rondes. à New-York. Ce match attira 82 milles personnes et rapporta \$1,188,603.

Dempsey reçoit \$50,000 en annuités. Il toucha un demi-million de dollars pour sa victoire sur Carpentier. Il est de plus intéressé dans plusieurs firmes, telles que distilleries, et d'importantes boîtes de nuit new-yorkaises. On croit que Dempsey est encore millionnaire. Il reçoit jusqu'à \$4,000 pour arbitrer des combats à Montréal ou aux États-Unis. Dempsey gagna \$7,000,000 au cours de sa carrière, mais néanmoins il y a 10 ans il était dans une impasse financière et près de la banqueroute. Il refit sa fortune et il est de nouveau riche. Il dépense beaucoup moins aujourd'hui, bien qu'il soit charitable, pour tous les anciens boxeurs.

Gene Tunney (le plus riche)

1926 — 23 septembre — Devant la plus forte assistance qui ait jamais vu un combat de boxe, 120,757 personnes, Gene Tunney battit Jack Dempsey par décision en 10 rondes à Philadelphie. Ce match rapporta \$1,895,733.

1927 — 22 septembre — Gene Tunney battit Jack Dempsey par décision en 10 rondes à Chicago. 104,943 personnes payèrent \$2,658,660, les plus fortes recettes de tout combat de boxe. Peu après il se retira de la boxe.

Tunney est le plus riche des anciens champions. Sa fortune personnelle est de deux millions, tandis que son épouse en vaut dix.

Max Schmelling

1930 — 12 juin — Max Schmelling d'Allemagne l'emporta sur Jack Sharkey par un foul, à la 4e ronde, à New-York. Schmelling fut généralement considéré le successeur de Tunney.

Schmelling qui gagna \$3,000,000 à la boxe, vaut encore aujourd'hui le million. Il est propriétaire de plusieurs maisons de rapport à Hambourg, (Allemagne). Il habite une résidence de \$100,000. Son épouse vaut aussi le million. Elle est l'actrice européenne, Anna Ondra.

Jack Sharkey

1932 — 21 juin — Jack Sharkey battit Max Schmelling par décision en 15 rondes à New-York.

Sharkey a épargné un demi-million au cours de sa carrière. Ce Polonais

d'origine mène une vie de richard à Boston et vient arbitrer des matches de lutte ou de boxe à Montréal et dans d'autres grands centres.

Primo de Carnera

1933 — 3 juillet — Primo de Carnera mit Jack Sharkey hors de combat à la sixième ronde à New-York.

Carnera qui gagna un million de dollars dans l'arène. Même si neuf gé-rants se divisaient les recettes, est retourné en Italie avec moins de \$100,000 récemment, après avoir fait de la lutte même à Montréal l'an dernier.

Max Baer

Max Baer qui gagna par knockout sur Primo Carnera à la 11e ronde, à New-York, en 1934, a une annuité de \$250,000.

James J. Braddock

Jim Braddock qui battit Max Baer en 15 rondes, par décision à New-York, vaut encore le demi-million. Il était sur le « secours-direct » à New-York au moment de son championnat.

Joe Louis

1937 — 22 juin — Joe Louis gagna par knockout sur James J. Braddock à la 8e ronde, à Chicago ; et devint champion mondial, titre qu'il garda jusqu'en 1949 alors qu'il se retira de l'arène après 26 combats glorieux.

De 1938 à 1939 Joe Louis a knock-outé cinq boxeurs en l'espace d'un match de 10 rondes. C'est Joe Louis, le 22 juin 1938, qui démolit l'arrogant Max Schmelling en moins d'une ronde.

1939 — 28 juin — Joe Louis gagna contre Tony Galento par knockout à la 4e ronde, à New-York.

1946 — 19 juin — Joe Louis battit Billy Conn par knockout à la 8e ronde, à New-York, 45,266 personnes payèrent la deuxième plus forte recette de l'histoire, soit \$1,925,564.

1947 — 5 décembre — Joe Louis gagna par décision partagée, en 15 rondes, contre Jersey Joe Walcott, à New-York.

1948 — 25 juin — Joe Louis l'emporta par knockout à la 11e ronde sur Jersey Joe Walcott, à New-York.

Ezzard Charles

1949 — 22 juin — Après la retraite de Joe Louis, Ezzard Charles gagna par

RIEN DE SÉRIEUX

Une brave campagnarde pénètre chez le photographe de la ville, un jour de marché.

— Photographiez-vous les enfants, monsieur ? lui demande-t-elle.

— Parfaitement. C'est même ma spécialité.

— Combien prenez-vous ?

— Vingt dollars la demi-douzaine.

— Merci, dit la bonne femme. Je repasserai. Je n'en ai encore que cinq, mais j'attends un petit dernier.

— Vous êtes une grande pianiste...

— Mon Dieu oui... je fais ce que je veux de mon piano.

— Est-ce que vous pourriez le fermer ?

Le Professeur d'Histoire. — Quelle fut la première chose que fit Louis XI en montant sur le trône ?

L'Elève. — Il s'assit dessus.

Lui, qui raffole de statistiques. — Il faut 500 éléphants rien que pour fournir les billes de billard réclamées chaque année par le commerce.

Elle, qu'agace une telle érudition. — Je me demande comment de si grosses bêtes peuvent arriver à faire des travaux si délicats.

— Jeune homme, nous vous apercevons de chez nous, voilà deux heures qu'elle vous fait attendre sous ce bec de gaz ; vous allez venir prendre une tasse de thé chez nous, sans façon, pour vous réchauffer !

Le peintre J. G. Domergue proposait à un vieux loup de mer des environs de Marseille :

— Je vous donne cinq cents francs si vous me laissez peindre votre tête.

L'autre parut ennuyé.

— Je vous en donne mille, surenchérit Domergue.

— Mille francs ! s'exclame le vieux marin. Ça vaut le coup. Mais dites-moi... Après, est-ce que je pourrai facilement enlever la peinture ?

Un Anglais, établi à la Barbade, avait une sucrerie et des nègres. On lui vola une somme considérable : il rassembla ses nègres.

— Mes amis, leur dit-il, le grand Serpent m'est apparu pendant la nuit : il m'a dit que le voleur de mon argent devait avoir, dès ce moment, une plume de perroquet sur le bout du nez.

Le coupable porte sur-le-champ la main à son nez.

— C'est toi qui m'as volé, dit l'Anglais, le grand Serpent vient de m'en instruire.

— Tu sais, cette annonce ? le monsieur qui, pour cinq dollars, vous indique le moyen d'en gagner 300,000... je lui ai envoyé l'argent...

— Il ne t'a pas répondu ?

— Si... à l'instant, il me répond : « Apprenez la boxe ! »

Madame, qui lit le journal. — Sais-tu, monsieur Durand, que chaque fois que tu reprends haleine, il meurt quelqu'un dans cette vallée de larmes ?

Monsieur. — Que veux-tu que j'y fasse ? Je ne vais cependant pas retenir ma respiration jusqu'à ce que j'en meure aussi !

décision en 15 rondes contre Jersey Joe Walcott, à Chicago.

1950 — 27 septembre — Ezzard Charles battit Joe Louis en 15 rondes, quand le Bombardier Brun revint dans l'arène.

1951 — 7 mars — Ezzard Charles eut raison de Joey Maxim, le champion mi-lourd en 15 rondes, à Chicago.

1952 — 5 juin — Ezzard Charles fut battu par Jersey Joe Walcott par décision en 15 rondes à Philadelphie.

Charles en était à son 4e combat — maintenant âgé de 30 ans — contre le vétéran Walcott âgé de 38 ans, et venait ainsi de perdre l'occasion de devenir le premier à reconquérir le championnat mondial des poids-lourds.

Le perdant Charles a reçu pour ce dernier combat une somme de \$92,473.

« Dans la catégorie des boxeurs poids-lourds, les anciens champions ne reviennent pas », raconte un vieux dicton.

Ezzard Charles l'a appris — dans sa rencontre du 5 juin dernier contre Walcott. Comme ses prédécesseurs, Jim Corbett, Bob Fitzsimmons, Jim Jeffries, Jack Dempsey, Max Schmelling et Joe Louis, le pugiliste de couleur Charles de Cincinnati a failli à la tâche en tentant de reconquérir son ancienne couronne.

Charles possède une petite fortune et détient une grosse maison de rapport à Cincinnati, sa ville natale.

Jersey Joe Walcott

1951 — 18 juillet — Jersey Joe Walcott, mit Ezzard Charles hors de combat à la 7e ronde, à Pittsburgh, Pennsylvanie.

1952 — 5 juin — L'incroyable Jersey Joe Walcott, père de six enfants, s'est accroché à son titre comme un naufragé se tient à une épave en remportant une victoire par décision unanime dans un combat de 15 rondes, à Philadelphie, contre l'ancien champion Ezzard Charles.

Jersey Joe Walcott, le champion mondial de couleur qui a récemment célébré son 38e anniversaire de naissance à sa demeure, à Camden, New-Jersey, a tenu le coup sous les foudroyantes droites d'un adversaire plus jeune et plus fort que lui, pour mériter le vote des trois officiels à l'issue de la bataille.

Le champion Walcott a reçu \$103,123 pour avoir défendu avec succès son championnat du 5 juin dernier contre l'ancien champion Ezzard Charles.

Walcott était dans le dénuement complet avec sa famille avant sa première victoire sur le noir Charles en 1951. Il se bat en septembre avec Rocky Marciano, vainqueur de Harry Matthews (en deux rondes).

L'espoir blanc

Vu l'âge avancé du champion régnant Walcott l'on dit couramment dans les milieux sportifs que la route est maintenant libre pour la conquête du championnat par un boxeur de race blanche, et l'on mentionne nul autre que le fameux boxeur italien Rocky Marciano, comme futur champion du monde des pugilistes poids-lourds.

Marciano mesure 5 pieds 11 pouces et pèse 190 livres, et possède présentement un record d'avoir mis hors de combat une cinquantaine de pugilistes poids-lourds, et de n'avoir jamais été battu.

On nous apporte cet écho d'une allocution de mariage prononcée récemment à Paris. Voulant féliciter le fiancé, officier décoré de la médaille militaire, des palmes, de la croix de guerre et de la fourragère, l'officier d'état civil lui dit en propres termes :

— Monsieur, vous avez tous les courages !

La fiancée était heureusement trop séduisante pour que le propos fût pris en mauvaise part.

L'Employé. — Puis-je disposer de mon après-midi demain, monsieur ? Je voudrais aller à l'enterrement de ma belle-mère.

Le Patron. — Moi aussi !

— Avant notre mariage vous me promeniez partout en voiture et maintenant vous trouvez que le tramway est assez bon pour moi.

— Mais non, ma chérie, si je vous emmène en tram, c'est parce que je suis très fier de vous. Dans une voiture, personne ne peut vous voir, tandis que dans le tram je puis vous montrer à des tas de gens !

— Ma fille ?... Il n'y en a pas beaucoup comme elle : un cœur d'or...

— Vraiment, madame Dupont ?

— Mais oui. C'est au point qu'elle s'enferme dans sa chambre chaque fois que je fais la lessive ou les gros travaux du ménage. Ça lui fend le cœur de me voir travailler.

Monsieur. — Ma chère amie, il va falloir que tu t'achètes de chauds vêtements, car il commence à faire bigrement froid !

Madame. — Tu veux donc que je me fasse remarquer ? !

La Vie Courante par George Clark



7-31
— J'ai acheté aux enfants exactement la voiture qu'ils ont demandée, n'empêche qu'ils se servent toujours de la mienne ; et justement au moment où j'en ai besoin.

Monsieur. — Toutes les fois que je vois ton chapeau, je ne peux m'empêcher de rire, tellement il est ridicule !

Madame. — Eh bien, tu n'auras qu'à le regarder quand on te présentera la facture de la modiste !

Le juge Jeffries, de sinistre mémoire, indiquait un jour avec sa canne un drôle à figure patibulaire qui se trouvait sur le banc des accusés.

— Il y a une fameuse canaille à l'extrémité de ma canne, dit-il.

— A quel bout ? lui demanda sans sourciller l'accusé.

— Témoin, quand l'accusé tira sur la victime son premier coup de revolver, à quelle distance étiez-vous d'eux ?

— A environ 10 pieds.

— Et au second coup ?

— Il y avait bien cinq cents pieds.

JEAN-PAUL NOLET

[Suite de la page 5]

nommé pour couvrir tout le voyage du Premier Ministre des Indes, au Canada ; ses deux discours, à la Chambre des Communes et au Sénat, comme sa conférence de presse. Il n'est pas étonnant que Nehru, successeur de Gandhi, et qui passa quatorze années de sa vie adulte en prison, pour les libertés de son pays, enflamme l'imagination d'un idéaliste comme Jean-Paul Nolet.

En 1947, il épousait Madeleine Halin qui venait de terminer ses études de garde-malade à l'hôpital Saint-Luc. Bien que Trifluviennaise, il l'a connue à Montréal. Ils ont, aujourd'hui, une charmante fillette de quatre ans, Elisabeth, déjà pleine de talent puisqu'elle suit, depuis un an, les cours de Mme Jean-Louis Audet.

Jean-Paul Nolet fait quelquefois le rêve de reprendre ses études musicales, mais le temps le presse et il y renonce aussitôt. Il lit beaucoup, sans méthode suivie, de Simenon à Montherlant ; aime la cuisine française, le théâtre, le cinéma, et se promener dans sa voiture. A New-York, il a visité plusieurs studios de radio et de télévision et entendu une répétition de l'orchestre de la NBC, avec Toscanini. Le sujet de la télévision l'arrête momentanément, car un problème se pose pour les annonceurs (sera-t-il réglé au moment où cet article paraîtra ?) que la direction de Radio-Canada veut forcer à choisir définitivement entre les deux médiums. Pour l'instant, aucun d'eux ne semble pressé d'y consentir...

Coupon d'abonnement

|| Le Samedi ||

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50
☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.			
Nom.....			
Adresse.....			
Ville.....Province.....			

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

20,000 LIEUES SOUS LES MERS

Conte illustré du "Samedi"

par JULES VERNE

Trente-troisième épisode



Au cri poussé par Ned Land, Aronnax et Conseil se sont immédiatement retournés vers le panneau de cristal et, à leur tour, poussent une exclamation d'horreur. Collé au verre par des centaines de ventouses un énorme tentacule, barre le panneau sur toute sa largeur. — Nos amis doivent faire appel à tout leur sang-froid pour ne pas fuir à toutes jambes devant cet épouvantable spectacle. D'autant qu'à côté du premier tentacule, un second vient de s'abattre, suivi d'un énorme corps gélatineux dans lequel brillent deux yeux cruels. — L'horrible bec de la

pieuvre grince contre la paroi de verre, et sa peau squameuse passe successivement du gris livide au brun rougeâtre sans doute pour manifester sa rage. Mais l'animal n'est pas seul. Plusieurs de ses congénères viennent à leur tour s'appliquer contre le Nautilus. — Sans paraître incommodé par cet immense fardeau, le sous-marin poursuit sa route, escorté par les autres poulpes qui se maintiennent sans difficulté à sa hauteur. Fiévreusement, le professeur Aronnax entreprend d'esquisser un croquis des monstres.



Depuis plus d'une demi-heure, le Nautilus est escorté par huit ou dix pieuvres gigantesques qui semblent attendre on ne sait quel événement pour attaquer ce monstre d'acier. Fascinés par ce spectacle, les passagers ne peuvent détacher leurs regards du panneau du salon. — Or, tout à coup, le Nautilus s'arrête tandis qu'un choc le fait tressaillir. Rendus nerveux par la présence menaçante des poulpes, nos amis s'interrogent avec inquiétude. Le sous-marin ne peut être échoué, puisque, malgré l'immobilité de ses hélices, il continue à flotter entre deux eaux...

Cependant, au bout de quelques minutes, le Nautilus n'a pas repris sa course et vacille légèrement sous le poids des pieuvres. A travers la plaque de cristal, les passagers peuvent distinguer leur masse grouillante qui s'acharne en vain après les tôles. — Soudain, la porte du salon s'ouvre et le capitaine Nemo, suivi de son second, pénètre dans la pièce. Sans mot dire, il se dirige d'un pas rapide vers le panneau de verre, et jette au-dehors un coup d'oeil soucieux. Que s'est-il passé ?



Arrêté dans sa course par un obstacle dont nos amis ignorent la nature, le Nautilus flotte maintenant entre deux eaux. Profitant de ce que le capitaine Nemo est venu jeter un coup d'oeil par le panneau du salon, Aronnax se hasarde à lui adresser la parole. — Ce faisant, Aronnax ne songeait qu'à engager la conversation pour tâcher d'apprendre en définitive la raison du brusque arrêt du Nautilus. Cependant, lorsque Nemo répondit, le professeur crut avoir mal entendu. Ce diable d'homme parlait-il sérieusement ? — Le professeur aurait dû savoir que le

capitaine Nemo ne plaisante jamais. D'ailleurs, l'explication est simple : un des poulpes s'est laissé prendre dans l'hélice du sous-marin. Aussitôt, nos amis pensent que jamais, les fusils électriques n'auront été aussi utiles, mais c'est là qu'ils se trompent... — En effet, le capitaine Nemo, toujours aussi calme, explique que les balles n'auraient aucun effet sur ces corps sans consistance, et que c'est à l'arme blanche qu'il va falloir lutter. De plus, avec une teinte d'ironie, il invite ses prisonniers à participer à la bataille, car ils ne seront pas de trop pour aider à vaincre les monstres.



Ni Aronnax, ni Conseil, et à plus forte raison Ned Land, ne sont des poltrons. La pensée de combattre les pieuvres géantes à l'arme blanche ne les enchante guère, mais il ne sera pas dit qu'ils auront refusé de participer à l'oeuvre de salut commun. — Pendant que le Nautilus remonte vers la surface, nos amis à la suite de Nemo gagnent l'escalier central. Là, une dizaine d'hommes armés de haches d'abordage se tiennent prêts à l'attaque. Conseil et le professeur prennent deux

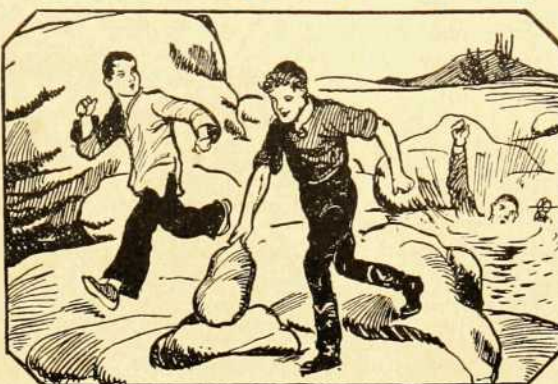
haches tandis que Ned Land se munit d'un harpon. — Un des marins dévisse alors les boulons du panneau, mais à peine les écrous sont-ils dégagés que le panneau sa rabat violemment à l'extérieur, tandis qu'un énorme tentacule garni de ventouses pénètre par l'ouverture comme un monstrueux serpent ! — D'un coup de hache, le capitaine Nemo tranche l'ignoble bras, et tout le monde se rue à l'assaut des poulpes. Hélas, avant même d'être sorti du Nautilus, le marin qui précède Nemo est happé par deux tentacules, et enlevé avec une force irrésistible. (à suivre)

LA MAGIE DE L'OUEST

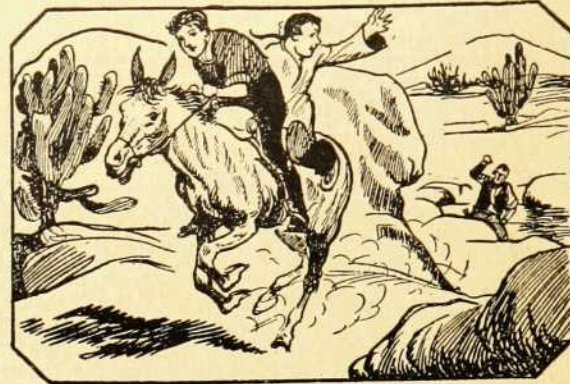
Conte illustré du "Samedi" — Quinzième épisode



1. Malgré les efforts qu'il fit pour se dégager, le voleur mexicain, solidement tenu par nos deux amis, fut jeté à l'eau : « Amuses-toi bien », lui dit Max en guise de plaisanterie.



2. Tandis que Pedro tentait de regagner la rive à la nage, Max et Li, le sac d'or du vieux Dan récupéré, se précipitèrent vers la mule : « Viens, Li », dit encore Max, « il ne peut pas nous tirer dessus, son revolver est mouillé ».



3. Il ne leur fallut pas longtemps pour se retrouver sur la mule, Li en croupe, galopant sur le chemin de retour, tandis que leur adversaire, enfin sorti de l'eau, les invectivait en faisant étalage d'un très riche vocabulaire.



4. Quelques heures plus tard ils faisaient leur entrée chez le vieux Dan qui, escorté de Françoise, les reçut à bras ouverts. Le pauvre prospecteur était tout heureux de récupérer l'or qui lui avait coûté tant d'années de travail.



5. Tiré miraculeusement d'affaire, le brave homme réalisa qu'il ne devait pas être très sain pour lui de rester seul dans le désert. Il décida donc de faire ses paquets et d'aller vivre dans la ville la plus proche en escortant nos jeunes amis.



6. Tout son bien et l'or précieux furent mis sur le dos de la mule et ils prirent la route à travers le désert. On faisait bonne garde pour le cas où Pedro ferait encore des siennes, mais le bandit ne daigna pas se montrer.



7. Deux jours plus tard ils étaient à Mesquite. Dan mit son or en banque et ils allèrent fêter leur liberté par un bon repas. L'heure venue, Dan conduisit les trois jeunes gens à la gare et leur acheta un billet pour Pine Creek, la gare la plus proche du ranch de leur oncle.



8. Dan avait décidé de passer quelques jours dans la petite ville avant de trouver la place où il irait finir tranquillement ses jours. Ils se firent de grands adieux et nos amis partirent pour un voyage qui ne devait pas être bien long.



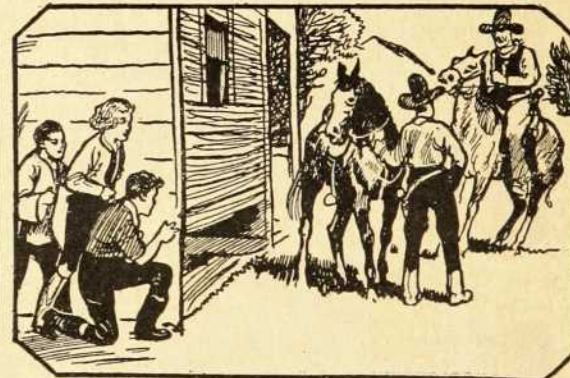
9. Environ six heures plus tard ils prenaient pied sur le quai de la gare de Pine Creek, ce fameux petit village qu'ils aspiraient à se joindre depuis leur arrivée en Amérique et dont on voulait à tout prix les éloigner.



10. « J'espère que cette fois le cousin Claude ne fera plus rien contre nous », soupira Françoise. « J'ai grande hâte de voir mon oncle ». A la gare on leur expliqua que le ranch de leur oncle se trouvait à cinq milles de là et ils décidèrent de marcher.



11. A la lisière de la petite ville, Max s'arrêta brusquement. Il avait vu quelque chose dans la rue voisine : « Notre cousin Claude ! Il a l'air d'attendre quelqu'un. Il ne peut pourtant pas savoir que nous sommes là ! »



12. Mais Claude attendait bien quelqu'un d'autre. Peu après, caché derrière une maison, ils virent arriver l'homme qui, au début de leurs aventures, avait voulu se faire passer pour leur oncle. Quel mauvais coup ces bandits étaient-ils encore sur le point de manigancer ? ...

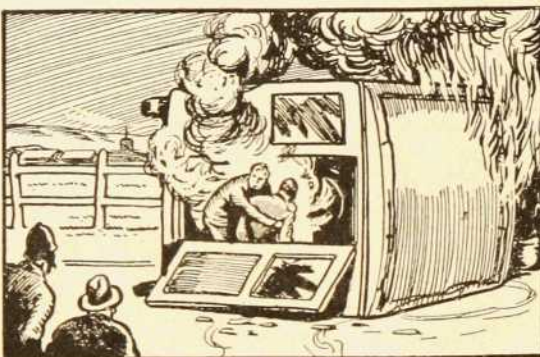
(à suivre)

LE FANTÔME

Conte illustré du "Samedi" — Quinzième épisode



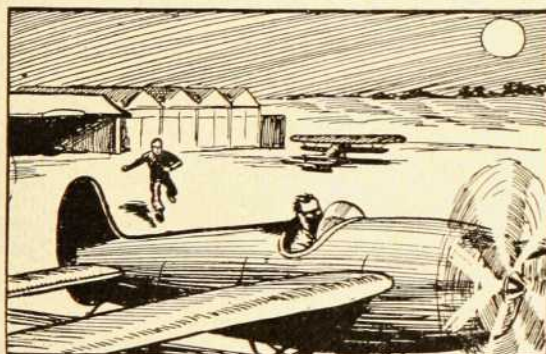
1. Le Fantôme eut un regard de triomphe. De nouveau la chance lui souriait, car il en était sorti indemne. Ne perdant pas de temps pour sortir, il courut vers la clôture qu'il enjamba. Charles descendit de l'auto qui suivait et échappa un cri d'horreur.



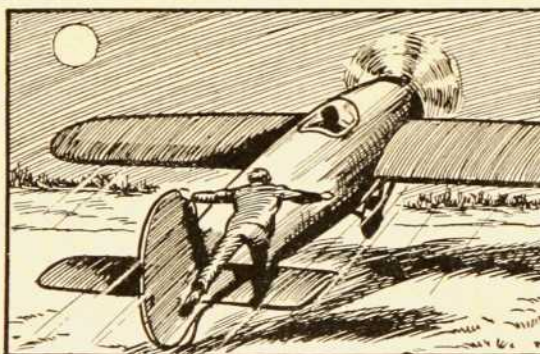
2. Car le réservoir d'essence de l'énorme véhicule avait explosé, et des flammes ardentes s'élançaient à une grande hauteur! Dans quelques instants l'omnibus ne serait plus qu'un immense brasier — et Stéfán qui se trouvait en dedans inanimé! Charles courut lui porter secours.



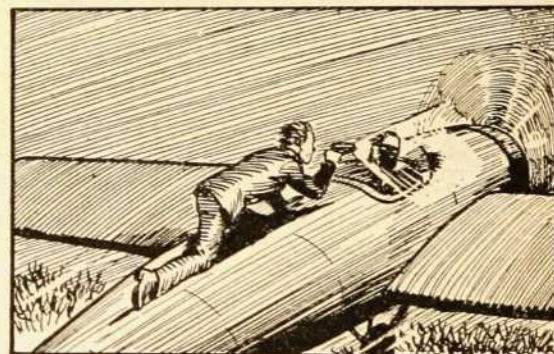
3. « Merci, Charles! » murmura Stéfán, le reconnaissant. « Mais ne t'occupe pas de moi — pourchasse le Fantôme! » Un policier et un civil arrivèrent en courant, alors, Charles, voyant que le détective était entre bonnes mains, sauta lestement la clôture.



4. De l'autre côté il y avait l'aérodrome, et en route il put voir le Fantôme grimper dans la carlingue d'un petit avion. Comme Charles courait vers celui-ci, il entendit le vrombissement de l'hélice. Sa proie semblait lui échapper malgré tout.



5. L'audacieux garçon continua à courir, et plus vite qu'il ne l'eût jamais fait de sa vie. L'avion roulait sur le sol pour le décollage, et comme il l'atteignit, il commença à quitter le sol. Désespérément Charles s'agrippa à la queue, et se hissa dessus.



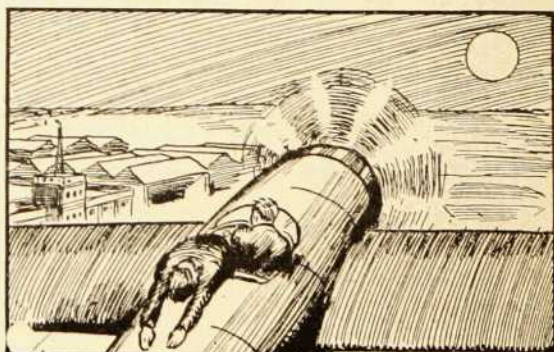
6. Le coeur lui battait à grands coups contre sa poitrine. Mais il se mit à ramper, s'approchant du Fantôme sans méfiance, et, sortant le mystérieux revolver à rayon que le coquin avait laissé en arrière, il le braqua sur lui et pressa la gâchette.



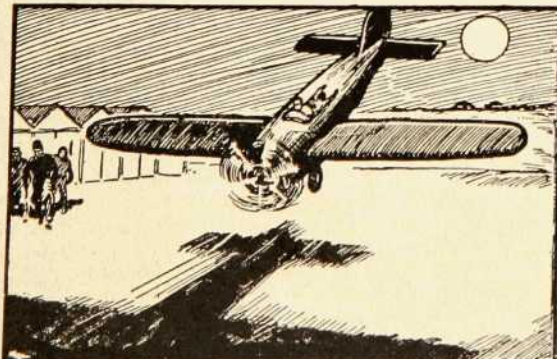
7. L'effet fut instantané. Un rayon de lumière fusa, et le Fantôme devint paralysé dans tous ses membres. Il était maintenant à la merci de Charles — mais l'avion n'était plus sous contrôle, et il commença à piquer du nez. Charles, alors, poussa le Fantôme vers un côté.



8. Puis, debout sur une aile et s'accrochant d'une main au bord de la carlingue, il saisit le levier et tira d'un coup sec, rectifiant l'appareil. Le nez se redressa et l'avion oscilla, rasant de près quelques arbres au-dessous.



9. S'il les avait accrochés c'aurait été un désastre. Avec un soupir de soulagement, Charles grimpa dans la carlingue et tourna le Fantôme hors de son chemin. Il avait quelque expérience du vol, mais ce fut toute une émotion pour lui que d'être responsable de cet avion.



10. Cependant, il manoeuvra l'appareil avec une grande confiance. Après avoir survolé en cercles l'aéroport, il fit piquer du nez, l'avion, et se mit à descendre. Il vit du monde accourir d'un des hangars, puis, après un bond, il atterrit.



11. L'épreuve était terminée, et il avait atteint son but. Le redoutable Fantôme avait été capturé enfin! Toujours dans le même état d'inconscience, celui-ci fut tiré hors de l'avion, pendant que Charles tout essoufflé expliqua au constable ahuri qui il était.



12. Ainsi prit fin la carrière du Fantôme, et l'excitation fut à son comble quand la nouvelle fut connue. Stéfán se rétablit vite et la première chose qu'ils firent, lui et Charles, ce fut de retourner le diamant Bourks et de recevoir les félicitations du propriétaire.

(Fin)

CLAUDE-HENRI GRIGNON

[Suite de la page 4]

ses détritres à deux pieds sous terre comme prévu par la loi et ne vit pas de raisons pour lesquelles tout le monde n'en ferait pas autant; l'autre prétendait que ses surplus étaient la pâture des poules; le troisième déclara qu'il n'avait pas d'épluchures à jeter car son estomac lui interdisait de manger des légumes! C'est le genre d'échec que l'on doit prendre avec le sourire, et Claude-Henri Grignon ne s'en fit pas faute.

Ce pamphlétaire est bien taillé pour la vie de gentilhomme campagnard. C'est un philosophe heureux de vivre tranquillement, passant ses après-midi dans les boutiques de sa petite ville et ses samedis soirs à jouer au poker avec de vieux compères.

Ses amis ont toujours aimé à le taquiner.

Ainsi, un jour qu'ils pêchaient, ils parièrent \$10 pour celui qui prendrait la plus grosse truite. Grignon fit une prise de 18 pouces et pesant un peu plus de quatre livres, mais un de ses amis ramena un poisson de 12 pouces qui fit pencher la balance à cinq livres. Le perdant s'inclina et acquitta sa dette. Le soir, au dépouillement des truites, on s'aperçut que la plus petite était tout simplement bourrée de cailloux! Grignon récupéra ses dix dollars et en gagna dix autres.

Ce n'est qu'en 1938 que l'auteur prolifique ajouta la radio à ses modes d'ex-

pression avec une première pièce: *Le Déserteur*. D'autres séries suivirent bientôt: *La Rhumba des radio-romans*, *Le Restaurant d'en face* et celui qui semble ne devoir jamais finir: *Un Homme et son Pêché*.

Quoi qu'il fasse, cet auteur est éminemment pittoresque. On ne le rencontre que coiffé de son béret breton. Dans son bureau toujours enfumé par les cigarettes, son chat bien-aimé, Ti-Gris, se promène nonchalamment entre les livres, les papiers, la machine à écrire et le magnétophone.

Voilà trois ans, il a entrepris son programme radiophonique dit *Le Journal de Claude-Henri Grignon* dans lequel il s'attaque à tous les thèmes de grande ou de moindre importance. Sa fougue et l'acuité de ses vues ne manquent pas d'intéresser tous les Canadiens amoureux de liberté. Tour à tour posé et caustique, Grignon y met sa plume et sa voix à la défense de la justice où qu'elle soit menacée. Subventionné par Ronson, ce programme obtient un très gros succès auprès du public.

Typiquement Canadien (avec tout ce que cela représente de survivance française), Grignon déteste l'hypocrisie où qu'elle se niche. Que l'on partage ou non ses vues, il nous faut reconnaître qu'il incarne une partie de l'âme canadienne dans ce qu'elle a de plus pure.

Si vous êtes un jour traité de parvenu, tenez-vous bien pour dit que vous êtes arrivé.

SACHA GUITRY

Chaque fois que quelqu'un se sacrifie pour les autres, on peut être sûr qu'il vaut mieux qu'eux.

ANDRÉ GIDE

Le vrai «snob» est celui qui craint d'avouer qu'il s'ennuie quand il s'ennuie et qu'il s'amuse quand il s'amuse.

PAUL VALÉRY

DANS LE MONDE SPORTIF

[Suite de la page 11]

blèmes les plus compliqués, tandis que le micro de la radio beugle des airs de jazz, si goûtés par certains Américains, et que son ami lui souffle dans le visage de fréquentes bouffées de fumée. Pas si bête, cette méthode, n'est-ce pas? C'est mieux que des bouffées d'orgueil!

Quantité de grains de blé à coucher de hors

Voici une intéressante anecdote, au sujet des origines du jeu d'échecs:

Il est généralement admis que l'invention du jeu d'échecs appartient aux Indes. A ce propos, on raconte une anecdote qui n'est pas sans intérêt. Au début du cinquième siècle, il existait, sur les bords du Gange, un jeune prince. Il était doué des plus belles qualités, mais il abusait fréquemment de sa puissance pour malmenner certains de ses sujets, conduite qui allait provoquer une révolte.

Un brahmine, nommé Sissa, qui s'intéressait à son pays et au prince, forma le projet de corriger celui-ci et de s'opposer par là aux intentions séditionnelles de l'autre. Pour parvenir à ce résultat, il inventa le jeu d'échecs, dans lequel le roi, quoique pièce principale, ne peut toutefois agir, sans l'assistance de tous les autres. Ce jeu connut im-

médiatement la célébrité, et le prince appela l'inventeur auprès de lui, pour le lui expliquer.

Sissa, profitant de cette position, fit écouter au prince, sous le prétexte du jeu, toutes les leçons qu'il désirait lui donner. Et le prince eut assez d'esprit pour en tirer profit. Il lui offrit donc une récompense et lui en laissa le choix.

Le brahmine présenta, de la manière suivante, la dernière leçon qu'il faisait à son élève, sur l'imprudence de s'engager sans réflexion. Il lui demanda le nombre de grains de blé qui produirait le nombre des cases de l'échiquier, en comptant un seul grain pour la première, deux pour la seconde, quatre pour la troisième, et ainsi de suite, en doublant toujours jusqu'à la soixante-quatrième. Le prince sourit à la modestie apparente de la demande, mais lorsque les calculs furent faits, le ministre reconnut que tous les trésors de l'Inde ne pourraient suffire.

D'après la formule des progressions, la quantité de grains de blé est de 18,446,774,073,551,615, représentant une valeur de \$40,000,000,000. Pour atteindre cette fabuleuse quantité, il aurait fallu semer 76 fois tous les continents de la terre.

OSCAR MAJOR

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Les grands travaux sont à l'ordre du jour en Afrique Equatoriale française. Pour la construction d'une usine hydro-électrique sur le fleuve Djoué, ingénieurs européens et terrassiers noirs travaillent côte à côte. A Brazzaville, une véritable fièvre de construction sévit. Un «gratte-ciel» est en voie d'achèvement, construit dans un style très étudié et adapté aux conditions de l'Equateur.

C'est en 1901 que le professeur allemand, Johann Thienemann, réussit à démontrer quelles immenses distances les cigognes traversent, soit pour hiverner, ou pour passer l'été. On a bagué 100 cigognes blanches, qui abondent en Prusse orientale, d'anneaux lumineux où étaient inscrits les mots: *Vogelwarte, Rossitten, Germany*. Bientôt les lettres affluèrent à ce sanctuaire d'oiseaux, et l'on constata que ces cigognes passaient l'hiver dans le sud-est de l'Afrique, près du Cap de Bonne-Espérance, c'est-à-dire, à 9,000 milles du voisinage de la mer Baltique où elles se réfugient l'été.

Macao est une petite ville portugaise située à trois heures de Hong-Kong. Fondée en 1557, c'est la plus vieille colonie européenne en Extrême-Orient. Durant toute la guerre sino-japonaise les Européens ont pu continuer à y vivre libres, ainsi que 500,000 Chinois venus chercher la liberté dans cette petite presqu'île de 3 milles carrés. Macao exporte vers le Sud-Est asiatique ses bâtons d'encens et ses pétards, indispensables à tout Chinois pour ponctuer les événements heureux et malheureux de la vie et chasser les mauvais esprits.

Les Indiens du Mexique ont exploité avantageusement le règne végétal. Ils ont apporté au monde la pomme de terre, le caoutchouc, la tomate, le cacao et toutes les variétés du maïs amélioré par la culture. Tomate et chocolat, par exemple, sont des mots aztèques privés de leur terminaison en «tl» par les langues européennes.

La France a changé bien des noms de rues depuis la guerre; 65 rues dans Paris seulement ont été rebaptisées: l'avenue de Tokyo est devenue de New-York; l'avenue Victor-Emmanuel II a reçu le nom de Franklin D. Roosevelt et l'avenue Pétain celui d'avenue de la Division Leclerc.

Aux frontières de la Turquie et de l'U.R.S.S., sur les flancs presque inexplorés d'un pic plus élevé que le Mont Blanc, la légende veut que soit caché le plus fabuleux des trésors archéologiques: le vaisseau de bois dans lequel Noé échappa au déluge. En dépit de l'échec de plusieurs expéditions étrangères, un Français va à son tour tenter de percer ce mystère. Jean de Riquer a l'intention d'explorer les pentes du mont Ararat. Son équipe comprendra deux guides de hautes montagnes, un cinéaste et un explorateur turc.

Le fameux lion de Winston Churchill, Rota, est toujours au Jardin Zoologique de Londres, mais, comme son maître, il vieillit et alourdit. Rota joue avec une balle de bois pour retrouver sa sveltesse.

C'est Dufay, prédécesseur de Buffon au Jardin du Roi, qui établit la distinction fondamentale entre les deux électricités: la positive et la négative. On les appelait alors l'électricité vitrée et l'électricité résineuse parce qu'on obtenait l'une par la frottement du verre ou du crystal de roche, l'autre par le frottement de l'ambre ou de la gomme.

L'invention des ballons enfermant un gaz plus léger que l'air, appartient aux frères Montgolfier, célèbres fabricants de papier à Annonay. Leur première expérience publique eut lieu le 4 juin 1783, sur l'une des places de la ville. Leur machine aérostatique avait 156 pieds de diamètre; l'enveloppe était faite de toile d'emballage doublée de papier; le gaz était la vapeur chaude produite par la combustion d'un feu de paille humide mélangée avec de la laine hachée.

Les premières ménageries dont l'Histoire fasse mention, sont celles des temples égyptiens. Le docteur Loisel a cité dix-sept villes de l'empire des Pharaons où existaient des ménageries sacrées, qui rassemblaient de nombreuses espèces animales considérées comme des formes symboliques de toutes les divinités du Panthéon égyptien. Ce sont ces collections d'animaux sacrés, sans cesse renouvelées pendant des milliers d'années, qui ont fourni les innombrables momies d'antilopes, de mouflons, de chats, de loups, d'éperviers, d'ibis, de crocodiles, etc. découverts par les fouilles de Mariette et de ses successeurs.

Utilisation de la vapeur en France; en 1776, le marquis Jouffroy d'Albans fit naviguer sur le Doubs le premier bateau à vapeur qui était mû par des sortes de rames reliées elles-mêmes à la tige du piston; en 1783, il lança à Lyon un bateau à aubes, long de 598 pieds et large de 65; en 1770, un ingénieur du génie, Joseph Cugnot, essaya un chariot à vapeur destiné à tirer les pièces d'artillerie; cette primitive automobile parcourait 4 milles à l'heure; elle était difficile à conduire et il fallait renouveler l'eau de la chaudière trois fois par heure.

C'est aux Romains que l'on doit les premières ménageries particulières constituant de véritables jardins zoologiques au sens moderne du mot. Après la conquête de l'Orient et de la Grèce, l'exemple du luxe asiatique incita les reclus patriciens à organiser autour de leurs villes des parcs d'animaux, des volières, des viviers. Ainsi la volière de Varron était sise au milieu d'un bois touffu. Elle était circonscrite de portiques à colonnades et de bassins où les oiseaux d'eau nageaient par centaines. Au centre, entouré d'un bassin circulaire s'élevait un gracieux pavillon meublé d'une table tournante et de coussins où les visiteurs se couchaient pour prendre la collation. Partout des eaux jaillissantes alimentaient les piscines. Cette magnifique création n'eût qu'une très brève existence; elle fut saccagée par les soudards de Marc Antoine, à la grande fureur de Cicéron qui y avait passé d'agréables heures en compagnie de son ami Varron. Le véhément orateur exhala son courroux dans les *Philippiques*.



Vieux de 5 ans



Vieux de 4 ans



Rien ne peut
remplacer la qualité
Exigez ces produits
de qualité supérieure
L'expérience

Melchers

Distilleries, Limited

BERTHEVILLE • CANADA

MME ERNEST BESNER
STE MARTHE
QUE

28-052-C-217